

Association
de
Demi-Vierges

PAR
LE NISMOIS



PARIS-BRUXELLES

1899

Association de demi-vierges

Le Nismois



Paris - Bruxelles, 1899

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

Sommaire

(ne figure pas dans le fac-similé.)

Premier Volume

- [Chapitre I.](#)
- [Chapitre II.](#)
- [Chapitre III.](#)
- [Chapitre IV.](#)
- [Chapitre V.](#)
- [Chapitre VI.](#)
- [Chapitre VII.](#)
- [Chapitre VIII.](#)
- [Chapitre IX.](#)
- [Chapitre X.](#)
- [Chapitre XI.](#)
- [Chapitre XII.](#)

Second Volume

- [Chapitre I.](#)
- [Chapitre II.](#)
- [Chapitre III.](#)
- [Chapitre IV.](#)
- [Chapitre V.](#)
- [Chapitre VI.](#)



Bannière de début de chapitre

I

Un fiacre s'arrêta au haut du Luxembourg, près de l'avenue de l'Observatoire, et deux femmes en descendirent, l'une assez grande et sèche, d'une quarantaine d'années, révélant dans toute sa personne le type de ces gouvernantes anglaises, que beaucoup de familles françaises croient de bon genre de donner à leurs jeunes filles, sous le prétexte de les perfectionner dans la langue anglaise et de leur inspirer l'art du décorum individuel que la pudique Grande-Bretagne à la prétention de monopoliser ; l'autre, une jeune fille de beauté remarquable, d'allures distinguées, une blonde aux yeux bleus, aux traits délicats, digne de provoquer les aventures à chacun de ses pas, si l'amour n'était point réputé chose déshonnête et malpropre, que l'on doit enterrer le plus promptement possible dans la sacro-sainte institution, qualifiée du titre de mariage.

Le cocher payé, miss Blettown, dont les yeux brillaient d'une malice inhabituelle chez ses respectables compatriotes, dit avec un sourire assez gracieux à sa jeune pupille, mademoiselle Balbyne de Primetard :

— Yes, nous sommes dans le bon chemin.

Elle souligna l'exclamation d'un petit rire sec qui amena un peu de trouble sur le visage de sa compagne, et elles se dirigèrent vers la rue Notre-Dame-des-Champs.

— Ah, ma petite chérie, reprit l'anglaise, vous vous souviendrez toujours du bonheur dont vous serez redevable à votre bonne amie miss Blettown.

— Oui, une bonne amie, ma miss Blettown, et elle ne se plaindra jamais des sentiments d'affection que lui a voué sa petite Balbyne. Parlez-moi de l'affaire ; vous savez, on a beau être bachelière en amour... parmi ses amies, on se brulicotte l'imagination à chercher le procédé... masculin.

— Aoh yes, le procédé masculin, le procédé mâle, un excellent petit procédé, qui est, ma chérie, la ponctuation de l'histoire amour.

— Parfait, la ponctuation ! Alors, sans le procédé mâle nous autres, simplettes, nous énoncerions des phrases sans aucun sens, sans aucune portée.

— Sans aucun sens, sans portée, vous le dites.

— Cependant...

— Yes, les jambes des Miss et des Milady, sont certes de belles choses à contempler et à caresser, mais les jambes des Messieurs, elles ne sont pas du tout non plus désagréables... à approcher. Ah, ma Balbyne, quand les boutons de la culotte s'ouvrent.

— Oh schoking !

— Aoh yes, dans le monde, pas entre nous.

— Il passe des gens.

— Dans la rue Notre-Dame-des-Champs ! No, il n'y a que nous. Vous ne voulez pas que je continue ?

— Si, si, au contraire, ça m'accoutumera. Sommes-nous encore loin ?

— Non, pas beaucoup. Donc, les jambes des Messieurs, elles ont au Nord un bâton de mesure, qui bouge tout le temps quand le Monsieur vous regarde et quand vous le regardez et, rien que de le voir, cela déjà secoue le dos de mille fourmillements qu'on dirait le sang prêt à s'échapper. Ah, Balbyne, Balbyne !

— Je crois ce que vous me contez, ma bonne Blettown, parce que, rien que d'y penser, cela chatouille doucement la nuque sous les cheveux. D'ailleurs, moi, j'ai toujours aimé à voir sous les jupes de mes amies et, par conséquent, j'aimerai certainement à voir dans la culotte des Messieurs.

— Yes, yes, vous l'aimerez ! Ça ne vous empêchera d'aimer le plaisir avec vos amies et avec votre bonne Blettown quand elle grattouille votre si joli cul.

— Oh, oh, Miss, dans la rue !

— Il n'y a que deux chats et, en comptant les nôtres, Balbyne, ça fait quatre.

— Fi de la vilaine Miss, qui ne scrute plus ses mots.

— À quoi bon ici ! Nous sommes deux petites cochonnes qui allons rendre visite à M. l'aumônier du Couvent des Bleuets, M. l'abbé Tisse, au grand maître, au grand chef, qui accorde le plaisir à toutes les gentilles demoiselles et à leurs gouvernantes, et qui le leur fait donner par ses amis.

— Quel homme est-ce, cet aumônier ?

— Eh je vous l'ai dit, petite friponne, qui, sans cesse, me poussez à répéter les mêmes choses ; l'abbé Tisse est un homme très bien, très puissant, qui, après avoir été curé dans les provinces françaises, est venu habiter à London, où il a appris toutes sortes de merveilleux secrets pour contenter les pauvres femmes de ce monde, si malheureuses, avec ou sans mari. Il a maintenant de quarante-deux à quarante-trois ans, mais on ne lui en donnerait pas plus de trente-cinq. Il est bel homme, avec des manières distinguées, ne s'embarrasse pas dans les questions et, avec quelques signes, apprend à tout comprendre. Pas de peur à avoir, ma mignonne, on est vite à l'aise et, quand nous partirons, vous serez étonnée que ce moment si agréable ait si tôt passé. Mais, ma chère enfant, tout ce que je vous en narrerais à cette heure ne vaudrait pas la réalité, et la réalité est là, dans cette maison.

— Ah, nous arrivons !



Bannière de début de chapitre

II

Les deux femmes pénétrèrent dans une grande maison, après avoir sonné, et grimpèrent directement au deuxième étage, sans demander aucun renseignement au concierge, un homme long et maigre, vêtu de noir, imberbe, qui, debout sur le seuil de sa porte, s'inclina avec onction à leur passage.

Introduites par un jeune abbé, un des secrétaires de monsieur l'abbé Tisse, elles durent s'asseoir dans un très vaste salon, d'aspect sévère, et attendre qu'on les appelât, une visite les ayant précédées, et une autre dame étant déjà là.

Balbyne fit une légère moue : miss Blettown lui pressa le genou et murmura :

— Ne vous formalisez pas, ma chérie, monsieur l'aumônier est le grand directeur, et je vous affirme qu'il a beaucoup à travailler en dehors de la petite bagatelle qui nous amène. Du reste, je ne serais pas surprise que nous fussions retardées par de futurs amis, et je vais dans tous les cas m'en assurer pour la dame qui est en face de nous.

La dame, une jeune brune de trente ans, sous une toilette de soie noire, accusait des formes impeccables : elle étudiait avec des yeux très curieux les nouvelles venues.

Installée sur un canapé, elle tenait à la main le journal « La Croix », sur lequel elle semblait méditer.

Soudain elle posa le journal et porta un doigt à ses lèvres. Miss Blettown dit alors à Balbyne :

— Chérie, je ne me suis pas trompée, appuyez la main droite sur vos genoux.

— Pourquoi ça, Blettown ?

— Vous le verrez, ne perdez pas votre temps en questions.

Quand elle eut mis la main sur ses genoux, Balbyne vit la dame se lever, croiser les bras sur sa poitrine et s'incliner devant miss Blettown qui, sans façon, releva le bas de sa jupe et montra ses jambes à mi-mollets.

La dame se troussa à même hauteur, puis, se tournant, exhiba ses fesses.

Miss s'en approcha, s'agenouilla, les baisa et dit :

— Nous sommes sœurs en priekage, je vous présente ma jeune amie et élève, mademoiselle Balbyne de Primetard, qui aspire à devenir des nôtres.

Les jupes retombèrent, Miss se redressa, et la jeune dame, lui ayant baisé la main, dit :

— Je suis Alexandrine Depouloff, directrice d'école et amie de monsieur l'abbé Tisse.

En ce moment le secrétaire apparut et appela miss Blettown, en disant :

— Miss, monsieur l'abbé a un renseignement particulier à vous demander ; il recevra de suite après votre jeune et charmante élève. Mademoiselle Alexandrine, monsieur Bellanier n'est pas encore arrivé, il ne tardera pas.

— Bien, bien, je causerai avec Mademoiselle.

Miss avait disparu avec le secrétaire, que Balbyne n'était pas encore revenue de l'étonnement provoqué par l'échange de gestes fait entre sa gouvernante et l'inconnu. Celle-ci sourit et lui dit :

— Miss m'a appris votre qualité de postulante, et m'a révélé votre nature décidée par la pose de votre main sur les genoux. J'ai fait les avances en me troussant par derrière, parce que votre vue m'a été sympathique. Puis-je espérer qu'il en est de même de vous à mon égard ?

— Je suis heureuse de savoir que vous êtes du nombre de celles appelées à devenir mes amies.

Prouvez-le en me rendant... mes avances.

— Comment ?

— J'ai montré, montrez à votre tour. Je suis une voyeuse, j'aime à voir aussi bien les femmes que les hommes.

— Oh, moi aussi.

— Eh bien, montrez.

Avec timidité, Balbyne se troussa, et comme sur la recommandation de miss Blettown, elle n'avait pas mis de pantalon, Alexandrine put contempler ses fesses, blanches et bien rondes, ainsi que son jeune ventre, orné d'un fin duvet doré et soyeux.

— Vous êtes vraiment jolie, chérie !

— Oh, pas autant que vous.

— Vous m'avez à peine vue !

— Remontrez-moi vos beautés.

— Volontiers.

Les deux femmes, jupes troussées, se trouvèrent en présence, se dévorant mutuellement du regard, sans cependant se décider au toucher.

Alexandrine avait une belle touffe de poils noirs qui attirait l'œil et retenait les regards avides de Balbyne ; elle les toucha et dit :

— Bruns et dorés sont créés pour s'entendre : approchons nos ventres et touchons-nous.

Promptement Balbyne s'empressa d'obéir et quelques attouchements commencèrent sur les fesses et les cuisses.

— Nous nous reverrons, murmura Alexandrine, et nous ferons les deux colombes de l'Arche.

— Les deux colombes de l'Arche !

— Ma mamelle allaitera ta concupiscence, et la tienne vivifiera ma luxure.

— Où habites-tu ? Mon institution est à Auteuil, rue des Trois-Sifflets.

— J'habite avenue du Trocadéro.

— Ta gouvernante te mènera.

— Je le lui demanderai.

— Elle me l'a promis.

— Vous ne vous êtes pas parlé !

— En me baisant les fesses, elle le promettait ; comme je lui promettais qu’elle trouverait toujours un priekeur^[1] chez moi, en lui baisant la main.

— Ah !

1. ^[1] Du mot anglais “ priek ” : pine.



Bannière de début de chapitre

III

Mais les attouchements cessèrent comme par enchantement, et, toute interdite, Balbyne vit entrer un prêtre de très belle prestance, un monsieur habillé de noir et miss Blettown, le visage radieux.

Le prêtre, calme, comme s'il n'avait rien vu, dit à Miss :

— Voilà votre jeune pupille, mademoiselle Balbyne de Primetard, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur l'aumônier. Balbyne, je vous présente monsieur l'abbé Tisse.

— Monsieur l'abbé, murmura Balbyne toute confuse.

— Ne vous troublez pas, mon enfant, nous sommes sur cette terre pour nous faciliter l'existence et non pour nous la rendre détestable, n'est-il pas vrai, monsieur Bellanier.

— Pourvu que les mécréants et les infidèles ne participent pas à nos joies, mon cher aumônier.

— Mes chères amies, reprit l'abbé, voici monsieur le sénateur Bellanier, dont la morale est irréprochable, et qui poursuit de sa juste colère : la licence effroyable de nos rues, il est des nôtres, parce qu'en nous est le salut, dans la saine appréciation de nos devoirs terrestres et de nos appétits sensuels.

Le sénateur s'inclina et ses yeux papillonnèrent sur les trois femmes, se fixant sur la sécheresse de miss Blettown, qui ne semblait pas lui déplaire.

Ainsi que dans un salon ordinaire, on s'assit et la conversation s'engagea, posant les préliminaires des satisfactions que chacun rêvait dans son for intérieur.

L'abbé Tisse dit enfin à Balbyne :

— Votre gouvernante, mon enfant, nous a témoigné votre désir de vous associer à notre sainte règle. Je suis très heureux de ces dispositions et si, à présent que vous êtes devant ces chers amis, vous les maintenez, je n’aurai plus qu’à vous fournir vos moyens d’admission. Êtes-vous toujours prête à ce que je vous ai indiqué ?

— Toujours, Monsieur l’abbé.

— Très bien, très bien. Veuillez vous placer debout au milieu du salon.

Balbyne obéit et l’abbé Tisse continua :

— Vous êtes une voyeuse, c’est-à-dire que vous aimez de voir et ensuite d’être vue, mon enfant. Avant de voir, il faut que l’on vous voie, et avant d’être caressée, caresser. Comprenez-vous ?

— Je ne demande qu’à comprendre.

— Montrez vos cuisses.

— De cette manière ?

— Vos jupes sont mal ramenées, remontez-les à hauteur des seins.

— Comme ça ?

— Oui. Demeurez en place. Mon cher sénateur, qu’en pensez-vous ?

— Merveilleux, merveilleux ! Une jeune fille est un don de la Providence. Ah, ces cochons, qui foutent de sales images de nudités sur les murailles et sur les kiosques, jamais ils n’auraient l’idée d’une telle pose !

— Heureusement, sans quoi nous exigerions qu’on les poursuive.

— Oui, oui, les poursuivre. Les peintres, les gens de lettres, tout ce qui ne s’occupe pas de politique ou de religion, ce sont des obscènes, des pornographes.

— Vous fatiguez-vous, ma petite ?

— Oh, pas du tout, j’aimerais bien qu’on me touchât.

— Patience, patience ! Maintenant, troussiez-vous par derrière et très haut aussi, montrez votre joli cul.

— Il n’est pas si joli que celui de Mademoiselle Alexandrine.

— Mais si, mais si ! Vous l’a-t-on fouetté souvent, lorsque vous étiez jeunette ?

— Deux ou trois fois, pas plus.

— Et depuis que vous êtes grande ?

— Ah, depuis que miss Blettown est ma gouvernante, elle m'a bien fessée une centaine de fois.

— Est-ce exact, Miss ?

— Ne le feriez-vous pas à ma place, devant d'aussi belles rondeurs.

— Et vous, elle ne vous fessait pas ?

— Oh si, la mignonne, elle a voulu voir... mon cul et elle ne l'a pas trouvé laid.

— Un cul n'est jamais laid, vous le savez bien.

— C'est juste.

— Et le vôtre, Miss, a plus d'un amateur pour le peloter, quand il gigote de droite et de gauche.

— Aoh yes, de droite et de gauche.

— Bien, mon enfant, vous tenez parfaitement le cul ; abaissez vos jupes et déshabillez-vous.

— Me déshabiller !

— Dame, la Vérité est nue, et il faut que nous nous rendions compte si vous êtes fille de Vérité. Bellanier, vous tremoussez des jambes, prenez patience, mon ami.

Miss Blettown aida Balbyne à se dévêtir, et, dès qu'elle fut nue, conservant ses bas et ses bottines, Tisse sortit son membre de dessous sa soutane et dit en le gardant dans la main :

— Voilà ce qui fait l'homme, Balbyne ; par cela qui lui crée la puissance, il est le roi de la terre et le maître de la femme. Acceptez-vous son doux service dans la vue et le toucher ?

— Je l'accepte.

— Bellanier, mon ami, montrez votre queue, c'est le moment.

— Enfin ! Oh oui, voilà de l'art ! parlez-moi de ça ! Qu'importe la forme, si l'on sait ce qu'on veut ! Ces gueux de pornographes, ils ne le savent pas, eux, ils font tous des images là où il faut de l'action.

— Ne pensons plus aux turpitudes du dehors, ne pensons plus qu'à la gravité de la mission que nous nous sommes imposés. Réunir les brebis éparses du troupeau sous la sainte autorité des ministres de Dieu, en leur distribuant les sensations charnelles, afin qu'elles résistent à la tentation de prendre un sot amant dans le monde.

— Vous êtes très bien faite, ma fille, approchez, agenouillez-vous devant notre signe viril et étudiez-le à votre aise, pour vous accoutumer à le manipuler dans le plaisir et le rêve, Alexandrine, Bellanier vous sollicitait ; allez à lui et contentez-le, comme il vous contentera. Ma chère Miss, venez par ici, que nous éduquions votre jeune pupille.



Bannière de début de chapitre

IV

Elle avait donc en face d'elle une queue d'homme, la jeune Balbyne qui, jusque-là, n'eut de relations sexuelles qu'avec ses amies et sa gouvernante miss Blettown, laquelle s'amusait parfois à remplir auprès d'elle l'office d'un petit mari.

Renversé sur l'arrière, l'abbé Tisse, dans une douce somnolence, s'abandonnait à l'examen et aux premiers attouchements de cette demi-innocente, de cette demi-vierge, qui voulait tout connaître de la volupté, hormis son acte principal vous mettant en danger de devenir mère.

Qui appartenait à l'autre, dans cette pose de l'abbé se livrant à la jeune fille pour l'instruire ! Planant sur le couple, Miss Blettown suivait d'un œil attentif le jeu de sa pupille et semblait se délecter à ses hésitations, à ses incertitudes.

La queue était à peine en érection. C'est qu'elle se blasait à tous les raffinements dont on la régalaient, et qu'une femme, quelle que soit sa beauté de visage, est souvent, au déshabillé, moins captivante qu'une laide.

Bellanier, qui patouillait Alexandrine et en était patouillé, jetait de temps en temps des regards énamourés sur la sèche gouvernante, laquelle en eût été certainement touchée, si elle n'avait été absorbée par les débuts priekessiens de Balbyne.

Les yeux de la jeune fille, rassasiés de la vue du membre mâle, furetaient les appendices et cherchaient à fouiller au-dessus des cuisses la contournure des fesses masculines. Elle ne se décidait pas encore au toucher.

L'abbé le comprit-il ? Il leva une jambe en l'air, et cela vainquit les dernières réserves d'une pudeur bien moribonde. Balbyne envoya la main au cul et du cul la ramena vers la queue, qu'elle soupesa dans sa main.

Le toucher de la jeune fille lui infusa de la vigueur, elle se redressa et commença à gonfler, à bander.

Amusée de l'effet, elle pressa de ses doigts et l'abbé lui posa la main sur la tête, en signe d'approbation.

Elle se serra davantage entre ses cuisses, et Miss, ravie, s'écria :

— Aoh, l'attraction du mâle, elle y mord, aoh yes !

— Miss, dit Alexandrine qui s'impatientait des distractions de Bellanier, je voudrais bien vous remplacer quelques secondes ! Je suis sûre que notre ami Bellanier y consentira.

— Aoh yes, je voulais bien prendre votre place.

Bellanier laissa aller Alexandrine, et voyant l'anglaise s'approcher, il lui dit :

— Fais le coup de la jambe, comme chez l'abbé.

— La jambe en l'air ! Yes, si j'eusse été une petite de bourgeoisie, je me serais faite artiste, pour grimper sur les chevaux et danser les jambes en haut, bien haut, regarde.

Elle lança la jambe fort adroitement et en émérite sauteuse s'attrapa le bout du pied.

Bellanier se précipita à quatre pattes pour voir sous l'entrebâillement des jupes les chairs plongées dans l'obscurité. Il tâtonna, glissa la tête, renifla et dit :

— Ah, quel feu, Miss, Miss, avec toi, on court droit au toucher, tiens bien ta jambe.

— Je la tiens, cherche, cherche, le petit cul de Miss, il est tout, tout chaud.

— Tout, tout, tout satiné.

— Aoh, ne le chatouille pas, ou il tortille et je ne tiens plus la jambe. Ah, le petit cochon, il me le sent, il y fourre le nez. Yes, enfonce bien au fond, mais pas avec la jambe en l'air, ça fatigue.

Balbyne avait tout contemplé des organes masculins et elle caressait gentiment de la main la queue de l'abbé. Elle sentit des jambes qui lui

enserraient les reins, elle se tourna et vit Alexandrine, jupes troussées, s'apprêtant à se mettre à cheval sur ses épaules.

L'abbé lui retira des mains la queue et dit :

— Saluez les cuisses d'Alexandrine, c'est une de nos initiatrices.

Elle fit juste une caresse et se leva debout sur la recommandation de l'abbé qui alors l'examina dans tous ses détails, la pelota et murmura :

— Miss Blettown a eu raison, vous êtes digne d'appartenir à notre association, ma charmante, et vous aurez des succès. Succès oblige. En entrant dans nos rangs, vous vous devrez aux cavaliers qui, aimant de caresser et d'être caressés, se tiendront à votre disposition à votre premier signal. Les plaisirs féminins ont sans doute leur charme entre amies, ils n'ont jamais le piment de ceux qu'on éprouve avec les hommes, et vous promettez de vous consacrer surtout à eux, n'est-ce pas ?

— Je le promets.

— En ma personne, je vous ai révélé l'homme. Vous ne vous épouvanterez pas davantage avec nos chers compagnons. Vous penserez qu'ils veulent le plaisir comme vous le voulez, qu'ils ne violentent pas et que la vue et le toucher les extasient, vous ne les leur refuserez pas et ils ne vous refuseront rien.

— Je consentirai à leurs extases.

— Bien, mon enfant. Votre nudité est très agréable à considérer, mais vous ne l'ignorez pas, la nudité est une fin de désir. Pour activer ceux-ci, les toilettes et les allures qu'on sait adopter dans tout ce qu'on appelle la cochonnerie, servent bien davantage. Vous comprenez sans peine qu'avec votre joli visage, avec les belles formes qu'on vous soupçonne quand vous êtes habillée, si vous inventez des jeux de costumes qui chatouillent la vue, la portent à découvrir les parties secrètes que vous voilez, vous assurerez du plaisir à ceux que vous séduirez ainsi et par suite en récolterez vous-même. Le saisissez-vous ?

— Oui, très bien, et je m'y appliquerai.

— Le désir, dans la sensualité est la base de tout, retenez-le. Quand on le pousse à bout, on risque de l'éteindre. Il y a un juste milieu à observer. Le

guider sagement vers la vue et le toucher et éviter la lutte des deux êtres, où l'un des amants devient fatalement le jouet de l'autre.

— Oh ça, je n'en veux pas.

— Vous êtes vierge, nous vous garantissons votre virginité au milieu des plus douces félicités. Tenez, regardez votre gouvernante, la voici transfigurée par le plaisir qu'elle procure à ses lèvres en tétant la queue de Bellanier.

Balbyne regarda et suivit avec surprise le jeu glouton de la bouche de miss Blettown.

— Tous deux goûtent une ivresse infinie, continua l'abbé, vous la goûterez plus tard. Alexandrine, touchez donc l'épaule de Miss, elle a affaire avec nous.

Alexandrine, qui ne se dépitait pas de se voir enlever Bellanier, obéit : la gouvernante se retourna, soupira, et dit :

— Aoh yes, j'oubliais, on se retrouvera.

— Oh oui, ma bonne suceuse. Je te demanderai à l'abbé, pour un autre jour.

Elle quitta la queue de Bellanier, sur un signe de l'abbé ramassa les atours de Balbyne et les deux femmes accompagnèrent Tisse dans son cabinet.



Bannière de début de chapitre

V

Le cabinet de travail de l'abbé était une vaste pièce, garnie de toutes sortes de meubles bizarres, disséminés de ci, de là, dans un apparent désordre, ne choquant en rien l'harmonie de l'ensemble.

Il s'assit devant son bureau, tandis que Miss s'emparait d'une large chaise rembourrée, et que Balbyne, toujours nue, demeurait debout. L'abbé dit :

— Je vous remercie, ma chère Blettown, de cette perle que vous nous amenez et qui nous fera le plus grand honneur. Elle est digne d'être prêtresse du temple. Je suis très satisfait, très content de la façon dont elle a supporté la légère épreuve de connaître l'homme et de la confiance quelle me témoigne en ne pas s'étonnant de ma liberté à la conduire ici dans sa nudité ; je la félicite par la même occasion de sa patience à attendre mes instructions et mes décisions. Dans tout ce que nous accomplissons, ma belle mignonne, vous le comprenez, il faut une certaine discipline, discipline qui ne pèse sur aucune volonté, sans quoi on ne limiterait pas les extases recherchées. Donc, vous sollicitez bien de votre plein gré à entrer dans notre association, et vous le sollicitez en toute conscience de vos devoirs et du lien que vous contractez ?

— J'ai supplié Miss de m'ouvrir la porte du tabernacle.

— La porte du tabernacle est ici et c'est moi qui l'ouvre. Miss vous a écouté et je viens de l'en remercier. Le tabernacle s'ouvrant, vous devez appartenir à un groupe de votre quartier, qui vous instruira à nos usages et vous préparera à briller dans les lumières de notre association. Votre beauté, votre situation de famille, votre fortune, tout vous favorisera parmi nous.

— Je sais que j'ai à être utile à l'œuvre du temple et je le serai de ma personne et de mes moyens.

— Très bien, très bien, vos réponses sont précises. Dès aujourd'hui, vous êtes postulante prieuse, jusqu'au jour de votre baptême. Par ce titre, vous appartenez aux frères prieurs du monde, qui peuvent vous rencontrer, comme ils vous appartiennent. Vous vous reconnaîtrez à un signe distinctif qui, pour cette année, est le suivant : tout cavalier porte au dessous de la cravate un bouton de chemise en forme de V qui signifie : « Voulez-vous ? » Toute demoiselle qui veut prier, porte au corsage un bleuet, un petit bijou, barré d'un A qui signifie : « À vous ». Je vous remettrai cet insigne, que vous arborerez aux réunions mondaines ou en vous rendant à votre groupe, et qui permet pour l'un et l'autre sexe d'échapper aux embarras préliminaires d'un désir à satisfaire. Le cavalier, vous désirant en priage, en passant près de vous, pose discrètement un pouce sur votre bras. Vous répondez en touchant le bleuet avec le petit doigt. Comprenez-vous et acceptez-vous ?

— Parfaitement.

— L'âge et la position ne sont pas pour vous arrêter. Du reste, vous n'avez nulle inquiétude à concevoir. Le silence le plus absolu sur ce qui se passe est la règle de l'Association et le recrutement ne s'opère que parmi des gens d'éducation offrant toutes les garanties. Approchez, mon enfant, que je vous examine encore. Elle se plaça tout près devant lui, il la pelota sur tout le corps et dit :

— Vous êtes fille d'élite, je le répète, vous aurez de grands succès. Vous êtes maîtresse de votre personne. Il vous revient de la garder contre les entraînements que nous prescrivons. Agenouillez-vous et prêtez-moi serment de ne jamais rien révéler de ce que vous verrez et des rites que vous apprendrez. Si vous violiez ce secret, je ne vous le cache pas, les pires dangers vous menaceraient et le moindre serait votre déshonneur. Vous jugez bien qu'il est nécessaire que nous nous préservions contre toute fâcheuse éventualité.

— Je ne révélerai jamais rien.

— Elle s'agenouilla et répéta les paroles que lui dicta le prêtre.

— Je jure de mourir plutôt que de parler à qui que ce soit de la société de priage à laquelle je m'associe, en toute indépendance de cœur et d'esprit, et dont je ferai partie jusqu'au jour de mon mariage. Ni mon mari, ni même

un amant si jamais j'en prenais un, ni personne au monde ne connaîtront ce qu'il en est, et je signe mon engagement, appuyant ce serment, en parfaite quiétude d'esprit.

Le serment prononcé, l'abbé sortit d'un tiroir une feuille de papier le reproduisant et mentionnant les noms et qualité de la postulante, que Balbyne signa sans un tremblement de main.

L'acte signé et enfermé dans le tiroir, l'abbé reprit :

— Nous sommes certains de votre bonne foi, mon enfant, et vous pouvez dormir en paix. Jamais il ne sera fait usage contre vous de cet engagement et on vous le rendra le jour même de votre mariage, où vous cesserez d'être des nôtres. Votre passage parmi nous garantira votre silence et vous n'aurez plus qu'à vous ignorer.

Miss Blettown assistait en spectatrice muette à la scène : elle aida son élève à se revêtir et l'abbé Tisse ayant remis le bleuet, elles partirent après avoir versé cent francs pour la caisse sociale et avoir pris l'adresse du groupe où, dès le lendemain, dans l'après-midi, Balbyne irait s'incorporer pour suivre les périodes d'initiation.



Bannière de début de chapitre

VI

C'était jour de fête chez monsieur et madame Primetard, père et mère de Balbyne. On recevait à dîner quelques parents et intimes et l'on donnait un bal. On murmurait que cette fête était un prétexte à la présentation d'un prétendant à la main de mademoiselle Balbyne.

Il importait fort peu à la jeune fille, qui déjà en avait éconduit trois très sérieux.

Elle eut tout juste le temps de se costumer pour le repas, et très curieuse, comme toute fille d'Ève, ne manqua pas de s'orner le corsage du bleuet, non qu'elle pensât trouver un priekeur parmi les parents et amis qui s'assoiraient à ta table, mais avec l'espoir qu'elle en rencontrerait bien un durant la soirée.

Entreprise par sa gouvernante, conseillée par quelques jeunes amies, elle savait que beaucoup de membres de la haute aristocratie s'y étaient fait admettre et elle ne doutait pas que s'il s'en trouvait dans les salons de son père, on chercherait à vérifier la certitude de son noviciat.

Elle faillit pousser un cri de stupeur en apercevant le petit V sur le plastron de son oncle maternel, le général de Mondino qui, arrivé un des premiers pour le dîner, lisait une gazette dans un salon de jeu.

L'étonnement de l'oncle, qui se levait pour embrasser sa nièce, ne fut pas moins vif. Cependant il n'hésita pas, et comme ils étaient seuls, il lui toucha le bras avec un pouce, et toute tremblante, elle porta le petit doigt au bleuet.

— Tu en es, murmura-t-il.

— Oui, mon oncle, depuis peu.

— Diable, diable, singulière position.

— Je ne m'y attendais pas.

— Ni moi non plus, tonnerre. Mais, je n'en suis pas fâché et toi ?

— En ai-je le droit ?

— C'est une réponse normande.

— J'ai tout accepté.

— En voilà une surprise... pas désagréable !

Elle recouvrit son sang-froid, elle répliqua :

— Vous trouvez...

— Je te crois ! Et toi, es-tu contrariée ?

— Non, pas du tout.

— Alors...

— Ma foi, je m'habitue à l'idée, et c'est peut-être de la chance de tomber d'abord sur vous.

— Pas d'aventure encore ?

— Aucune. Le bleuet est vierge.

— Et toi ?

— N'est-ce pas une des conditions de l'association !

— C'est juste. Tu sais, je te demande une causerie pour la soirée, et... pour l'instant... la vue.

— Vous, un vaillant soldat, vous aimez ces petites choses ?

— Diantre oui ! Il n'y a que ça de délectable au monde ! Dis donc, nous nous sommes reconnus, tu peux céder à ma prière, à moins que cela ne t'ennuie. Quitte ton bleuet pour la soirée.

— Eh mais, j'aurais bien voulu voir.

— Tu as le temps : et nous profiterons des occasions de causer en tête-à-tête.

— Un accaparement, mon oncle.

— Bien naturel, avoue-le. Et la vue sollicitée ?

— La vue de quoi ?

— Friponne ! Un bout de jambe, un bout de ce que tu voudras.

— Et moi, si j'exige voir auparavant ?

— Toi, coquine.

— Dame, ce n'est pas pour rien que me voici priekeuse.

— Montre vite un bon morceau de jambe.

— Ce n'est plus un bout ; et si on nous surprend.

— Dépêche-toi donc, tu le peux sans crainte.

— Je n'ai pas le droit de refuser, sans quoi...

Elle jeta un regard autour d'elle, et tranquillisée sur leur réelle solitude, comme elle faisait face au général, se troussa jusqu'aux genoux.

— Plus haut, dit-elle en souriant, vous ne seriez pas plus avancé ; il y a le pantalon et il est fermé. Vous voyez du moins les mollets.

— Oh la friponne !

Elle laissa retomber les jupes, et se penchant, dit :

— Je vois la bosse de votre pantalon. Je m'en contente. Dans la soirée, vous me montrerez la chose, eh !

— Démon adoré, embrasse-moi.

— Volontiers, comme d'habitude.

— Oh, en l'assaisonnant d'un peu de sel.

— Vous voulez que je mette du sel sur mes lèvres.

— Moqueuse ! Quitte ton bleuet.

— Pour cette fois seulement, vous savez !

— Tu me montreras davantage, n'est-ce pas ?

— Oui, mauvais sujet d'oncle, après dîner, dans ma chambre.

L'oncle et la nièce étaient d'accord. Le repas n'offrit aucune particularité. Il ne se prolongea pas trop, les salons de réception ouvrant de bonne heure leurs portes pour les invités du bal.

Nul, à l'attitude des deux priekeurs, ne se doutât de l'entente établie entre eux. L'oncle gâtait sa nièce : on ne s'étonna pas de leur tête-à-tête dans la chambre de la jeune fille.

Écroulé sur un fauteuil, le général éprouvait un moment de faiblesse familiale. Cette enfant qu'il avait vu grandir et qu'il aima chastement

jusqu'alors, descendait de son socle virginal pour se parer de couleurs courtisanesques, où l'amour devenait un gêneur. Ne lui appartenait-il pas de crier : « Casse-Cou », et de la mettre en garde contre des entraînements charnels qui, détruisant ses notions de moralité, la livreraient, fleur fanée, aux trimbalements des heurts masculins.

Il ne la reconnaissait plus. Elle ne lisait pas dans son cœur, elle ne se souvenait plus que des conseils de l'abbé Tisse : provoquer les désirs de contemplation et de toucher.

Elle cherchait sa boîte à bijoux et elle jouait des hanches. Elle la prit, la porta sur une table devant le général et, se baissant, murmura :

— Nous ne pouvons rester longtemps, dites, profitons.

Il se secoua et brutalement répliqua :

— Quand on est priekeuse, ma fille, on ne revêt pas de pantalon, en se servant du bleuet. Et tu ne l'as pas encore ôté. Donc, une faute à ton acquit, parce qu'on te supposait plus entraînée. Qui t'a conduite ?

— On ne trahit pas ces secrets.

— Tu peux ne pas les trahir, je me doute bien de la personne. Elle a fait un beau coup, ta gouvernante.

— Si c'est l'oncle que je reçois, je vais reprendre le bleuet.

— Inutile, tu as à réparer ta faute.

— Vous avez raison.

Bravement, elle souleva ses jupes et, en un tour de main, se débarrassa du pantalon.

— Il faut espérer que je ne tomberai pas en dansant, dit-elle. Me voici dans les conditions requises ; Monsieur désire ?

— Montre-toi.

Dans un ballonnement de jupes, elle exhiba ses cuisses.

— Oh mais, tu es moulée !

— Je vous crois, et vous ?

— Tiens, vois, ton effet agit.

Il sortit la queue, elle la saisit dans ses doigts en laissant retomber ses jupes et dit :

— Elle est plus grosse que celle de l'abbé.

— Tu en as vu beaucoup d'autres ?

— Non, vous êtes le troisième.

— Nom de... Quel est le deuxième ?

— Vous êtes un terrible indiscret, pour appartenir à une association mystérieuse. Rassurez-vous, après l'abbé, vous êtes le seul que j'aie tripoté ainsi ; mais je compte bien ne pas m'en tenir là. Ça vous plaît bien, ma main là-dessus ?

— Ah, ta main, ta main et le reste aussi me plairait.

— Le reste ?

— Ta... bouche, par exemple.

— Ah, on met aussi la bouche là ?

— Encore tout innocente, ma Balbyne ! Il se passe de drôles de choses dans mon esprit.

— Laissez ces choses, si elles vous font oublier ce que nous sommes maintenant l'un à l'autre. Moi, je commence à trouver très heureux de vous avoir rencontré comme premier initiateur. Mon petit oncle, donnez-moi des leçons.

— Des leçons, des leçons de quoi ?

— De quelle manière on s'amuse avec ça, et comment on peut le faire amuser.

— Certes, très volontiers, mais tu l'as dit, nous n'avons pas grand temps.

— Nous reprendrons la conversation dans la soirée, toutes les fois que l'occasion se présentera.

— Tu le demandes ?

— Et je compte sur vous pour favoriser les occasions.

Il renferma sa queue et comme ils étaient debout pour sortir, afin de se rendre dans les salles de bal, il considéra la joliesse de ses épaules, coula les yeux vers la naissance des seins et murmura :

— Et les tétés, tu en as.

— Regardez-les, répondit-elle en les tirant hors de son corsage très décolleté.

— Gentillets, gentillets, on les adorerait à deux genoux, on les becquetterait avec ivresse, un petit baiser, eh ?

— Prenez-en tant que vous voudrez, je vous préfère ainsi. Dites, je sais les montrer ?

— Oh, le démon que tu seras !

— Ah, ah, ne me froissez pas la robe, vous voulez me toucher les fesses, attendez que je m'arrange les seins, et puis, nous nous sauverons.

De nouveau elle troussa les jupes et le général non seulement pelota le cul, mais le contempla quelques secondes.

— Nom de...

— Qu'avez-vous, vous ne juriez jamais !

— Ah, si j'avais vingt ans de moins et que je ne sois pas ton oncle !

— Et bien donc, vous ne me tripoteriez peut-être pas, et vous n'admireriez pas de si près... ma petite pendule.



Bannière de début de chapitre

VII

Balbyne rayonnait de beauté durant cette soirée.

Ne refusant aucune danse, elle s'échappait parfois du salon avec son oncle, qui lui servait de Mentor complaisant, et ils s'élançaient dans la conversation interrompue et toujours intéressante du priekage.

Ah, elle en faisait des progrès, et entraînait le général plus qu'il ne la guidait.

Pouvait-on remarquer cet accaparement de la nièce par l'oncle, à tous les moments libres ? S'ils disparaissaient un court instant des salons, ne jouissaient-ils pas de leur droit de parenté, pour aller respirer un peu d'air pur et reconquérir des forces pour de nouvelles danses ! Car le général, parfois valsait encore et tenait merveilleusement tête aux plus vaillants des jeunes officiers.

Ces absences enfiévrèrent Balbyne, déjà échauffés par l'atmosphère du bal, par la galante cour de ses danseurs, dont elle faisait fi pourtant, et elle les guettait avec une impatience qui la rendait maussade aux compliments exaltant sa radieuse jeunesse.

Dans l'une d'elles, elle avait, cachés derrière l'embrasure d'une fenêtre, glissé la main dans la culotte du général et manifesté le désir de lui baiser la queue.

— Tu t'affoles, petite, tu t'affoles, dit-il, la prudence nous est recommandée plus qu'aux autres.

— Allons donc, vous êtes un poltron.

— Un poltron, moi, le général.

— Eh oui, vous le général ! La main, la bouche d'une petite fille vous font trembler. Vous tremblez dans votre culotte, mon oncle.

— Morveuse.

— Bon, la musique qui reprend et je suis engagée. À notre prochaine réunion, vous savez, vous vous devez à ma fantaisie, je suis une priekeuse.

— Postulante encore, fillette.

Il fallait les espacer, ces rencontres ; et cela ne laissait pas que d'ennuyer la priekeuse postulante : aussi ses danseurs en étaient-ils pour leurs frais d'amabilité.

Elle s'absorbait tellement dans son aventure avec le général, qu'elle en oubliait sa curiosité de reconnaître les priekeurs et les priekeuses qui se trouvaient dans les salons.

Un monsieur cependant l'étudiait avec une attention toute particulière qui, en d'autres circonstances, l'eussent, choquée.

Un homme, d'une quarantaine d'années, le visage blafard avec de petits favoris, d'une correction absolue de manières, avec une grande froideur d'allures, ne cessait de se placer sur son chemin et d'épier ses sorties avec le général. Cet homme était un juge au tribunal de la Seine, du nom de Basile Issitus, et un priekeur, par l'insigne qu'il portait sous la cravate.

Savait-il quelque chose, se doutait-il de quelque manigance, ses lèvres se crispaient dans un sourire ennuyé, lorsque l'oncle et la nièce s'éclipsaient et, s'il l'avait osé, il les aurait suivis dans la partie réservée des appartements où ils se réfugiaient.

Il saisissait des bribes de leurs conversations au passage et il formait sa conviction.

La hâte, avec laquelle elle suivit son oncle, pour lui montrer qu'elle connaissait ses privilèges de priekeuse, acheva de l'éclairer.

Il se trouva sur le seuil de la porte, par où ils devaient sortir, et porta un doigt à son insigne. Il vit la jeune fille l'examiner rapidement des pieds à la tête, tandis que le général répondait par une légère inclinaison de tête, signe d'aveu.

— Tiens, dit Balbyne, lorsqu'ils furent en sûreté derrière leur fenêtre, il en est le juge !

— Oui.

— Un drôle de type ! il ne m’a jamais beaucoup plu.

— Et cependant tu ne pourras te refuser, s’il te demande et il te demandera.

— Et je ne le refuserai pas ! Ce sera bien plus amusant de se tripoter, en pensant que jamais on ne s’aimera d’amour et, qu’à part la cochonnerie, on serait tout disposé à se détester. C’est un hypocrite, eh !

— Lui, et nombre d’autres. Ces gens-là, gens de robe, gens d’église ou du palais, recherchent la pourriture dans la volupté et flétrissent la belle union des sexes, qui resplendirait dans le libre consentement des plaisirs, ne fêtant plus que les douces ivresses sensuelles.

— Vous appartenez à leur association, mon oncle, car ce sont eux qui l’ont créée.

— Hélas, on est obligé de s’entendre avec les hypocrites et les parasites, pour ne pas perdre sa part du festin. Ah, ma belle priekeuse, tu marches trop bien, toi.

— Ici, je ne suis plus une postulante, eh ! Je suis une agissante. Enfin, je puis vous l’embrasser. Préférez-vous que je m’instruise avec ce juge.

— Ah, comme je lui briserais les reins à celui-là, s’il n’en était pas.

— Et il en est ! Il a deviné que j’entraais dans l’association ?

— Il a dû nous espionner toute la soirée ! Mais, coquine, que me fais-tu là ? La poudre du diable éclate, je crois que tu me sucas !

— On appelle ça sucer ! C’est très agréable ! Quel dommage de retourner au bal, je vous le croquerais !

— En voilà des dispositions ! Pas de bêtises, Balbyne, Tartufe est derrière la porte et compte les minutes.

— Tartufe ! Eh mon oncle, répondit-elle en riant et en reboutonnant la culotte qu’elle avait elle-même défaite, vous en voulez à Bazile Issitus et vous avez tort. Je suis certaine qu’il m’amusera beaucoup.

Le général ne se trompait pas. Bazile guettait leur retour. Il salua avec un demi-sourire Balbyne, et lui demanda s’il ne pourrait la mener à son bras faire un tour des salons.

— Mais certainement, Monsieur, répliqua-t-elle, et tout de suite, puisqu'on prélude à un quadrille, pour lequel je suis justement libre de tout engagement.

L'oncle céda sa nièce sans grimace apparente, mais avec une colère intérieure d'autant plus vive, qu'il était lié par le pacte de priekage et qu'il avait fait maintes parties avec le juge dans les divers groupes.

Issitus parlait du bout des lèvres ; ses paroles parvenaient néanmoins distinctes aux oreilles de Balbyne, et elle y répondait sans se troubler, étouffant le son de sa voix pour que nul n'en perçût l'écho.

Le plaisir régnait trop parmi les jeunes hommes et les jeunes filles et même parmi les parents, pour qu'on songeât à la surveiller, sans y avoir un intérêt quelconque : les salons de monsieur Primetard avaient la réputation d'être de ceux où l'on ne s'ennuie jamais, chose rare dans le monde sélect, comme nul ne l'ignore. Balbyne était maîtresse de ses actes.

— Vous n'avez pas votre insigne de reconnaissance, Mademoiselle, et je vous ai devinée.

— Votre flair de magistrat ! Puis, le général ayant retiré le sien, me dénonçait sans le vouloir.

— Un parent maladroit.

— Je l'aime énormément.

— Oh, moi aussi. Nous sommes de vieux amis et nous nous apprécions en conséquence. Nous faisons en vous une recrue de choix.

— Si je m'en rapporte aux légendes, les associés de notre monde sont légion.

— Sans doute, sans doute, mais toutes ne possèdent pas votre grâce, votre gentillesse, votre beauté.

— Oh, monsieur Issitus, vous n'êtes pas à marier, j'aperçois madame Issitus plus en santé que jamais.

— Santé florissante en effet, santé trop florissante : mes goûts vont à ces fleurs exquises, pourvues de toutes les richesses, sans trop d'abondance dans l'ensemble. Puis-je espérer que votre bleuet sourira à ma... lettre d'appel.

— Ne le dois-je pas ? Je suis dans les postulantes et ne connais pas encore les règles définitives. Je ne me déroberai à aucune sollicitation.

— Vraiment, vous n'êtes pas encore admise.

— Non.

— Vous appartenez à la catégorie d'initiation. À quel groupe êtes-vous attachée ?

— Au groupe de mademoiselle de la Garinière, rue Pierre-Charron, où j'irai demain dans l'après-midi.

— Eh mais, c'est on ne peut plus heureux, mademoiselle de la Garinière est ma cousine, je m'y trouverai et je vous serai un bon parrain, croyez-moi.

— J'en suis certaine, Monsieur, mais mon oncle revendiquera cette qualité.

— Votre parenté est bien proche pour cela. Ah, Mademoiselle, respectez les lois de ce monde et évitez les contacts avec des parents. Nous sommes assez nombreux dans l'association pour que vous ne chômez pas de zélés compagnons.

— Nous nous trouverons demain chez mademoiselle de la Garinière. Puis-je en parler à mon oncle ?

— Rien ne s'y oppose, mais à votre place je m'abstiendrais pour ne pas paraître rechercher sa tutelle.

— Oui, en effet, je serai muette.



Bannière de début de chapitre

VIII

Le reste de la soirée, le général ronchonna ; la conversation entre sa nièce et le juge avait irrité ses nerfs. D'autant plus que Balbyne, rappelée à son rôle de priekeuse, s'inquiéta de découvrir ceux et celles qui pouvaient se trouver dans les salons. Elle n'aperçut aucun insigne : Basile Issitus lui-même avait retiré le sien.

Le bal prit fin et elle quitta son oncle, après l'avoir prié de l'accompagner dans une promenade à cheval, au bois, le surlendemain matin.

La journée en somme était bien remplie et elle avait tout lieu d'en être satisfaite. Elle dormit très bien, réparant ses forces, en préparant de nouvelles pour les destinées qu'elle rêvait.

L'idée du mariage, qu'on projetait à son sujet, et dont on lui souffla quelques mots, en lui désignant le prétendant, un jeune officier de cavalerie, portant un très beau nom et jouissant d'une très jolie fortune, elle l'accueillit avec un sourire et répondit aux ouvertures de sa mère :

— Ce soldat est trop beau et trop coquet, passons à un autre.

— Es-tu folle, un parti magnifique, s'écria la mère ! un parti inespéré !

— Pourquoi inespéré ? Ne suis-je pas jeune, suis-je désagréable de ma personne et n'ai-je pas une dot ?

— Cela ne suffit pas ; il faut écouter la raison et savoir se marier à temps.

— À temps ! Ne dirait-on pas que je suis une vieille fille !

— Oh, l'âge vient vite.

— Laissez-le venir, nous l'arrêterons au bon moment.

— Tu réfléchiras.

— Pour vous faire plaisir, mais à une condition, c'est que vous dispenserez le militaire de m'ennuyer.

— Balbyne !

— Ma mère !

— Tu as le caractère trop indépendant, et, cette indépendance, je soupçonne Miss Blettown de te la cultiver.

— Miss, aoh yes, elle est bien trop occupée de me fourrer son anglais dans la cervelle.

— Quelle expression, mon enfant ! À propos de ton anglais, tu le prononces encore trop à la française.

— N'est-ce pas la meilleure façon de le faire accepter.

La question de mariage se trouva ainsi vidée.

L'après-midi du jour suivant, Balbyne se rendit avec sa gouvernante rue Pierre-Charron, sous le prétexte d'une exposition de peinture féminine chez mademoiselle de la Garinière et pour laquelle elle avait des cartes.

Le prétexte ! Elle n'en avait nullement besoin. Mademoiselle Balbyne était absolument libre d'aller et de venir avec sa gouvernante.

— Ma chérie, dit miss Blettown, le grand moment approche.

— Le grand moment est passé depuis hier.

— Yes, mais vous n'êtes pas encore du temple et vous vous apprêtez à en franchir les portes.

— Qu'avez-vous fait pendant le bal ?

— Je me suis couchée pour dormir et être toute... vaillante pour cette après-midi.

— Moi, j'ai prieké.

— Vous dites, ma Balbyne !

— J'ai prieké, avec mon oncle, le général. Saviez-vous qu'il en était ?

— Aoh yes, il me tripote toujours le cul dans les petits coins. Aoh, un gros cochon, le général, je vous le recommande.

— Jamais je ne l'aurais supposé.

— On cache si bien son jeu.

— Et vous en connaissez d'autres qui fréquentent la maison !

— Je ne puis tous les connaître, on est si nombreux.

— Vraiment !

— Ah, Balbyne, tout le monde voudrait en être, seulement, vous comprenez, on choisit ses gens.

— Pourquoi ne vous ai-je jamais vu votre insigne ?

— Aurait-il été convenable que je m'affiche avec quelques-uns de vos amis, et n'aurais-je pas attiré l'attention par un bijou pareil à celui de quelques dames et demoiselles. Dans ma position, on ne le porte qu'en voyage, ou dans les réunions. Votre oncle a dû être joliment content de pouvoir vous patouiller.

— Je le crois, mais je crains qu'il ne devienne jaloux.

— Jaloux ! Il n'en a pas le droit. Il peut prier avec plus de mille jolies demoiselles, sans compter les gouvernantes et les filles indépendantes comme mademoiselle de la Garinière, et il serait jaloux ! On est jaloux, ma Balbyne, lorsqu'on considère l'amant ou la maîtresse comme un objet vous appartenant. En amour, on n'appartient qu'à ses désirs ; il faut être fou pour devenir jaloux. En amour, ou dans la volupté, c'est la même chose.

— Mademoiselle de la Garinière, quelle femme est-ce ?

— Une jolie fille de vingt-six ans, qui a juré de ne jamais se marier, qui peint de très beaux tableaux, où elle dessine toutes les fleurs de la création, et qui est très dévote, l'une des mieux notées dans l'association. Entre nous, on prétend que l'abbé Tisse l'a connue dans le passé et qu'elle serait sa bonne amie ?

— Sa bonne amie ?

— Ce sont des cancans et, dans tous les cas, cela ne nous regarde pas ; mais elle est arrivée du pays où il était curé et il paraîtrait qu'elle aurait eu un enfant de lui là-bas.

— Un roman ?

— Qui n'a rien à voir avec la visite qui nous mène chez elle.

— Si vous me donniez quelques indications sur cette visite.

— J'en enlèverai l'agrément qui vous attend.



Bannière de début de chapitre

IX

Mademoiselle de la Garinière, habitait au troisième étage.

Au coup de sonnette de Miss, une servante, très bien costumée et très fine, vint ouvrir et les introduisit dans un atelier, où mademoiselle de La Garinière, nonchalamment étendue sur un sofa, sous une élégante matinée, parcourait les journaux.

Elle se leva et tendit la main à miss Blettown en disant :

— Bravo, Blette, tu es toujours aussi exacte.

— Ma chère petite Balbyne l'eût été, même si je ne l'avais pas accompagnée.

— Mademoiselle, je suis heureuse de vous voir.

— Mademoiselle de la Garinière, Balbyne.

— Aimée, si vous voulez, intervint la maîtresse du logis, comme je vous dirai : Balbyne. Ça vaut mieux, eh !

— Aoh yes, et ici on ne dit plus vous. Dis-moi tu, Balbyne.

— Je te dis tu, Blettown.

— Notre cher abbé Tisse, reprit Aimée de la Garinière, m'a écrit hier pour me prévenir de ta venue et, dès cet après-midi, un de mes habitués se présentait pour bénéficier de ta visite.

— Le juge Issitus.

— Vous étiez déjà d'accord !

— Oh, cela dépend, les préférences personnelles n'y sont pas.

— Des préférences pour nos jeux ! Cela gênerait ; mais ma mignonne, nous bavardons et nous avons mieux à faire. Blettown t'a enseigné ce qu'était notre association, et aussi la raison de cette maison où je te reçois.

— L'association a pour but de nous permettre, à nous jeune fille du monde, de goûter aux plaisirs de la volupté, sans courir aucun risque dans notre virginité, en nous mettant en contact avec des cavaliers ne demandant de leur côté que les joies sensuelles extérieures et non intérieures.

— C'est bien cela. L'abbé Tisse t'a admise. Il t'envoie chez moi, pour que tu goûtes à ces plaisirs en toute sécurité et que je t'apprenne quelques-uns de nos usages, nos signes de reconnaissance et que je te prépare à entrer dans le temple.

— Je suis à ta disposition pour m'instruire.

— L'action est ce qui aide le plus. Tu apprendras donc beaucoup par Issitus qui va être ton premier initiateur, mais d'ores et déjà, voici quelques indications. Nos plaisirs résident dans la vue et le toucher. Les hommes aiment à nous voir, nous devons aimer à être vue et amener celui du toucher, l'art met à notre service des poses, des attitudes qui obligent à penser à ce que nous cachons sous nos jupes. Nous habitons nos postulantes à savoir se montrer par diverses postures réglées. Ainsi, on s'aborde par un salut d'acquiescement.

— Un salut d'acquiescement !

— En arrivant auprès d'Issitus, il te saluera en appliquant la main droite sur son ventre ; tu répondras en t'inclinant et en soulevant avec tes deux mains les jupes à hauteur du genou.

— Très amusant le salut, et après ?

— Tu maintiendras tes jupes ainsi relevées jusqu'à ce qu'il pose une main sur une des tiennes. Si tu désires le voir dans sa masculinité, tu laisseras tomber tes jupes et tu reculeras d'un pas. Si au contraire, tu cèdes à son désir de te voir, qu'il te communique par la pose de sa main, tu ramèneras tes jupes jusqu'à la ceinture, et tu attendras un nouveau signe pour agir à sa fantaisie.

— C'est toute une éducation.

— Facile à retenir : une fois au courant de ces menus détails, cela intéresse et cela marche tout seul. Il tournera probablement autour de toi, tandis que tu tiendras tes jupes. S'il te touche la cuisse avec un de ses pouces, tu trousseras tes jupes aussi haut que possible, de façon à dégager

toutes tes jambes : s'il te touche les fesses, tu laisseras retomber tes jupes par devant et tu te retrousseras par derrière pour lui montrer ton cul.

— Que de choses ! Et si c'est moi qui demande à le voir, en laissant retomber mes jupes, que se passe-t-il ?

— Oh, tu préféreras être vue, comme toutes les nouvelles, parce que si c'est toi qui demandes à voir, par le geste indiqué, il se déboutonnera la culotte pour sortir son machin, et dès qu'il apparaîtra, tu t'agenouilleras, croiseras les bras sur la poitrine, en signe de déférence pour le créateur de la génération : il l'approchera de ton visage et tu devras le baiser avant de le contempler.

— Pour commencer, en effet, je préférerai être vue.

— Avec le temps, tu varieras tes désirs et ces petits préliminaires du début contribueront à t'exciter. Un cavalier et une dame, réunis, pour se faciliter dans la recherche de leurs goûts mutuels, exécutent une série de figures de reconnaissance, qui se composent : 1° d'un salut (que je viens d'enseigner), 2° d'une pose, 3° d'une allure et 4° d'un acte^[1].

— Tout un rituel.

— Agréable, revenons à ton salut : tu es entrée dans la pose, par ton retroussage, soit complet, soit seulement sur les fesses. Le retroussage exécuté, s'il est complet, en maintenant tes jupes troussées, tu te penches légèrement de côté les jambes molles, afin qu'il juge à son aise de l'éclat de tes chairs : si le retroussage est par derrière, tu tiens une jambe en avant et tu baisses la tête, par un sentiment de fausse pudeur. Tu ne le troubles pas dans ses manœuvres, qu'il déclare terminées par une de ses mains te touchant, soit les cuisses, soit les fesses, et on passe à l'allure.

— Attends, que je me grave bien tout cela dans la mémoire. Tu dis que je ne le trouble pas dans ses manœuvres, et puis, sa main me touchant, ces manœuvres sont terminées ; ces manœuvres sont sans doute des manœuvres de contemplation ; oui, oui, bon, voyons l'allure.

— L'allure est un mouvement. Si le retroussage a été complet, tu rassembles tes jupes sur ton bras, tu te découvres bien les cuisses et tu pousses un doigt vers ton bouton.

— Compris, et si le retroussage est par derrière ?

— Tu diriges une main vers ton cul et tu te le caresses, pour arriver à l’acte, représenté ici par le baiser qu’il déposera soit sur tes cuisses, soit sur tes fesses. Tout cela s’accomplit instantanément sans un mot et le baiser fait, vous devenez libres de choisir vous-même vos plaisirs, vos caresses.

— Tout cela est bien drôle et permet de supposer bien des choses pour les réunions générales.

— Oui, mignonne, mais tout vient à son heure, et si tu veux commencer ton initiation, pousse cette porte, traverse le couloir qui est derrière et rejoins Issitus.

— Seule !

— Dam, tu es étoile d’amour, à toi de dissiper les nuages qui te dérobent aux yeux des pauvres mortels et d’avoir le courage d’affronter les voluptés que tu rêves.

— Et miss Blettown !

— Miss, elle t’attendra tranquillement ici, à moins que tu ne la rencontres dans tes pérégrinations à travers mon appartement. Vas, ma petite.

Mademoiselle de la Garinière poussa Balbyne vers une porte, où elle disparut dans un couloir et revint causer avec Miss.

1. [↑] Ces détails d’organisation sont tirés d’un livre du même auteur, intitulé : *L’armée de volupté*.



Bannière de début de chapitre

X

Un couloir mi-obscur se trouvait devant Balbyne, qui, malgré son vif désir d'appartenir à l'association des demi-vierges à titre de priekeuse, éprouvait dans cet instant les embarras d'un premier début.

Comme tous les poltrons, elle prit le parti le plus sage et bravement marcha droit au but. Elle pénétra dans un riche boudoir en forme originale d'un gros cigare, et aperçut au milieu de la pièce le juge Basile Issitus.

Et le salut s'exécuta, elle, toute gracieuse et toute rougissante dans le petit retroussage de jupes à hauteur du genou ; et il demanda le retroussage général, où elle exhiba ses cuisses blanches et bien prises, ses fesses dodues et rondes, dans un cadre d'élégants dessous, sur des bas de soie lilas ; et, la pose, l'allure accomplies, il déposa un brûlant baiser à l'entrecroisure des cuisses, terminant ainsi la scène d'entrée.

Elle allait rabaisser les jupes, il dit :

— Un instant, ma charmante, un instant, que j'admire votre joli petit nid d'amour si mignon et si fermé, et que mes lèvres rendent hommage au fol ombrage qui le surmonte.

— Est-ce dans le rôle à jouer, répliqua-t-elle d'un ton mutin.

— Non plus, c'est le désir provoqué par tes éblouissantes richesses.

— Ah, bien ! Si l'on s'asseyait et si l'on causait, qu'en dirais-tu, Issitus ? Moi, j'ai la tête en feu et je demande à me reprendre.

— Très volontiers, ma belle priekeuse ; mon plaisir s'augmentera du régal de ta conversation.

— Les compliments sont-ils bien de saison ! Oui, moi, je ne les repousse pas. Là, nous voici côte à côte sur ce canapé ! Ah, mon petit Issitus, qui m'aurait dit, il y a huit jours, que tu me baiserais les jambes !

— Les cuisses, en attendant autre chose.

— Oui, oui, autre chose, tout à l'heure ! N'importe, ça dépasse les idées ! Je ne pensais pas à te telles accords...

— Et à quoi pensais-tu ?

— À des tête-à-tête successifs, à des réunions joyeuses, à certaines fêtes, avec tout un cérémonial : en voilà une d'histoire !

— N'y sommes-nous pas en tête-à-tête !

— Si, si, mais on sent autour de soi un tas de manigances ! Qu'est-ce que c'est que toutes ces portes, avec un tableau au milieu ?

— Des portes de communications avec d'autres appartements.

— Ça, c'est certain ! Des appartements, où d'autres font ce que nous faisons ici ?

— Nous ne faisons pas grand'chose !

— Tu es un impertinent, monsieur le juge ; que prétendais-tu éprouver du plaisir à ma conversation ?

— Je l'éprouve, je l'éprouve, mais si on agrémentait la conversation !

— Ne te gêne pas ! Là, là, ne retire pas les pattes, chauffe-moi, nous causerons mieux, tu as raison ! Ah, tu as déniché le passage, c'est bon de me tripoter, eh. Montre ton machin maintenant.

— Tu sais la formalité à la première apparition !

— Je sais celle du salut au commencement, il y en a une autre ?

— Mais, sans doute ! Il faut bien nous inspirer de la vigueur, à nous, pauvres hommes.

— Dis ta formalité.

— Assis sur le canapé comme nous le sommes, dès ma culotte ouverte, tu dois ouvrir ton corsage et sortir tes nénés, comme l'oiseau sortira de sa cage.

— Allons-y de la formalité, et puis ?

— Et puis, l'oiseau te présentant ses hommages, dans mes doigts, tu te baisseras et l'embrasseras.

— Je le voyais venir. Ça ne me déplaît pas. Veux-tu à pleine bouche ?

— Non, non, non, à petite bouche.

— Grand gourmand.

Son frais et fin visage s'appuya sur le ventre d'Issitus, dont la queue reçut un long, long baiser.

— Tu aimes l'homme, interrogea-t-il ?

— J'aime ce qu'il a, comme il aime ce que j'ai ! Ah, la nature, quelle bonne mère !

— Elle fait bien des choses ; la beauté à la femme pour attirer l'homme ; le désir à l'homme pour apprécier la femme.

— La femme désire aussi. Dis, ces portes m'intriguent.

— Elles n'ont rien de plus que les autres.

— Si, les tableaux ont une signification.

— Je voudrais tant que nous nous lancions dans notre duo d'intimités !

— Ne sommes-nous pas lancés ? En m'instruisant, comme d'ailleurs on m'a assuré que c'était ton devoir, rien ne t'empêche de prendre tes plaisirs et de m'accorder les miens. Réponds-moi sur ces portes, sur ces tableaux.

— Tu as deviné, ils ont une signification. :

Nous pouvons entrer en relations avec la pièce voisine, en frappant contre.

— Ces pièces sont donc occupées ?

— Quand le tableau est abaissé, oui.

— Est abaissé ?

— Oui, parce que s'il est levé, il démasque un wassistas.

— Ah vraiment ! Et si on entre en relation avec ses voisins, qu'arrive-t-il ?

— On profite réciproquement de la vue d'abord et l'on échange ensuite en se réunissant tout un cérémonial, le salut de départ et l'exécution d'un tableau vivant.

— Un tableau vivant !

— Une scène d'ensemble fondant les couples.

— Voilà mon affaire ! Mets-nous en relations avec une de ces pièces !

— Volontiers, mais il faut que tu sois en petit jupon, et que le wassistas s'ouvrant, après consentement de nos voisins, tu te trousses la chemise pour montrer tes jambes et ton ventre, en plaçant ton annulaire sur le nombril.

— Vas-y, je me prépare.

Issitus s'approcha du tableau le plus près, elle se débarrassa de sa robe, il frappa deux petits coups, auquel on répondit bientôt par deux autres coups. Il se tourna, et dit :

— Le tableau va monter, prends ta pose.

Sans hésitation, Balbyne se troussa et de nouveau exhiba la vue de ses parties secrètes. Le tableau monta : elle entrevit une tête joufflue et imberbe qui, se penchant, fit claquer la langue, et s'écria :

— Bravo, bravissimo, une perle, un diamant, mais vraiment, ami Issitus, tu commençais à peine ton plaisir, ne te dérange pas, je retourne au mien, ta poulette peut voir, puisqu'elle l'a désiré.

Balbyne demeurerait chemise troussée, sans savoir ce qu'elle devait faire, devant le visage qui ne s'éloignait pas encore du wassistas. Issitus lui dit à l'oreille :

— Baise le doigt que tu as posé sur ton nombril, envoie le baiser à ton admirateur et il se retirera. Elle s'empressa d'obéir, et le wassistas devenant libre, elle allait s'en approcher, quand Issitus lui dit :

— Un moment, un moment, et les formalités !

— Ah oui, c'est juste.

— En regardant, tu trouveras la femme dans la même posture que tu avais, c'est-à-dire le doigt sur le nombril, parce qu'elle peut être déjà toute dévêtue : tu baiseras le creux de ta main, en le mouillant, et tu passeras le bras à travers la lucarne : le cavalier frottera le creux de ta main avec sa queue et viendra ensuite en toucher le doigt posé sur le nombril de sa belle : vous vous enverrez un baiser des doigts, et ils reprendront leurs jeux sans plus se préoccuper si nous les regardons ou non.

— Que d'imagination pour toutes ces phases !

— Elles excitent, tu t'en apercevras avec le temps.

Mais à peine eût-elle appliqué la tête à la lucarne, qu'elle poussa un cri d'étonnement.

— Simone, toi, Simone !

— Balbyne, répondit une voix de femme de l'autre côté.

— La formalité, dicta Issitus, tu ne parleras qu'après.

— Oui, oui, oh, quel bonheur !

Elle s'amusa à mouiller le creux de sa main, essaya de saisir la queue du voisin quand il la frotta, et le baiser des doigts ayant été échangé, retenue par Issitus, elle vit se dérouler le tableau suivant :

Simone, celle qu'elle venait de reconnaître, était toute nue en tête-à-tête avec un homme nu aussi, et âgé d'une cinquantaine d'années.

Agenouillée, elle enlaça par un bras les jambes de son cavalier, tous les deux faisant face à la lucarne et avec sa main libre se tint les seins : le cavalier prit dans ses doigts sa queue, et en dressa le gland vers le wassistas.

Issitus ouvrit tout à fait la porte en disant à Balbyne :

— Nous fusionnons puisque vous vous connaissez avec Simone ; tu as à échanger avec son cavalier, Edgar Lhermineux, l'illustre avocat, le salut que nous avons fait, comme je l'échangerai avec Simone, dans les nuances imposées par sa nudité. Tu la salueras ensuite en appuyant son ventre nu contre le sien et en faisant courir ton médium dans la raie de ses fesses, de même qu'elle agira avec toi.

Une fois de plus, et tout à fait sûre d'elle-même, Balbyne exécuta le fameux salut, prenant plaisir à voir son amie l'exécuter avec Issitus ; elle échangea ensuite avec Simone celui du ventre et des fesses, toutes les deux riant comme des folles et, le rituel terminé, elles s'embrassèrent tendrement, tandis que Simone s'écriait :

— Toi, des nôtres, depuis quand, et pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— J'ignorais que tu en fusses.

— Oui, en effet.

— Et tu es une vilaine de ne pas me l'avoir appris. Il a fallu ma gouvernante pour m'amener ici.

— Miss Blettown ! Ah, ça ne m'étonne pas ! Comment n'ai-je pas pensé que cela arriverait ! Je vois que tu en es seulement à la période d'initiation. Ah, ma chérie, quelle bonne idée tu as eue d'écouter cette brave Blettown ! Tu en verras, tu en verras, tu en verras, je ne te dis que ça.

— Y a-t-il longtemps que tu es reçue, toi ?

— Moi, cela se perd dans la nuit des temps.

— Ne blague pas.

— Eh bien, plus de deux ans !

— Tu étais encore au couvent, aux Bleuets !

— Justement ! Quel est l'aumônier du couvent ?

— L'abbé Tisse.

— Quel est le grand directeur de l'association ?

— L'abbé Tisse. Je saisis. Il enrôla au couvent.

— L'idée lui est née là. Tu vois que parfois il vaut mieux rester au couvent pour finir son éducation, que de la terminer chez soi avec une institutrice.

— Je n'ai pas à me plaindre puisque j'arrive au même résultat.

— Bien après moi. Quand tu nous as quittées, tu commençais à mûrir, et certainement Tisse avait déjà jeté les yeux sur toi.

— Oh, j'étais trop absorbée... ailleurs.

Ces paroles s'échangeaient, sans que les cavaliers les interrompissent ; tous les deux au contraire en profitaient pour les admirer dans leurs charmes, ce à quoi elles les encourageaient du sourire et du geste.

Edgar ne cessait de peloter les fesses de Simone, qui les tortillait très gentiment, et Issitus, assis sur le tapis, palpait avec amour les mollets de Balbyne.

— Quand as-tu vu Tisse, demanda encore Simone à Balbyne.

— Hier.

— Comment se fait-il que cette nuit, au bal de tes parents, je ne t'ai pas aperçu notre signe de reconnaissance ? Ah mais, j'y suis ! Ton oncle te gardait comme on garde un trésor ! Il en est ton oncle ! Voilà, voilà, oui,

oui, mon ami, vas-y de tes suçons, moi je les adore, et cela ne m'empêche pas de parler. Tout à l'heure, nous bonbonnerons ensemble. Ma petite Balbyne, permets à Issitus de te compter les poils du ventre, c'est sa douce manie. Vois-tu, je suis une vétéranne, quoique ton aînée à peine d'un an, et je te faciliterai dans ton initiation. Ah, ah, mon cher Edgar, modère ta friponne de langue, si elle s'enfonce dans ces parages, je ne réponds plus de ma raison. Des feuilletées de roses, mon chéri, et pas des feuilles ! Que te disais-je ! Ah oui, ton oncle ! Vous vous êtes entendus. Il marche bien le général, tu sais, mais il aime la variété et il court tous nos groupes. Mes chers amis, si l'on faisait une séance pour bien s'amuser. Puis dis-moi, tu ne vas pas rester ainsi habillée, ni toi, Issitus. Vous voulez peut-être savourer le déshabillage ; c'est un peu le fait pour les nouvelles ! Oh, les anciennes ne crachent pas dessus non plus. Que penses-tu des saluts, des règlements ?

Simone parlait avec une volubilité charmante, qui étourdissait un peu ses auditeurs, mais ne les arrêtait dans aucun de leurs plaisirs.

Edgar était en réelle pâmoison devant le cul superbe de sa belle, cul de jeune patricienne, soigné et parfumé, blanc et rond, avec sa ligne bien accentuée et toute rosée. Issitus touchaient les poils dorés de Balbyne qui, complaisamment, tenait la chemise relevée par dessus la ceinture.

Sans laisser le temps de répondre à sa question, Simone continua :

— Moi, ces saluts, ces règlements, ces usages, j'en raffole : ils me fouettent le sang, et j'irai dans toutes les réunions, dans toutes les chambres, rien que pour avoir occasion de les exécuter. C'est, comme dans le monde, lorsque je rencontre un de nos associés, homme ou demoiselle, j'ai le cœur qui me bat de bonheur à échanger les signes maçonniques, et quelquefois je me délecte avec eux à parcourir toute la gamme des plaisir de la vue et du toucher. Tu verras, quand tu les connaîtras, car toi aussi tu es une chaude. Ah quelle joie, nous faisons une séance, n'est-ce pas, Messieurs ?

— Certainement, certainement.

— Ne réponds donc pas, la bouche pleine de mon cul, Edgar ?

— Je ne puis pas m'en séparer.

— Tu es un égoïste ? Je voudrais bien aussi goûter à ton robinet !

— Je me soumets, mais tu causais avec ton amie.

— Elle parle, parle toute seule, répliqua Issitus.

— Taisez-vous, monsieur le juge, ou j'apprends à Balbyne les poses de branlage.

— Non, non, elle les saura assez tôt, celles-là, initions-la plutôt pour la séance.

— Oui, la séance, elle ignore ce qu'il en est : mais, je la lui enseignerais bien plus volontiers, si vous acheviez tous les deux de vous dévêtir ; nous commencerions de suite.

— Je la déshabille et l'aspire : je le devine, elle te supplie de lui révéler ce qu'est une séance.

Soit, déshabille-la, honore-la, et toi, Edgar, encore une fois, modère-toi. J'entame mon cours d'initiation. Une séance^[1], ma chérie, prend son nom de ce qu'on se réunit au moins deux couples. Les plaisirs se multiplient forcément. Une séance entraîne trois choses : Un salut, une posture et une scène composée. Nous sommes quatre ! Et quels jolis tétés tu as, ils sont plus fournis que les miens, mais je ne suis pas jalouse, tu comprends qu'ici on ne peut pas être jaloux ! Tu as vu le salut à deux : nous nous plaçons comme pour un quadrille, Issitus te conduira, tu le sauras vite. La posture est un ensemble de poses, promettant un échange futur de caresses, que développe la scène composée. Saisis-tu ?

— Oui.

— Le cérémonial est tout arrangé, comme pour les figures d'un quadrille. Tu n'auras qu'à te laisser mener, on retient promptement à l'action. Mes compliments, ma chérie, tu es un vrai modèle féminin.

— Tu n'as rien à m'envier.

— Oh, il n'y a pas la même régularité en moi ! Je suis jolie dans l'ensemble, moins dans les détails. J'ai les hanches trop fortes et les seins maigrelets, peu importe, j'ai du sang dans les veines et tout ça s'anime.

1. [↑] Voir : *L'Armée de Volupté*.



Bannière de début de chapitre

XI

Tous les quatre étaient nus et les regards ne se lassaient pas de courir sur les corps : les jeunes filles ne s'en privaient pas plus que les hommes.

La séance débuta par le salut.

Issitus prit Balbyne par la main et Edgar, Simone : les deux couples placés face à face, dans la position d'un quadrille à danser, Issitus, qui dirigeait Balbyne, fit une fois le tour d'elle, en s'inclinant devant et derrière ; la même manœuvre s'exécutant entre Edgar et Simone.

Quand il fut revenu en place, Balbyne se tourna vers lui, s'approcha, appuya le ventre contre son côté gauche, prit dans la main sa queue, et posa un bras sur son épaule. Edgar, laissant alors Simone, vint derrière elle et appliqua une main sur ses fesses. Elle abandonna la queue d'Issitus, leva le bras qu'elle tenait sur son épaule, fit face à Edgar, s'empara de sa queue, tandis qu'il glissait le médium entre ses cuisses. Issitus se dirigea vers Simone et se plaça de même avec elle.

Simone, après lui avoir gardé la queue dans ses doigts un court instant, se prit les seins avec les mains, se pencha en arrière, et Issitus lui toucha le nombril avec la queue, aussitôt imité par Edgar sur Balbyne.

À ce contact, les deux femmes tournent brusquement le dos à leurs cavaliers, elles lèvent les bras, s'inclinent dans le salut oriental, présentant leur cul, qu'ils baisent.

Le baiser reçu, Simone laissant Issitus agenouillé, va vers Balbyne et lui tend la main : les deux jeunes filles se pressent ventre à ventre, se baisent sur les lèvres, puis se séparent, Simone retourne à Issitus qu'elle aide à se redresser, comme Balbyne fait avec Edgar.

Chacune d'elle se prosterne alors devant son cavalier et lui baise la queue.

Tel était le salut.

La posture remettait les couples en place. Ayant baisé la queue d'Issitus, Simone se relevant le prit par la main et le conduisit à Balbyne qui lui rendit Edgar.

Cavalier et dame se pressent l'un contre l'autre, se séparent pour s'examiner des pieds à la tête, puis se reprennent pour se peloter, les deux couples se rapprochent de plus en plus, de façon à ce que les deux femmes finissent par se rencontrer de dos.

S'étant ainsi heurtées, elles se tournent face, se prennent par le cou et demeurent immobiles, offrant la vue de leurs fesses à leurs cavaliers, qui les admirent successivement. Ce tableau représentait la posture, à laquelle succédait la scène composée, où la gamme du toucher était entièrement parcourue par les deux couples, avec l'échange des dames.

Balbyne nageait en pleine volupté ! Elle n'appréhendait plus son tête-à-tête avec Issitus. La joie débordait dans cet échange d'impressions sensuelles, et les deux amies, sans négliger la volupté, ne se privaient pas du plaisir de converser ensemble.

Nul ne les troublait dans leurs ébats avec leurs amis : et cependant dans d'autres pièces voisines, des scènes analogues s'accomplissaient, scènes dont les acteurs eussent pu intervenir au milieu de leurs jeux, comme ils l'avaient fait pour se réunir.

Le monde extérieur n'existait plus : il n'y avait plus que des cavaliers ardents à l'admiration des formes féminines, des femmes excitées et dévorant de caresses les cavaliers pour les remercier des sensations qu'ils leur procuraient, tout en respectant leur virginité grâce à l'habileté dont elles les prodiguaient.

Le spasme violent s'évitait ; il s'épuisait dans la série de poses et des baisers ; et, s'il naissait un désir plus vif, plus impérieux, les deux jeunes filles, la plus ancienne ayant enseigné la nouvelle, s'étendaient sur le dos, prêtaient leurs seins, entre lesquels se précipitait la queue en érection ; quelques gouttes de sperme coulaient, le plaisir se ressentait sans fortes secousses ; on ne se reposait même pas.

On songea enfin à la retraite et sans ennui on se rhabilla. À ces scènes, se compliquant de règlements, lesquels se présentaient parfois de façon inopinée mais prévue par la sage intelligence du grand directeur, les forces devenaient illimitées. Les contemplations et les caresses absorbaient la plus grande partie de la séance, elles se ravivaient d'elles-mêmes.

Quand elles furent habillées, Simone de Beaubrilliers fit promettre à son amie de venir la voir, afin qu'elles se racontassent de quelle manière elles étaient arrivées à être de l'Association, promesse d'autant plus facile à tenir, qu'elles se visitaient fréquemment. Les couples se séparèrent et Issitus remit Balbyne dans le couloir, au bout duquel elle se retrouverait dans l'atelier de mademoiselle de la Garinière.

Là, elle vit sa gouvernante miss Blettown qui l'attendait toute seule.

— Et bien, ma mignonne, s'écria celle-ci, cela a-t-il marché aussi bien que vous le souhaitiez ?

— Oh oui, ma Miss, et je suis bien contente !

— Vous aimerez toujours votre Miss ?

— Toujours ! Et elle, ma Miss, qu'a-t-elle fait ?

— Aoh Yes, j'ai récité la bible pour un jeune prêtre qui voulait me convertir.

— Récité la bible !

— Yes, avec figures vécues à l'appui. J'ai montré comment Judith coupa la tête d'Holopherne, en donnant un coup de cul sur le gland du jeune prêtre. Yes, et il voulait me faire pipi dessus, le petit cochon. Il a fait pipi de sa bonne chose dans ma bouche, parce que j'ai l'autorisation du Conseil de faire jouir ainsi. Yes, Yes, je suis une petite saloperie de gouvernante.

— Blettown, que me racontez-vous donc là !

— Partons, ma Balbyne, nous parlerons dans la rue. Il ne faut pas nous mettre en retard, car vos parents peut-être bien me gronderaient.

— Oh, mes parents, ils me laissent bien libre, surtout avec vous, et ce n'est pas eux qui nous contrarieraient ! Et mademoiselle de la Garinière ?

— Elle vous verra un autre jour. Nous viendrons maintenant chez elle, très souvent.

— Oh oui, souvent, souvent.

— Yes, yes, mademoiselle de la Garinière, la belle Aimée, elle a reçu une visite pour elle ! Aoh yes, elle aussi, le grand directeur, l'abbé Tisse.

— Il était là ?

— Il voulait savoir comment ça se passerait pour vous.

— Ah !

— Aimée lui a dit : très bien très bien, et ils sont allés dans la petite cour chercher le soleil.

— Qu'est-ce que vous me dites ?

— Yes, la petite cave, le cul, le soleil, le plaisir.

— Ah bien, bien.

Dans la rue, elles trottaient allègrement, elles rencontrèrent le général qui les arrêta.

— Vous sortez de chez mademoiselle de la Garinière ?

— Oui, mon oncle.

— Yes, général.

— Et l'initiation, on s'en tire ?

— À merveille.

— Avec ce robin d'Issitus ?

— Avec deux robins, mon oncle, Issitus et Lhermineux.

— Vous faites de jolies choses miss Blettown.

— Vous êtes comme tous les soldats, général, vous êtes un égoïste. Sans moi vous n'auriez pas vu le cul de votre nièce et vous ne l'auriez pas peloté.

— Voulez-vous vous taire, malheureuse.

— Les hommes cherchent toujours midi à quatorze heures, et même dans le plaisir.

— Ah, ma petite Balbyne !

— Ah, mon oncle grand !

— Halte-là, pas d'oncle grand, ton oncle, ton petit oncle, si ça te plaît.

— Mon petit oncle, et aussi mon petit priekeur, dit-elle en se penchant à son bras, qu'il lui avait offert.



Bannière de début de chapitre

XII

Balbyne ne manqua pas de parole à Simone. Outre qu'elle était une de ses bonnes amies, elle brûlait d'apprendre les circonstances qui l'avaient conduite à entrer dans l'association des demi-vierges.

Elle fut pleinement satisfaite. Les deux jeunes filles enfermées dans la chambre de Simone, celle-ci commença son récit.

« — Ah, ma mignonne, quelle vie que la mienne ! Te rappelles-tu notre couvent des Bleuets, où on nous élevait d'une façon si large et si indulgente, avec tous les égards dus aux grandes familles que représente la clientèle choisie de ce couvent. Déjà on nous traitait en petites femmes, on nous accoutumait aux usages du monde, on tolérait nos petits défauts et on applaudissait à nos amitiés naissantes. Ces amitiés ne tardaient pas à se transformer en passions pour certaines d'entre nous, et il me semble bien me souvenir que si tu quittas le couvent si tôt (tu avais près de quinze ans, n'est-ce pas), tu le fis par dépit de ce que Claire Harling, ma camarade de classe, t'avait délaissée pour te remplacer par Noémie Rinsbach, ta petite abhorrée.

— Oh, cette Noémie, une juive convertie.

— Une bien jolie fille, toujours au couvent, et qui inspire toujours des passions. Ta colère subsiste donc à son égard ?

— Oui, j'aimais sérieusement Claire, et Claire s'est moquée de moi à cause d'elle.

— Tu étais une enfant. Claire ne méritait pas ton amour. Elle se confiait à moi. Elle s'est toujours amusée avec les unes et les autres, sans affection réelle dans le cœur. Du reste, depuis sa sortie du couvent, elle brille parmi ses compatriotes de la colonie américaine et dédaigne la fréquentation de

ses anciennes camarades. En voilà une qui n'entrerait pas dans les priekeuses !

— Crois-tu ?

— N'en doute pas. Qu'y ferait-elle ! Elle préfère les amours défendues entre filles, et chez nous, on va au naturel, on partage ses sensations avec l'homme.

— Pas d'histoires entre jupes ?

— Quelle saveur auraient-elles ? Je t'assure que lorsqu'on est venue à l'homme, le reste pâlit joliment. Mais, revenons à mon récit, la parenthèse ouverte à ton sujet n'est pas pour me disculper des très intimes relations que j'entretenais avec Reine de Grandpeller. Au contraire. Reine était pour moi ce que tu étais pour Claire, avec cette différence que j'adorais Reine et que dans votre duo Claire n'adorait qu'elle-même. Reine ne vivait de son côté que de mon adoration. Ces passionnettes, qui se satisfaisaient sensuellement, remplissaient notre âme et notre cœur de bonheur et nous faisaient trouver très agréable notre temps d'instruction aux Bleuets, quand tout à coup le bruit se répandit parmi nous, que le nouvel aumônier, l'abbé Tisse, avec lequel nous ne négligions pas de coqueter, après s'être emparé de là confiance de quelques-unes des plus hardies de nos compagnes, connaissait tout ce qui se passait entre nous et devait toutes nous interroger successivement au confessionnal. Il y eut de la peur d'abord, puis une curiosité très vive de savoir ce qu'il en résulterait. Deux amies avaient rompu leur attachement à la suite de leur confession, Berthe Harvincourt et Émilienne de Vercoulomb : un nuage d'hypocrisie pèse sur nous toutes. On dissimula ses entraînements, on attendit. Que se passait-il ? Successivement les amours entre élèves se dénouaient : les non initiées s'irritaient de ne pas en connaître la raison : l'abbé agissait lentement, avec prudence, avançant dans les cœurs, à mesure qu'il conquérait les esprits. Et mon tour arriva. À te dire vrai, déjà plusieurs fois en confession, j'avais essayé d'attaquer. À mon grand dépit, dès que j'entamais le chapitre intimité, l'aumônier intervenait par une phrase correcte qui coupait court à la confidence, interrogeait au lieu d'écouter et me renvoyait frustrée de mon espoir d'apprendre la sublime vertu qu'il possédait, et qui le rendait le maître de beaucoup d'entre nous. On s'étonnait beaucoup de ce que celles, redevenues chastes et honnêtes, de temps en temps étaient appelées dans le

salon réservé à monsieur l'aumônier, pour y recevoir quelques bons conseils, ou retenues quelquefois dans la sacristie, et qu'elles en revenaient le teint très animé, les yeux très brillants, l'esprit tout heureux. Mon tour donc arriva. Ah, je compris vite ce qu'il en était, et je puis te répéter presque mot à mot cette confession, tant elle m'est demeurée gravée dans la mémoire et tant elle me produisit de l'effet. Mon acte de contrition murmuré, l'aumônier, qui me considérait à travers la lucarne, me dit :

— Mon enfant, parlons aujourd'hui de vous, de votre chère personne, et de là nous remonterons à vos pensées, à vos habitudes, afin de bien nous convaincre si le charme et le mérite, qui se trahissent en vous, peuvent vous ouvrir les lumineux horizons que le Seigneur réserve à ses élus. Vous me répondrez franchement et sans fausse honte.

— Oui, mon père, je ne vous cacherai rien, et depuis longtemps je désirais vous confesser mes plus secrètes rêveries.

— Bien, bien. Quel âge avez-vous ? À peu près dix-sept ans ?

— Je les ai depuis deux mois.

— Une petite femme, une vraie petite femme et j'en suis certain, en éprouvant déjà toutes les fièvres. Vous êtes grande, vous êtes développée, vous avez des yeux qui expriment bien des choses, enlevons les voiles qui vous couvrent, je vais traduire vos péchés, sans que vous me les révéliez, vous verrez, vous verrez. Votre chair est blanche, très blanche, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père, très blanche et très soignée. Je me confesserai d'aimer beaucoup mon corps et de le trouver souvent très beau.

— Vous vous regardez donc ?

— Toutes les fois que je le puis.

— Et que regardez-vous de préférence ?

— Oh, j'ai beaucoup de préférences.

— Vraiment ! Dans ce cas, je vous aiderai. Vous regardez vos seins, qui poussent, mignonnets et fripons, doux fruits d'amour et de féminité, et votre cœur palpite, appelant l'aimé, l'élus qui les caressera, les baisera et jettera dans votre vie les frissons de la volupté.

— C'est vrai, c'est vrai, mon père.

— Vous touchez vos petits nénés vous les baisotez, et puis, vous cherchez autour de vous une amie complaisante qui comprenne les élans de votre chair et les satisfasse. Nous reviendrons sur ce sujet. Parlez maintenant de vos autres préférences ; je vous ai facilitée, mon enfant.

Tout en parlant, ses yeux me fouillaient à travers la lucarne, je les sentais courir sur mon corps, l'inondant de torrents de feu, et me faisant petite, sous cet examen de l'homme, je murmurai :

— Après les seins, mon père, j'abaisse mes regards vers le ventre, sur le nombril, et il me semble que j'ai là comme une étoile qui resplendit, prête à répondre à l'éclat des astres qui brillent au firmament, lesquels me représentent les nombrils d'amants qui cherchent à me connaître. Je me vois nue au milieu de la nuit, errant par le jardin, implorant les légions stellaires, et elles me répondent. De toutes parts, descendent des chérubins dont le nombril attire le mien, je m'extasie, et j'aperçois alors les petits cheveux qui frisent au bas-ventre.

— Petits cheveux de fine soie, duvet brun ?

— Châtain brun, mon père.

— Assez épais, si on en juge par votre chevelure.

— Épais n'est pas le mot ; fourni, oui, très fourni.

— Petit persil d'amour, que les chérubins rêvés, gloutonnement, happent avec les lèvres, n'est-ce pas, et qu'ils ne lâchent que pour...

— Regarder au dessous. Là, mon père, je m'énerve, les yeux me brûlent, je fixe la fente que la Nature m'a donnée, je sens qu'elle cache un mystère, et ce mystère, en vain, je l'étudie, je ne puis le résoudre. Ma main se pose en travers.

— Sur le bouton de volupté ?

— Je ne sais pas si cela s'appelle ainsi, mais c'est exact, et j'agite, à moins que...

— À moins que ?

— À moins que d'autres yeux ne soient là pour me regarder, et qu'on ne me prête des lèvres pour remplacer ma main.

— Oui, oui, l'amie fatale ! Votre contemplation s'égare-t-elle ailleurs ?

— Elle franchit par dessus mes épaules, pour s’élancer à travers le dos et les reins, jusqu’à...

— Jusqu’à vos fesses, votre cul ; vous pouvez le dire à votre confesseur, à qui vous ne devez rien céler. Dites-le.

— Oui, mon père, jusqu’à mes fesses, jusqu’à... mon cul, et je trouve que la nature nous a dotées encore là de quelque chose de très beau, de très fin, malgré son utilité un peu sale.

— Pourquoi, dites-vous la nature, ma fille ? C’est Dieu qui vous a créée, comme Il a créé la nature, et ce n’est pas la nature qui vous a faite.

— Je m’exprimais mal. Me voyant dans toute ma personne, j’ai des envies folles de m’adorer, et... je cherche à ce qu’on m’adore.

— Votre chair parle donc ! Le Seigneur a édifié son temple dans le corps de la femme, pour que ses enfants se reconnaissent et s’aiment en l’aimant,

— Vous n’êtes pas sévère pour ces péchés confessés.

— Je suis le serviteur du Seigneur pour entendre la confession, juger de la sérénité des âmes, et pardonner, aimer en son nom.

— Aimer, mon père !

— Continuons, mon enfant. Nous n’avons pas fini avec votre personne ! Nous nous sommes arrêtés sur vos seins, sur votre nombril, nous avons effleuré votre fente, autel de l’épouse : vos reins sont souples ; votre cul est-il rebondi, avec des fesses rondes et bien plantées, ou bien est-il ample avec des fesses expirant en poires sur le gras de vos cuisses ! Je suppose qu’il n’est point maigre et peu charnu.

— Oh non, il est dodu et rond, comme deux pommes qu’on voudrait mordre toutes les deux en même temps ; il est satiné et coquet, il est si attrayant que mon amie...

— Ne parlons pas encore de cette amie ! Et votre raie s’évase-t-elle bien, ou se resserre-t-elle à ne se montrer que sous l’apparence d’un mince fil, démasquant les deux côtés de votre personne.

— Elle s’évase, elle s’évase, ne révélant point pour cela ses profondeurs, où tout un gros doigt du milieu peut errer et disparaître.

— Mazette, ma fille, vous avez un rude cul !

— Mon père.

— Voilà votre personne bien nue sous mes yeux, et je distingue tout ce dont nous n'avons pas parlé. Arrivons à vos pensées : devant un tel poème de grâces, que germe-t-il dans votre esprit ?

— Ceci est tout un monde, ou les idées sont mobiles comme les impressions, et à vouloir les saisir toutes, on risque de ne se souvenir d'aucune.

— Résumez : Je ne vous demande pas un journal. Là naît le mal ?

— Dam, je me trouve belle et je rêve qu'on me voit, qu'on me le dit, qu'on me le prouve.

— Qu'on vous le prouve !

— Sans doute. On me voit nue et des mains me galopent partout sur tout le corps ; puis on s'agenouille, on m'adore, on m'embrasse, on m'aspire.

— On vous aspire ?

— Oui, on colle les lèvres sur mes seins, dans mes cuisses, sur mon derrière.

— Dites, sur mon cul.

— Sur mon cul ! la langue de mon adorateur sort des lèvres, me mouille.

— Vous pensez à un adorateur !

— J'entrevois un homme à la place de mon amie.

— Confessez-vous de votre amie à présent.

— Dois-je la nommer ?

— Je comprends votre question ! Si je vous le demandais, vous le devriez ; mais, comme ces pratiques exigent de la discrétion, et qu'il faut la respecter, je ne vous le demanderai pas. Je vous dirai que je la connais, que je sais ce qu'il en est, et je vous la nommerai pour vous mettre à l'aise. Elle s'appelle Reine de Grandpeller, suis-je bien informé ?

— Oui, mon père, elle s'est confessée.

— Elle n'a pas dit votre nom, mon enfant, et si elle l'avait dit, je me serais tu, parce qu'elle l'aurait avoué au confesseur. Je le sais d'ailleurs. Vous avez donc avec Reine des relations... inavouables.

— Inavouables ! En effet, puisqu'elles sont défendues.

— Comment cela est-il venu ?

— Oh, il y a déjà longtemps. Je l'avais remarquée quand, toute gamine, elle jouait avec ses petites amies.

— Vous n'avez pas un bien grand écart d'âge.

— Six mois, mon père ; mais elle était plus petite et en retard dans ses classes. À sa première communion, elle était tout plein jolie ; mais je n'y pensais pas encore. C'est l'année dernière, au retour des vacances, que l'idée est née. Elle ne jouait plus, elle se promenait sérieusement avec d'autres, je l'ai regardée souvent et je lui ai fait de l'œil.

— De l'œil !

— Je cherchais sans cesse à la fixer dans les yeux et elle a répondu à mes regards. Nous éprouvions de l'émotion en passant ainsi à côté l'une de l'autre, sans nous rien dire, et nous comprenions bien ce que nous voulions. Nous devinions l'affection qui nous entraînait et que nous n'avions plus qu'à nous mettre d'accord. Un jour je lui écrivis ma déclaration et lui donnai un rendez-vous.

— Et vos maîtresses ?

— Oh, mes maîtresses, elles surveillent pour la forme ! Pourvu que nous observions les règles de convenances et de silence, que nous ne troubions pas nos classes et nos études, elles nous laissent bien tranquilles. Puis, il y a aussi des histoires sur elles.

— Mon enfant, n'accusez jamais.

— Non, mon père.

— Vous fîtes donc votre déclaration, que disiez-vous ?

— Pas beaucoup de chose, ceci : « Ma jolie Reine, ne trouves-tu pas que nous nous regardons depuis assez longtemps et que nous nous comprenons ? Je t'ai devinée et je suis sûre que de même tu m'as devinée. Quand on s'aime d'amour, on désire se caresser. Ce soir, après le coucher, je ferai la malade et je coucherai à l'infirmerie. Fais comme moi, nous nous y réunirons, et... nous serons bien heureuses.

— Et ce plan a réussi ?

— Sans difficulté. La chance voulut que nous fûmes les seules malades ; que la sœur infirmière, peu inquiète, se coucha et dormit de bonne heure. Reine était encore plus échauffée que moi, je pensais la rejoindre dans son lit, ce fut elle qui rentra dans le mien comme je m’apprêtais à le quitter.

— À ce moment, vous n’avez pas envisagé le péché ?

— Je ne songeais qu’à la sensation. Reine, sans un mot, avait glissé la tête sous ma chemise et me couvrait de baisers qui me secouaient tout le corps.

— Où embrassa-t-elle d’abord ?

— Mes petits cheveux, mon nombril, puis le bouton et la fente ; et là, sa langue se durcissant, on aurait dit qu’elle allait l’enfoncer dans mon ventre.

— Elle savait plus que vous ?

— Je l’ignore, mon père, nous n’avons jamais causé de ce que nous faisions.

— Comment, jamais causé ?

— Dès que nous étions ensemble, les baisers et les caresses ne s’arrêtaient plus.

— Après votre fente, elle vous a embrassé le cul ?

— Elle l’a léché à me l’avalier.

— Et vous, vous lui avez rendu ses caresses ?

— Pas la première fois, je n’en pouvais plus, j’étais morte d’ivresse.

— Vraiment, vous avez joui à ce point ?

— Oh, joui, joui et joui, que j’avais peur que le drap ne restât tout mouillé.

— Elle risquait de vous tuer, Et depuis ?

— Depuis, je lui ai rendu ses caresses ; mais elle préfère me les donner à les recevoir, et moi je préfère aussi les recevoir, ce qui nous a tout à fait unies.

— Vos pensées, à partir de ce jour, ont été absorbées par ces plaisirs coupables ?

— À peu près, oui, mon père, sauf les rêveries que je vous ai confessées.

— Passons à vos habitudes ! Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Pas trop ! Des habitudes dans ce genre, en dehors de ma liaison avec Reine, je n'en ai pas.

— par habitudes, je vous demande, si, vous en tenant à votre amie, vous ne nourrissez pas des tentations qui vous poussent à vous satisfaire, soit personnellement, soit avec d'autres amies, par la parole, la vue ou le toucher. Vous avez l'habitude de vous regarder, puisque vous vous admirez ! N'avez-vous pas celle de regarder les autres, n'aimez-vous pas à faire étalage de polissonneries, ne vous faites-vous pas toucher et ne touchez-vous pas sous les jupes de vos amies.

— Si, si, mon père, je saisis : il est vrai que Reine et moi nous sommes deux bonnes et tendres amies, mais avec des caractères différents. Reine ne voit rien au dessus de moi, et moi, j'aime à parler des plaisirs de la chair, et en parlant de ces plaisirs, j'aime à faire voir et à voir, à me faire toucher et à toucher.

— Vous voyez que je devinais ! Je vais vous questionner et vous me répondrez.

— Oui, mon père.

— En quel lieu parlez-vous de ces plaisirs de la chair ? À l'étude, ou en récréation ?

— À l'étude, c'est difficile, on me remarquerait et on me punirait : en récréation, je craindrais de causer de la peine à Reine, quoique elle connaisse bien de mes manies. C'est au cabinet, au dortoir et à la chapelle.

— Au cabinet, voilà un local bien mal choisi.

— Dam, mon père, on est obligé de se contenter de ce qu'on a, et les cabinets du couvent sont de véritables petits salons.

— Vous n'y allez pas deux ensemble ? — De la même étude, non. On s'y rencontre avec d'autres, des élèves de la classe au-dessus ou de la classe au-dessous.

— Alors ?

— Ou l'on s'y donne rendez-vous. Et dès qu'on arrive, on va droit à celui qui a la porte entrebâillée, on sait qu'on y est attendue.

— Là, vous agissez, mais vous ne parlez pas.

— On a causé avant et on cause encore là. Ainsi hier, je m'y suis trouvée avec Stéphanie de Marinois, j'étais arrivée la première, elle a vu la porte à demi poussée, elle est entrée et elle m'a dit : « On est bien un peu à l'étroit par ici, mais on est bien tout de même pour des cochonneries ; dis, tu les aimes, les cochonneries, moi aussi, en dire et en faire. Dire et faire, voilà ma devise lorsque je serai hors des Bleuets. Qu'est-ce qu'on fabrique ensemble ? — Des patouillages et des lipettes. — Tu as du cul, toi, montre-le. — Et toi, tu n'en as pas ? — Un fessinier, il ne veut pas grossir. — Tu te calomnies, montre. — Après toi. — Tiens, vois, il est beau, eh ! — Oh oui, je comprends que Reine s'en toque. — Qu'est-ce que tu me fais ? — Je fourre mon doigt dans le trou pour sentir s'il y a quelque chose. — Cochonne. — Oh, tu peux m'en faire autant, avec Claire, nous y passons notre temps. — Eh bien y a-t-il quelque chose ? — Non, ton cul est un temple de Vestale. — Bête, montre le tien. — T'auras de la désillusion, il ne vaut pas celui de Reine. — Je ne le regarde jamais. — Tu as tort, il est, digne du tien. Tu vois le mien. — Oui, il est drôlichon, mais il n'est pas si vilain que tu dis. — Vrai, tu le penses. — Je te l'embrasse et te le suce pour te le prouver. — Enfonce ton doigt dedans. — Oh non, je n'aimerais pas qu'il y ait des traces. — Avec ça que je te demanderais la chose, si j'y sentais un embarras quelconque. »

L'aumônier m'interrompt et me dit :

— Ici, mon enfant, nous entrons dans le domaine de la corruption ! Vous avez grandement péché.

— Plus qu'avec Reine ?

— Oh tout autant. Vous entretenir de l'amour et croire à l'amour entre femmes, est criminel ! Vous allez contre les lois de Dieu qui a créé la femme pour l'homme, et non pour la femme.

— Ah, mon père, pourquoi n'y a-t-il pas d'homme au couvent ?

— Je vous répondrai là-dessus une autre fois. Achevez votre scène avec Stéphanie.

— Stéphanie est une comique qui rit de tout et qui amuse tout le monde. Elle tirait de tels effets de ses jupes et de son pantalon, que je m'enrageai à la caresser, moi qui suis plus portée sur le contraire. Je ne me lassais pas de

lui tripoter les fesses, de lui gratter le bouton, elle me dit tout d'un coup : « Je crois que je vais jouir, mets-toi à genoux entre mes cuisses que je coule sur ta figure, ça me rendra folle de bonheur. » Je lui obéis et elle me serra la tête entre ses cuisses, en me disant de lui tenir le cul avec les deux mains, pendant qu'elle se grattait, et elle jouit. Nous nous sauvâmes après nous être arrangées, nous avions légèrement dépassé le temps dont nous disposions.

— Mon enfant, tout ce que vous me confessez là est très grave, et je pressens dans votre esprit des obscurités que je ne puis éclairer aujourd'hui. Je vous redemanderai demain au tribunal de la pénitence et nous reprendrons la suite de cette confession. Vous allez me promettre de vous observer et de demeurer insensible, sans quoi je vous refuserai l'absolution et vous interdirai l'entrée de la chapelle, ce qui vous occasionnerait de graves ennuis avec vos maîtresses. Vous m'entendez !

— Ah, mon père, je ne pourrai jamais.

— Attendez demain pour vous prononcer et soyez sage jusque là, me le promettez-vous ?

— Je tâcherai.

— Il faut me le promettre.

— Je le promets, mon père.

Il me donna une lourde pénitence de prières et je sortis du confessionnal, pour entendre dire par une de nos maîtresses :

— Ah, quel bonheur pour la maison d'avoir un tel aumônier ! Il fera des saintes de toutes nos chères enfants. Il les retient au confessionnal, jusqu'à ce qu'il ait bien pénétré leur âme, et ensuite il les instruit et les dote de toutes les divines vertus.

FIN DU PREMIER VOLUME



Bannière de début de chapitre

I

L'attention de Balbyne, à ce récit de son amie, ne se démentait pas, mais elle trahissait quelque impatience, depuis qu'elle avait prononcé de nouveau le nom de Claire, et Simone s'interrompt, profitant de la fin de cette confession, pour lui dire :

— Voyons, mignonne, il y a donc toujours quelque chose dans ton cœur pour Claire ?

— Je ne sais pas, mais son nom me produit une certaine émotion.

— Tu l'aimais donc bien ?

— Comme Reine t'aimait.

— Tu étais l'adoratrice, alors qu'elle aurait dû t'adorer par sa nature fouguese et dominatrice : et voilà pourquoi elle ne s'est pas tenue à toi. Je parie que tu ne la connaissais pas moralement.

— Comment ça, moralement ?

— Eh oui, dans ses idées dirigeant ses goûts et ses passions.

— Nous parlions très peu, elle me tendait les cuisses dès que nous nous rencontrions, et je les dévorais de ces ardentes minettes que justement Stéphanie m'avait apprises. En t'entendant dire qu'elle aussi avait eu des rapports avec Claire, je n'ai pas été maîtresse de ma surprise ennuyée et tu t'en es aperçue. Stéphanie ne l'aurait pas dû, après notre brouille, dont elle fut ma confidente.

— Pendant que je me repose, conte-moi l'histoire de ton amour et de ta brouille ; cela te permettra de constater le néant de ces voluptés entre filles, de ces voluptés qui disparaissent devant celles éprouvées entre prieurs et prieuses.

— Cela du reste a perdu de son sel depuis que nous ne sommes plus aux Bleuets.

— Vas-y de ton discours, ma petite Balbyne ; parler de ces souvenirs éveille parfois les sens et ceux-ci sont toujours prêts pour les débauches, quelles qu'elles soient.

— Tu le veux, soit, écoute, ma chérie, et ne te moque pas de moi. Aujourd'hui, je suis un priekeuse, mais rien ne me laissait prévoir que je le deviendrais. J'avais assez de sentimentalité au couvent et si, au lieu d'être aux Bleuets, j'avais été élevée dans un couvent plus bourgeois et plus surveillé, je fusse devenue, à la fin de mes classes, une forte idéale amoureuse, bonne à faire une délicieuse épouse, sans dédaigner pour cela les fêtes et les bals. Aux Bleuets, mon caractère se déforma dès le début. J'étais joliette et fine, avec des yeux qui s'ouvraient sur le paradis, comme disait la supérieure, je n'échappai pas aux poursuites des plus avancées et je fus la Benjamine de quatre à cinq grandes qui me repassèrent de l'une à l'autre, s'amusant à me baiser sur mon petit cul, et à solliciter de ma main le service du grattage, sans oser me demander les minettes, à cause des yeux célestes qui les gênaient. Je suivais machinalement les indications qu'on me donnait, sans y prendre un plaisir bien vif, lorsque sœur Marie, comme je venais de faire ma première communion, me prit en amitié et me garda sous sa tutelle, m'enlevant ainsi au clan des amies qui, de temps en temps, m'appelaient pour assouvir leurs fantaisies. Sœur Marie, tu t'en souviens, était aussi jolie que bonne et possédait un cœur très aimant. Notre affection fut une affection morale et d'esprit, qui m'éloigna pendant près de deux ans des histoires entre élèves. Puis elle partit, j'éprouvai d'abord du chagrin et je l'oubliai. Stéphanie de Marinois m'ayant parlé de ma beauté qui se formait et m'avait bravement entreprise un soir au dortoir. Là, je fus la maîtresse chérie et adulée ; là, je vécus de très grandes ivresses de sens, sous la langue savante de Stéphanie, qui, jamais avec moi, ne se montra aussi cochonne qu'avec toi... et Claire. Nous étions du même âge, j'étais plus grande qu'elle, et elle désira une maîtresse plus jeune, plus petite. Elle se ralentit dans ses effusions de volupté, je ne m'en préoccupai pas, Claire Harling avait commencé sa cour, et de cette heure m'avait conquise plus que je ne le saurais exprimer, même maintenant où je connais tant de choses. C'était à une récréation, je venais de sauter à la corde, malgré mes

quatorze ans, j'étais toute rouge par la chaleur, et je cherchais dans ma poche un mouchoir pour m'essuyer le front. Je n'en trouvais pas. Claire passait, elle comprit mon ennui, elle m'offrit le sien et me dit : « Sers t'en, Balbyne, et rends-le-moi de suite après, que je le baise ! » Heureusement que j'étais déjà rouge, sans quoi cette phrase en pleine cour, m'eût fait devenir cramoisie... de plaisir. Claire était réputée comme inspirant des passions à toutes, elle éblouissait avec ses grands cheveux blonds dorés, ses yeux de feu, sa peau blanche, blanche, à nous jeter de la jalousie dans l'âme à toutes. Je pris le mouchoir, m'essuyai, et le lui rendis, en disant : « Pourquoi baiser ma sueur ? — Pour aspirer ton parfum, répondit-elle. — Bah, il est comme celui des autres ». Elle avait baisé, et me repassant le mouchoir, elle dit : « Tu me donneras un des tiens en échange, garde celui-là en souvenir de mon baiser, il te parlera de moi ». Voilà cependant, ce qu'au couvent des Bleuets, deux élèves de classes différentes, pouvaient se dire. La chose m'amusa, plutôt qu'elle n'appela mon attention. Claire savait que Stéphanie était comme mon amant, et de son côté elle avait la réputation de s'entendre au mieux avec toi. Les jalons étaient posés. Elle ne m'écrivit pas seulement une lettre, comme toi avec Reine, pendant plusieurs jours je reçus des petits billets très courts et très suggestifs. Je m'en souviens comme tu te souviens de ta confession. Le premier me disait : « Merci, ma chérie, ton mouchoir est souvent là où je voudrais ta jolie petite bouche. » En commençant ainsi, elle établissait bien la nature des relations qu'elle désirait. Je répondis : « Ma petite bouche embrasse tes jolis yeux et tes beaux cheveux ; mets mon mouchoir sur ton cœur, il te parlera de moi ». Les lettres se succédaient, ah, elle marquait bien son empreinte, Claire Harling ! « Ta petite bouche brûle mes yeux, elle en a pitié, oh, elle descend, elle descend sur ma personne, quelle fièvre là où elle s'arrête, où elle se pose, tu sais où ? » Voici ma réponse : « Tu n'y penses pas, je suis l'amie de Stéphanie, et toi, tu es celle de Simone, ma petite bouche n'aime pas de servir de doublure ». Nouvelle épître : « Est-ce cela qui te retient pour comprendre mes désirs, il n'existe personne autour de moi pour lutter contre ta petite bouche ; dis-moi que Stéphanie ne te garde pas. » Je m'échauffai et j'écrivis : « Rien n'arrêtera ma petite bouche, elle aspire à disparaître sous tes jupes, mais je veux de l'amour. » C'était net, n'est-ce pas, ma sentimentalité surnageait ; elle répondit : « Mon corps est à toi pour ta petite bouche et frémit d'espérance ; quel rendez-vous me fixes-tu ? » Et

le jeu des yeux, comme toi avec Reine, les quelques conversations de la cour, appuyant nos missives. À cette lettre, je répondis de vive voix dans la cour : « Ne t'endors pas ce soir, je viendrai dans ton lit. » Voilà comment commença cette histoire. Écoute maintenant la suite et la fin. Notre liberté, la nuit, tu le sais, était complète. Les sœurs surveillantes dormaient-elles, ou s'occupaient-elles de leur côté au même genre d'amour que nous, je le croirais assez, si j'en juge par le fait dont je fus témoin, en quittant mon dortoir pour rejoindre Claire. Entre les deux dortoirs, tu t'en rappelles, se trouvait une espèce d'antichambre, garnie d'armoires où l'on enfermait les draps et les serviettes : d'un côté, cette antichambre prenait jour par une immense fenêtre sur les jardins, de l'autre, une grande coupole vitrée la séparait d'une aile des bâtiments, affectés aux sœurs cloîtrées des Bleuets. J'appuie sur la description pour le cas où tu aurais oubliée.

— Non, non, je me souviens très bien. Cette coupole vitrée était pour nous un sujet de frayeur, parce qu'elle restait constamment plongée dans l'obscurité et que les légendes prétendaient que derrière erraient les âmes des sœurs enterrées dans les caveaux du couvent.

— C'est cela même ! Eh bien, ma chérie, au moment où je me disposais à franchir cette antichambre, je demeurai toute saisie, apeurée, sur le point de renoncer à mon aventure. La coupole, brillamment éclairée, laissait voir ce qu'elle cachait et ce qui se passait derrière elle. La lumière vive qui se projetait à travers un rideau bleuâtre ne dissimulant rien, me procura un certain tremblement dans les jambes, à cause du souvenir des légendes et parce que je pensais immédiatement que si des vivants avaient voulu dérober la vue de leurs actes à notre curiosité, ils eussent posé des tentures épaisses au lieu de rideaux à peu près transparents. Cependant le désir de Claire me dominait et la raison me revenait à mesure que j'étudiais cette mystérieuse coupole, du point obscur où je me tenais. En somme, elle reproduisait avec plus d'ampleur l'antichambre et était le palier d'un très large escalier, car j'entendais monter et descendre. Mes yeux se fixèrent sur deux ombres immobiles, placées de chaque côté de la coupole, et je m'intéressais de suite à la chose, quoique toujours avec un peu d'inquiétude. Ces deux ombres, je le reconnus, étaient deux femmes nues avec de magnifiques chevelures déroulées sur leurs épaules. À la main, elles avaient une longue badine dont l'extrémité allait en s'élargissant, en forme

de pelle. On distinguait de mieux en mieux ; j'étais réellement éblouie de la beauté de leur carnation, de la finesse de leur cambrure, et je me rassurais de plus en plus lorsque, soudain, j'entendis comme une plainte, une suite de petits cris, qui me glaça le sang. La plainte se rapprochait, les deux femmes levèrent en même temps leur badine, les cris devinrent perceptibles, j'entendis : « Ah, ah, ne tapez pas, ne frappez pas, grâce, je me soumettrai. » Les deux femmes se mirent face à face, chacune d'un côté de l'escalier supposé, et je vis apparaître une autre femme toute nue, les mains attachées derrière le dos, avec des cordes aux jambes, lui laissant juste la faculté de marcher, et par lesquelles on la tenait. Elle se trouva devant les deux autres, et j'aperçus à sa suite deux gros moines qui serraient dans leurs mains le bout des cordes qui lui liaient les jambes, et la frappaient sur les reins et les fesses avec une badine pareille à celles qu'avaient les femmes. Je recommençai à trembler de tous mes membres. La femme qu'on conduisait ainsi, je la reconnus : c'était la sœur Marie, pâle et amaigrie, mais toujours jolie, et dont le sang coulait sous les coups qu'elle recevait. Elle passa devant les deux autres femmes, et toutes les deux la cinglèrent de leur badine, la faisant chanceler sur ses jambes. Une porte s'ouvrit devant la coupole, je distinguai une galerie tout éclairée, où sur deux rangs se tenaient des sœurs et des moines ; on poussa sœur Marie au milieu et alors arriva par l'escalier un autre moine, sans doute, je dis sans doute parce qu'il était tout nu, un homme très grand, très velu, avec une forte machine entre les cuisses, la première que j'apercevais. Il entra dans la galerie après les deux moines qui menaient sœur Marie, et voilà que processionnellement, deux par deux, suivirent une trentaine de femmes nues, portant un chapelet autour du corps ; puis autant d'hommes, tous aussi peu vêtus que les femmes et ayant comme elles le chapelet. Les deux premières que j'avais vues entrèrent les dernières dans la galerie, dont la porte se referma. Les lumières s'éteignirent et je n'entendis plus qu'un bruit confus et lointain. Avais-je rêvé ?

— Je me le demandais, s'écria Simone, tu n'en as jamais parlé.

— Non, je n'avais pas rêvé, et avec ma clairvoyante lucidité, je m'expliquai la tolérance dont nous jouissions. Mon cœur s'attristant pour sœur Marie, ma passion se réveilla pour Claire. Je me hâtai de la rejoindre. Elle m'attendait fiévreuse, toute nue sur son lit et, ses rideaux nous

garantissant contre toute indiscretion, je me laissai aller dans ses bras, murmurant : « Ah, je t'aime, mais si tu savais ce que j'ai vu et ce qui m'a retenu ! — Quitte ta chemise, mets-toi bien sur mon cœur et tu me conteras tout, tout, lèvres sur lèvres ! Et puis, vois, touche, suce, mon corps entier aspire après ta petite bouche ! » Ah, Simone, quel feu dans ses veines et comme elle fascinait avec ses poils qu'elle haussait vers mon visage, son frétillement du cul. Je résistai à grand peine à la tentation de commencer mon adoration. J'étais nue ; elle aussi me contemplait et me palpait en silence, elle m'attira sur le lit, entrelaça ses jambes aux miennes, me posa une main sur les fesses, me dit de faire de même avec elle et de lui raconter ce que j'avais vu. Mon récit terminé au milieu des plus douces caresses, elle murmura : « Balbyne, que ton ombre ignore toujours ce que tu as surpris et n'en parle à âme qui vive. Une autre que toi, il y a cinq ans, a vu ce que tu as vu, pas avec sœur Marie, mais avec une autre jouant certainement le même rôle, et cette autre élève l'a conté le lendemain à une camarade. Toutes les deux d'accord sont allées le répéter à leur maîtresse. Un mois après toutes les deux mouraient de la fièvre typhoïde, a-t-on dit, on renvoyait les élèves en congé limité, et la moitié de la classe, dont faisaient partie les deux mortes, n'était plus reprise au couvent sous différents prétextes. Comment l'ai-je su ? Par le plus grand des hasards. J'étais punie dans une salle d'études et j'entendis la conversation de mes deux camarades, adossées contre la porte pour causer^[1]. — Ne crains rien, répondis-je, j'ai compris bien des choses, cela n'existe plus pour moi. Ne pensons plus qu'à nous ! Je plongeai la tête dans ses cuisses et je suçai Claire avec toute l'ardeur d'une passion, surexcitée par le plaisir que je lui sentais prendre. Ce que nous nous en donnâmes, cette nuit ! Nous ne pouvions nous arracher à nos extases, je la quittai pour dormir juste deux heures. Et le lendemain son billet de joie reconnaissante s'emparait de mon cœur : « Mon amour, ma Balbyne, ta petite bouche a dépassé toutes mes espérances. Conserve-la moi, rien que pour moi, celle qui meurt de passion sous tes caresses, ta Claire ». On ne pouvait naturellement échanger de telles félicités toutes les nuits, mais que de douces émotions dans nos regards se cherchant dans la cour à nos récréations, ou dans nos rencontres, car pour chasser toute suspicion, nous avions convenu d'éviter de nous parler. De temps en temps, elle me faisait remettre une fleur par une amie et

notre correspondance ne se ralentissait pas, toujours de plus en plus ardente. M'était-il permis de supposer qu'alors que je lui consacrais toute ma sensualité, qu'alors qu'elle me faisait mourir de délices par ses chaudes protestations d'amour inaltérable, alors qu'elle me traitait comme un amant doit traiter la plus adorée des maîtresses, elle nourrissait déjà des vues sur cette petite Juive qui ne laissait échapper aucune occasion de m'être désagréable.

— Pas Juive, je te le répète, Balbyne.

— Juive de naissance ou d'origine, peu importe. Cette Noémie qui traînait dans tous les water-closet pour y remplir l'office d'*essuie-culs*, se vantant d'avoir goûté à l'urine de toutes les grandes et même de certaines sœurs, cette petite pourriture dont, je ne sais pourquoi, on tirait vanité de se déclarer l'amie préférée ; cette gueuse qui s'amuse à faire se battre pour une de ses nuits notre belle Dora de Spritoberg et Hermance de Montlucet, m'avait voué une haine toute particulière, parce qu'une fois, à l'époque de mes relations avec Stéphanie, elle m'apporta dans la cour, soigneusement plié dans un bout de papier orné de faveurs roses, une chose innommable et desséchée qu'elle prétendit avoir récoltée de mon amie Stéphanie et conservée à mon intention, chose que je lui flanquai dans la bouche, que je la forçai à avaler, ce qui me valut une longue série de punitions pour ma brutalité masculine ! Huit mois, que rien ne ternissait mes amours avec Claire, et je surpris soudain des ironies dans l'attitude de Noémie, tandis que des froideurs naissaient de Claire à moi. Elle éluda quelques-uns de mes rendez-vous, et, une nuit où elle me croyait endormie, je la vis qui se faufilait derrière les rideaux de Noémie, dont le lit était peu éloigné du mien. J'étais encore jalouse à cette époque, ma chère Simone, j'eus d'abord l'obsession de les tuer toutes les deux, je ne te le cache pas ; puis le dégoût l'emporta et je m'enfermai en moi-même pour décider le parti que je prendrais. Le lendemain, Claire m'écrivit une lettre pleine de folle passion, mais Noémie de son côté jetait dans mon bureau ces quelques mots qu'elle avait reçus de mon amie : « Chérie, salope aimée, toi seule sais régner sur les sens, commande, exige tout ce que tu voudras, quel que soit le sacrifice, je le ferai avec bonheur pour être bien cochonne avec toi. Nul ne peut te le disputer, même Balbyne. Ta vaillante adoratrice, Claire ».

Je retournai à Claire sa lettre de passion, en mettant en marge : « Reste avec Noémie. »

Quant à Noémie, je la guettai la nuit suivante, et sûre que personne ne la rejoignait, j'allais à elle. M'attendait-elle et complotait-elle quelque chose ? Elle était accoudée sur son oreiller et ne s'étonna pas à mon apparition. Je lui tendis sa lettre et lui dis :

— L'une de nous est de trop dans ce couvent, demain je simulerai la maladie et l'on me retirera. Mais, sache-le, n'aie jamais besoin de moi dehors, je te ferai payer cher ton inimitié.

— Moi, ton ennemie, Balbyne, je ne suis l'ennemie de personne.

— Tu as sali mes relations avec Stéphanie, tu m'as volé Claire, je ne veux plus d'autres amours. Tu es prévenue, adieu.

— Tu es une sottise, et il serait bien plus sage que nous nous réconcilions.

— Avoir de l'amitié pour toi, moi !

— Ne suis-je pas parmi les plus jolies du couvent ?

— Prétendrais-tu, de ma part, à plus que de l'amitié !

— Il y en a de plus fières qui sont venues ici et qui...

— Moi, j'ai de la haine à ton égard, le comprends-tu, grande cochonne, grande ordure, grande lécheuse de...

J'ai lâché le mot... qu'on prête à Cambronne et elle ne s'en émut pas. Cependant, un peu dépitée de mon exaspération, elle me dit :

— Soit, va-t-en, tu regretteras Claire ou d'autres, mais, souviens-t'en bien, là où j'ai passé, on ne me remplace plus. Adieu.

J'avais le sang qui me sifflait aux oreilles, je me baissai sur elle, le point fermé, prête à la frapper sur la tête, elle ne se recula pas, et toute souriante, me montrant sa poitrine sous sa chemise ouverte, ajouta : Tape là, près du cœur, tu peux me tuer ; hein, quelle vengeance, mais... quel remords pour toute ta vie !

Elle avait le diable dans l'esprit, cette maudite, je crachai sur sa poitrine et je me sauvai. Je ne pardonnai pas à Claire ; mes parents me retirèrent, tu connais notre brouille.

— Me permets-tu de t'exprimer mon opinion bien franchement ?

— Je t'en prie.

— Tu as eu tort de ne pas réfléchir, avant d'écrire à tes parents.

— Supposes-tu que j'aurais oublié !...

— Claire ? Oh, certainement, parce que tu eusses regardé ailleurs, du côté de Noémie.

— À quoi bon ?

— Peut-être, pour l'aimer et te venger avec elle de Claire ! Quelle bonne blague pour toutes les deux.

— Es-tu folle ! Moi aimer Noémie, cette fille d'égout, de latrines !

— Laisse-donc et ne t'emballe pas sur des hypothèses, des images qui, plus tard, se seraient transformées en piment pour ton imagination exaltée.

— Simone.

— À mon jugement, Noémie nourrissait du goût pour ta personne et te poursuivait à sa manière. Tu ne l'as pas deviné, tu t'es privée d'un fin régal.

— Tu y as goûté ?

— Oui, un peu.

— Je ne t'en adresserai pas de félicitations ! Si nous revenions à ta confession et à notre chère association, qu'en penses-tu ?

— Que c'est en effet le moment.

1. [!\[\]\(2eef6de496191cdc38b5e6cc51140f7f_img.jpg\)](#) *Les Mystères du couvent des Bleuets.*



Bannière de début de chapitre

II

Avant de reprendre son discours, Simone sonna et ordonna qu'on servit quelques friandises, afin de se donner des forces.

— Ma chérie, dit-elle, pour être toujours disposée à la félicité, rien de meilleur que d'entretenir notre très joli corps. Rendons-lui la justice qu'il mérite. Dans tes confidences, il y a des choses qui m'ont frappée, nous y reviendrons, si nous avons le temps. Je pressens ta curiosité à mon sujet et je ne veux pas te faire soupirer. Je rentre donc dans mon récit. Cette première partie de confession me laissa l'esprit très perplexe. Je me scrutai pour examiner si je n'avais pas été une niaise de m'ouvrir à l'aumônier, et je m'accusais presque de naïveté pour être tombée dans le panneau, en m'étendant ainsi sur mon corps, mes habitudes, mes pensées. À esprit froid, il me semblait extravagant d'avoir parlé de la sorte et je cherchais les raisons d'une telle confiance, ne les trouvant que dans ses insinuations, ses paroles onctueuses, son regard bienveillant, humide d'attention, qui ne me quittait pas. Supposer que je fusse la seule à avoir dévoilé son âme, aurait témoigné par trop de candeur ! Mes compagnes, déjà soumises à sa volonté et devenues... sages, ne me paraissaient pas du tout désolées de leurs ruptures amoureuses et, bien au contraire, elles affichaient un détachement des suggestions charnelles qui m'intriguait, affectaient parfois un air de supériorité qui m'exaspérait. Je remarquais aussi que nos maîtresses les traitaient avec plus d'égards, qu'elles jouissaient d'une liberté plus grande, et tout cela me troublait comme l'annonce d'un grand fait nouveau qui allait se produire et qui modifierait sa manière de voir. Je te l'avouerai, je dormis mal, méditant sur ma confession et essayant de démêler la seconde partie qu'elle entraînait. Que me dirait encore l'aumônier ? Quels seraient ses conseils ? M'informer auprès des autres, il n'y fallait pas songer : elles observaient une discrétion absolue et comme je te le disais, on les sentait

hypocrites, presque mauvaises et méchantes lorsqu'on se hasardait à aborder le sujet de la confession. Je me présentai au confessionnal, le cœur ému et, au lieu de marmotter ma prière, j'attendis que l'aumônier m'interrogeât ; il commença ainsi :

— Eh bien, mon enfant, vous avez tenu votre promesse, vous avez été sage, vous n'avez caressé aucune idée charnelle ?

— Je vous ai obéi, mon père, et j'ai réfléchi à vos conseils l'âme toute inquiète.

— Pourquoi cette inquiétude ? Est-ce au sujet du mal que vous entreteniez et le remords pénètre-t-il votre cœur ?

— Non, mon père, je ne sais pas mentir et on ne doit pas mentir à son confesseur. Je réfléchissais, parce qu'il me surprenait beaucoup que nous eussions parlé avec tant de détails sur toutes ces choses.

Il toussa, passa la main sur son visage et répondit :

— Vous êtes à l'âge où les sens s'éveillent, ma fille, le devoir du confesseur est de lire dans votre cœur et dans votre âme, afin de veiller sur vous et de vous garantir la santé du corps, ainsi que celle de l'esprit.

— Je ne suis pas malade et je n'éprouve pas de remords.

— L'effervescence de votre chair dissimule le mal qui couve dans votre sang et dans vos nerfs ; le plaisir du péché étouffe votre raison. Parlons maintenant de la nécessité que vous trouviez à ces relations ; nous dissiperons alors les ténèbres qui obscurcissent votre jugement. D'où est né en vous le désir, comment l'avez-vous conçu, aimé et pratiqué ? Me comprenez-vous ?

— Oui, mon père, c'est un monde à expliquer.

— Mais non, mon enfant, l'ordre, la méthode sont là pour nous aider. Vous avez vu votre petite amie Reine, vous avez pensé qu'elle était gentille et vous l'avez attirée à vous ; nous savons cela et c'est bien ainsi, n'est-ce pas ?

— À peu près, mon père, nous étions d'accord sans nous l'avouer.

— Comment, d'accord ? Vous saviez donc qu'il existait des actes amoureux qui produisent des sensations agréables ! Des actes amoureux et immoraux !

— Oh, immoraux, on ne s'arrête pas à cette bêtise.

— Vous dites ?

— Eh oui, mon père. Reine était jolie comme un ange, je ne suis pas laide, on se voit la figure et on se plaît, on s'embrasse volontiers, mais on est obligé de s'embrasser en cachette : en s'embrassant dans les petits coins, on sent des idées qui vous poussent, ou entrevoit en imagination ce qu'il y a sous les jupes, on se regarde d'abord soi-même, puis on aspire à regarder sa petite amie et à se faire regarder par elle. Du regard, on devine, qu'avec le toucher, il naîtra des plaisirs tourbillonnants, et on ne résiste plus.

— Vous vous êtes montrée à votre amie et elle s'est montrée aussi à vous ; dites-moi où ça et qu'avez-vous fait ?

— À l'infirmerie, je vous l'ai dit hier.

— À l'infirmerie, C'était la conséquence de vos manœuvres, c'était le résultat de vos désirs nés et caressés, mais avant cet acte principal, provoqué par votre lettre de rendez-vous, vous aviez déjà aperçu ses charmes et vous lui aviez déjà révélé les vôtres.

— Ça ne comptait pas, mon père, du moins je le croyais. Des visions à l'échappée et presque par surprise, je n'attachais d'importance qu'à l'acte qui nous jeta folles de tendresse dans nos bras.

— Vous aviez tort ! Ce sont ces visions à l'échappée, ces surprises qui ont contribué à vous pervertir les sens, entendez-moi bien, je dis, pervertir les sens et à rechercher avec une amie des relations qui ne doivent s'échanger qu'entre sexes différents. Rappelez-vous ces surprises et confessez-les moi.

— Eh bien, dans les premiers temps où nous nous faisons de l'œil, une après-midi, comme j'allais quitter les watter-closet, Reine arrive, et nous nous embrassâmes très vite. Je ne pouvais rester longtemps. Elle me demanda de lui montrer mon cul avant de partir et je le lui fis voir. Elle allait me le baiser, lorsque nous entendîmes marcher et je me sauvai. Je crois que c'est le jour suivant que j'écrivis.

— Ce n'est pas suffisant comme fait préparatoire, il s'en dégage cependant une entente préventive : il doit y avoir plus.

— Dans la cour une fois, en courant, j'arrivai sur elle dans un coin et nous nous pressâmes tellement l'une contre l'autre, que nos ventres semblaient collés. Elle me regardait en souriant, je lui chatouillai la poitrine et elle me pinça les cuisses par dessus la robe.

— C'est avec de pareilles histoires que vous marchiez droit au péché ! Ah, mon enfant, vous y étiez donc prédestinée ! Vous avez désiré Reine, quel travail s'est opéré en vous ?

— Un travail tout simple : Reine m'a plu, j'ai pensé que nous nous plairions à nous amuser ensemble, je l'ai pensé pendant quelque temps et j'ai voulu l'action.

— Dites-moi maintenant l'effet que vous ressentiez à de telles relations : Reine aimait à caresser et vous à être caressée. Après l'infirmierie vos rendez-vous ont suivi, où vous les donniez-vous ?

— Nous nous visitions mutuellement dans nos lits.

— Alors ?

— Nous nous mettions toutes nues et nous nous regardions la poitrine, les cuisses, les fesses ; puis nous nous touchions en soupirant et Reine commençait à me lécher. Je fermais les yeux, mon père, et tout mon être s'abandonnait. J'avais des vertiges qui me saisissaient, mon sang courait dans tout mon corps et se portait là où la langue de Reine me chatouillait : Je l'adorais en moi-même, j'envoyais une main à sa tête, avec l'envie folle de lui crier : « À toi mon cœur, mon âme. » Je me retenais à grand peine, pour qu'on ne nous surprît pas, et Reine glissait sur moi comme un petit serpent, approchait ses lèvres des miennes et me disait : « Mamourette, tu as joui, tu m'as mouillée, goûte sur ma bouche ton jus mêlé à ma salive. » Alors, c'était de la folie, nos lèvres se collaient, nous buvions notre respiration, mes mains pétrissaient son cul, elle me serrait dans ses bras et je lui murmurais : « Mon âme est en toi, la tienne est en moi, un baiser à ton petit cul, ma friponne chérie et séparons-nous. »

Ah, quelle émotion était celle de l'aumônier, à mesure que je parlais, je n'apercevais plus ses mains cachées sous sa soutane, il pâlisait, rougissait, s'agitait, je le crus indisposé et lui demandai :

— Mon père, souffrez-vous ?

— Oui, mon enfant, je souffre de votre état d'âme ! Ah, pauvre colombe, pauvre colombe, vous courez à la mort en ce monde et en l'autre ; vous êtes encore plus atteinte que je le redoutais ! Me voici fixé sur votre cas, il importe que j'entreprenne votre salut. Cet amour, par son incandescence même, témoigne de la vigueur de votre tempérament. Ce tempérament a soif de volupté, n'est-ce pas ?

— Oh oui, mon père.

— La volupté, mon enfant, notre créateur l'a mise à notre portée en créant deux sexes.

— Il n'y a pas d'hommes au couvent, sauf vous et les jardiniers.

— Le sauveur est venu qui a dit à tous ses enfants de s'unir en lui.

— On peut aussi bien s'unir entre filles, qu'entre filles et garçons.

— Non, mon enfant, parce qu'à s'unir entre filles, on risque sa santé, en dehors du chagrin que l'on cause au Créateur.

— On ne s'unit que par le mariage, on ne se marie qu'en sortant du couvent..., et encore.

— Vous n'avez donc jamais connu de jeunes garçons, des petits cousins, qui aient cherché à se satisfaire avec vous, en vous satisfaisant vous-même ?

— Oh, mon père, c'est tellement défendu, qu'on n'accepterait ! Puis, on sait bien que lorsqu'on fait ces choses avec des garçons, on s'expose à devenir enceinte et à être un objet de scandale.

— Devenir enceinte, et pourquoi ?

— Parce qu'ils nous enlèvent notre virginité.

— Et qui vous a appris cela ?

— La première qui s'est servie de moi pour son plaisir, lorsque je suis entrée toute petite au couvent.

— Elle n'y est sans doute plus ?

— Oh, il y a longtemps.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de cette aventure ?

— Elle est si ancienne ! En se faisant lécher par moi, elle m'a dit de me défier plus tard des garçons, qu'ils enfonçaient une petite machine entre les cuisses, qu'ils dépucelaient ainsi les filles et leur jetaient des enfants dans le ventre, qu'on avait ensuite toutes sortes d'ennuis : « Quand tu seras grande comme moi, ajouta-t-elle, amuse-toi avec tes amies et jamais avec des hommes. »

— Elle vous a donné de détestables conseils, elle est cause de votre péché avec Reine, elle entraînerait votre perte, si vous ne m'écoutez pas. Mon enfant, je vous en conjure, il faut à tout prix cesser ces pratiques, et si, malgré tout, la nature est plus forte que la raison, mieux vaut encore faire comme les anglaises, et choisir dans votre entourage un homme sérieux, discret, qui vous procurera un avant-goût des plaisirs et des jouissances qu'on éprouve avec le mâle, et cela sans danger aucun de vous compromettre. M'entendez-vous ?

— Oh oui, mon père ! Mais où trouver cet homme discret, sérieux, qui respecterait la virginité, donnerait le plaisir et prendrait le sien sans s'oublier ! j'ai eu des exemples de filles séduites sous les yeux. Ma mère avait une fille de chambre qui est devenue enceinte et qui est morte en couches. Il n'y a pas de quoi encourager.

— Savez-vous ce qu'est un homme ?

— Oh, je m'en doute bien.

— Pour vous aider à réagir contre la passion qui vous attirerait vers votre amie, je vais vous le montrer et ainsi vous procurer une première sensation de vue, qui s'emparera de votre esprit et vous permettra de chasser les tentations dont il aurait à souffrir. Le voulez-vous ?

Si je le voulais ? Je ne formulai aucune réponse, mais mes yeux fouillèrent à travers le wassistas et, sous sa soutane relevée, apparut un machin long et rond, tout gonflé, droit comme un I, et qui s'allongeait comme pour mieux me voir. Il le caressa doucement de sa main et reprit :

— Voilà l'homme, mon enfant, voilà par où il se différencie de la femme, voilà avec quoi il lui procure de tels plaisirs que vos rendez-vous avec Reine apparaissent de sottes billevesées d'esprit enfantin. Considérez cette fière attitude, il salue votre jeune beauté qu'il admire sans contrainte. Ma main lui est agréable, la vôtre le délecterait.

— Je ne puis la passer à travers le grillage.

— Vous consentiriez donc à le caresser.

— Pour me guérir de ma maladie et suivre vos bons conseils, je consentirais à tout ce que vous m'indiqueriez.

— Regardez-le bien, mon enfant, gravez son image dans votre cœur, pour qu'elle vous protège contre vos défaillances et promettez-moi d'être sage, de fuir ces vilaines pratiques qui vous dessécheraient la peau et fanerait votre beauté.

— Je ferai tout mon possible, mon père ! Mais qu'a-t-il, il tressaute, il pleure.

— Il s'émeut de votre promesse et il en prend acte, pour vous récompenser, si vous persévérez.

— Me récompenser ?

— Vous reviendrez à la confession dans trois jours ; si, durant ces trois jours, vous avez bien observé la continence, il sera à votre service pour vous satisfaire dans tous vos désirs.

— À mon service ?

— À la condition, bien entendu, que vous vous déclarerez capable de conserver le secret et de ne confier à âme qui vive, ni amie, ni maîtresse, ni un autre confesseur, ce qui s'accomplira entre nous. Le jurez-vous ?

— Oh oui, mon père, de tout mon cœur.

— Vous sollicitez donc ces relations avec un homme sérieux, discret.

— Où en rencontrerais-je un autre plus sûr que vous ?

— C'est donc votre goût, mon enfant, que je satisferai ?

— Oui, mon père, mon goût.

— Et vous êtes bien résolue à rompre avec votre amie ?

— Tout à fait.

— À m'ouvrir toujours votre âme, pour que j'y puise les moyens de vous apprendre les bonheurs et les joies dont vous êtes si digne.

— Toujours.

— Et à ne jamais vous exposer à l'excommunication que je prononcerais contre vous, si j'avais à me plaindre de quoi que ce soit de votre part ?

— Jamais, jamais, je ne m'y exposerai.

— Bien, mon enfant, je vais vous donner la bénédiction et vous dire à bientôt. Nous sommes bien d'accord ?

— Oui, mon père.

Telle est la confession que dirigea notre aumônier, cet homme grand et généreux, doué de cette vaste intelligence, qui le conduisit à créer notre association, cette association de demi-vierges, grâce à laquelle nous pouvons trouver n'importe où, et à n'importe quel moment, les sensations de luxure qui nous tracassent, et sans risques de dépucelage, ni de relations douteuses. Mon histoire n'est pas terminée, il me reste à te raconter, ce qui acheva de m'attacher à lui d'abord, à la volupté ensuite.

— Tu comprends avec quel soin j'observai la sagesse recommandée. Je n'eus pas grande difficulté à éviter les occasions avec Reine. De son côté, était-elle entreprise par l'abbé Tisse, c'est possible, elle ne tenta rien pour nous rapprocher. La discrétion, exigée des unes et des autres, était respectée et avec d'autant plus de mérite, que certainement aucune de nous n'ignorait ce qui se passait avec presque toutes les grandes et même quelques moyennes. On se revêtissait de cette indifférence hypocrite qui recouvrait les actions et on ne s'inquiétait pas de ses voisines. On appartenait à l'abbé Tisse, il n'appartenait à aucune de nous.

La vue de son membre était gravée dans mon esprit, comme il l'avait marqué, et la nuit je me souvenais de ses tressaillements de la fin, de ses pleurs. Je rêvais que j'activais ces tressauts et que j'amenais ces larmes.

À la confession, j'en fis l'aveu : cette nouvelle confession n'offrit rien de particulier. Jugeant que j'étais suffisamment préparée, l'aumônier m'amena à la sacristie. Ce que je tremblais d'émotion, je n'ai pas besoin de le dire. Nous étions bien seuls ; il s'assit sur une chaise, souleva sa soutane et me montra la machine, la queue, comme ça s'appelle, qu'il ne m'avait pas exhibée durant la confession.

— Je vous tiens parole, mon enfant, me dit-il, je vous ai montré l'homme et vous pouvez le toucher, le caresser, comme je faisais l'autre jour. Cela vous plaît-il ?

— Oh oui.

— N'ayez pas peur, approchez.

— Je n'ai pas peur.

Debout devant lui, je le regardais avec grande curiosité et y portai doucement la main.

— Oh, murmurai-je, la peau est douce, douce.

— N'est-ce pas. Posez sur lui votre joli cul, vous le verrez se dresser tout droit.

J'eus une seconde d'hésitation, la pensée qu'on pouvait entrer, il devina :

— Ne craignez rien, j'ai défendu l'accès de la sacristie, lorsque je donne mes instructions aux élèves.

Il lisait dans l'âme. Je me troussai, écartai le pantalon, présentai mes fesses, qu'il saisit avec les mains.

— je m'en doutais, je m'en doutais, dit-il, un fruit mûr et exquis au toucher. Ma main vous est-elle agréable, courant sur ces deux jumelles ?

— Oh oui.

— En Angleterre, les Miss aiment qu'on les fesse ; vous irait-il que je vous flagelle... gentiment.

— Je ne sais pas, si ça ne fait pas mal, essayez.

Il me donna quelques légères claques, en se rapprochant de plus en plus de mes jambes et en égarant le pouce dans ma raie, ce qui me chatouillait délicieusement, il une poussée et je me trouvai assise sur ses genoux, notre chair nue, car il n'avait pas de pantalon sous sa soutane.

Il y eût un moment, de demi-extase, où nous demeurâmes sans parler, moi appuyée contre sa poitrine, enlacée par un de ses bras ; puis, sa main se dirigea sous mes jupes, par devant ; je les relevai pour la faciliter, elle glissa à travers le pantalon, souleva la chemise, me toucha les poils et me gratta le bouton. Ah, que j'étais heureuse ! Je n'y résistai pas et l'embrassai sur les deux joues.

Il me retira de ses genoux, m'assit sur une seule de ses jambes, en face de son machin, et m'engagea à le tripoter, ce dont je mourais d'envie.

Nous nous échauffons tous les deux, notre cœur battait fortement, notre poitrine haletait ; il me plaça debout devant lui, m'ordonna de garder toutes mes jupes en l'air, de lui bien montrer mon ventre, mon nombril, et puis me mit à cheval sur lui, pour me chatouiller le bouton avec la tête de son goupillon, ce qui me jeta du feu dans tout le corps.

Lui-même tremblait des mains, des cuisses, des chairs heurtant les miennes, il s'arrêta, me désigna un fauteuil dans un coin de la sacristie, me pria de m'y laisser tomber, en bien toujours tout lui montrant, de jucher une jambe sur chaque bras de fauteuil, de façon à bien écarter mes cuisses : il s'agenouilla devant moi et me léchant, murmura :

— N'est-ce pas meilleur avec un homme qu'avec sa petite amie ?

— Oh si, si !

— O fleur de beauté, ô petit nid de volupté, tressaille et jouis, la joie est dans l'âme de celui qui t'honore.

Je jouissais, comme il le disait, et je crois bien que si à cette minute il avait demandé de me dépuceler, je l'aurais accueilli avec ivresse.

Cet homme était grand et digne de ce qu'il poursuivait. Il ne le demanda pas. Il m'excita encore davantage, je n'y voyais plus, j'étais sa chose, il ne me léchait plus, et je sentais son visage collé entre mes cuisses. Enfin il se redressa, me fit quitter le fauteuil, s'y installa à ma place, me poussa sur les genoux, et j'aperçus devant ma bouche sa queue, que je dévorai de caresses et de sucées, alors que j'aurais appréhendé quelques minutes auparavant d'être sollicitée pour cet acte. Je croyais éprouver de la répugnance à enfouir dans ma bouche cet outil masculin, et voilà que moi-même, je l'attirais sur mes lèvres, m'en frottais les dents, l'enfonçais dans mon gosier et cherchais à provoquer cette éculée sensuelle que j'eusse refusée, s'il l'avait imposée.

Encore une fois, il changea le jeu ; voulait-il bien m'assujettir à ses caprices ! Oh, il était le maître bien aimé qui initie à la volupté et qu'on n'oublie jamais plus !

Il me plaça à genoux sur le fauteuil, mes jupes ramenées jusqu'aux épaules, il dénoua mon pantalon qu'il rejeta sur les mollets, et, en face de mon cul, tout nu, il s'agenouilla, demeura un instant en extase, promena le médium sur toute la raie, en disant :

— Beau, beau, beau !

Il le baisa, le lécha, le frappa avec la main, le toucha avec sa queue et, soudain, il se recula, puis m'ouvrit les deux parois qu'il inonda de son jus, sortant à flots et tout bouillant. Je me cramponnai au dos du fauteuil, tant moi-même, je jouissais.

La sensation fut exquise, elle terminait notre entrevue.



Bannière de début de chapitre

III

Simone se taisait et restait rêveuse. Balbyne, intéressée au récit, lui demanda :

— Tu es heureuse, encore, au souvenir !

— Oui, heureuse, plus qu'heureuse, j'en éprouve le contre-coup, je m'humecte.

— Oh, Simone, Simone, tous les plaisirs sont bons, pourquoi les priekeuses n'éprouveraient-elles pas entr'elles, lorsque la surexcitation est extrême.

— Enfant, rien ne l'empêche, mais il vaut bien mieux se réserver pour les hommes.

— Même, quand ils ne sont pas là, comme à présent, où tu mouilles et où la sensation serait bien plus douce, partagée avec une amie.

— Avec toi, Balbyne ! Mignonne, tu me ferais minettes ?

— Veux-tu ?

— Achéons mon histoire, qui doit se terminer par des indications qui te serviront pour ton initiation. Une priekeuse peut goûter le plaisir comme elle l'entend, elle doit surtout ne le refuser à personne, par cela même qu'on doit le lui donner à sa réquisition. Tu n'as pas été élevée comme moi par l'abbé Tisse, tu aimes encore Claire Harling, tu es plus difficile à guérir des plaisirs saphite que d'autres ; d'ailleurs ce plaisir a son attrait, nous y reviendrons. Je repars. Un verre de Malaga à notre santé et continue à m'écouter. Tu comprends bien que Tisse, préférant toujours la dernière qu'il s'assurait, l'empire de cette dernière durait un temps plus ou moins long, mais finissait par être remplacé par celui d'une autre. Le mien se prolongea une quinzaine de jours après lesquels je passai dans ce qu'on appelait la

catégorie des mères. Certes, si après nous avoir initiées à toutes les ivresses sensuelles, qui n'attaquaient pas la virginité, il nous eût successivement abandonnées, une heure aurait sonné où la colère dominant nos esprits, nous l'eussions accablé de malédictions et nous nous fussions peut-être jetées les unes sur les autres. Tisse avait trop d'esprit pour s'exposer à de pareilles extrémités. Son feu se ralentissant, à mesure que grandissait devant ses yeux un nouvel astre, il travaillait les sentiments de sa préférée pour l'amener à comprendre que la jalousie était une sottise, que le plaisir ne portait tort qu'à ceux qui voulaient tout pour eux, et qu'il fallait être aussi bien accueillante pour un autre prêtre qu'on l'avait été pour lui. Alors, une après-midi, on était mandé dans son salon réservé et il vous présentait à un jeune abbé, avec lequel il vous laissait, et qui vous contentait en son lieu et place. J'échus ainsi à l'abbé Béron, gentil garçon de trente à trente-cinq ans, qui paracheva mon éducation. L'abbé Tisse demeurait notre grand maître, mais il nous confiait à des coadjuteurs. La méthode de l'abbé Béron n'était pas celle de l'abbé Tisse. Avec lui, il fallait le déshabillage complet. Oh, il s'en vivait de belles aux Bleuets ! Nus, on s'étendait sur le tapis et on se caressait mutuellement, dans une pose qu'on désigne sous le nom de soixante-neuf. De plus, quelquefois l'abbé rêvait une partie carrée et elle s'emmanchait sans difficulté. Les désirs de Tisse et de ses amis étaient des ordres. Il y avait un moine, le frère Hilaire, qui se trouvait toujours dans le couvent, lorsqu'on le faisait demander. L'abbé Tisse accordant deux élèves à son ami Béron, au bout de quelques instants, on voyait poindre Hilaire, et là, je me rencontrai souvent avec ton ancienne amie Stéphanie de Marinois. Je l'eus toujours comme partenaire. Oh, ces séances, ce qu'elles nous plaisaient et que de rires dans les exercices voluptueux ! Frère Hilaire n'engendrait pas la mélancolie et, de plus, nourrissait tellement d'idées cochonnes que, dès son arrivée, l'abbé Béron lui abandonnait la direction de la partie. Je le vois encore avec sa grosse face, ses yeux rieurs, ses lèvres lippues, son cou de taureau, faire tourbillonner la corde qui lui servait de ceinture et, au milieu de grimaces, sous lesquelles nous nous tordions, de rire, je l'entends s'écrier :

— Ah bien, poulettes, ah bien, chérinettes, ou est ici pour goûter les extatiques ivresses qui préparent l'âme aux béates félicités des femmes de notre divin Seigneur. Eh, eh, elles sont chaque fois plus jolinettes, les

brebinettes ! Vite, vite, quittez vos robes et vos jupes, montrez vos pantalons, que la fête commence, mes tourlounettes et en avant la musique, la queunette sent déjà votre bobinette, voyez voyez la queunette.

Il soulevait la robe et nous apercevions son gros machin, tout rouge et tout raide ! Ah, quel machin, ma chère, tellement dur qu'il nous défiait de le faire baisser en l'attrapant avec les mains, et ce à quoi nous réussissions avec peine, je l'avoue. En voilà un qui a joliment bien fait de se mettre moine ! Penser qu'un machin pareil vous enfoncerait les cuisses, en se mariant, il y avait de quoi hérissier les cheveux sur la tête.

À dire vrai, si on écoutait son défi, sans être en petit pantalon, il vous obligeait à pirouetter, roulait les yeux et continuait :

— De quoi, de quoi qu'on se mêle, les pichonettes, on ne touche ça que le cul tout nu et une main sur le bouton, ou, brisquette de sort, ça mord, mord, mord.

En pantalon, la farce se déroulait. Assis sur un fauteuil, sa robe de moine trousseée, il nous plaçait face à face entre ses jambes et disait :

— L'abbé, voici des petitettes bien sages. Elles vont nous montrer le cul et on leur fera pomponette, après qu'elles auront baisé mon arrosoir. Allons, toi, l'aînée, la Simonette, à genoux et la bouche sur la binochette. Une, deux, ça y est, ouvre bien la bouche, virginette, et fourre-toi ça dedans avec componction. Là, ça y est, une, deux, aspire, tire, serre le gland, trois, quatre, la bouche grande ouverte, essaye d'avaler tout le morceau. Bien, bien, des dispositions merveilleuses, la Simonette ! À toi, Phaninette, tourne-toi, et étale ton cul, qu'on juge s'il est toujours blanc. Ah, ça ne fait rien, qu'il touche la tête de ta camarade, elle les aime les fesses des autres filles ! Pas vrai, ma mignonne, t'avais une bonne amie et vous vous en mangeottiez de ces feuilletées de roses ! L'aumônier est passé par là, bonsoir ! Il a eu raison. Une chosette de fille est pour les hommes et on jouit bien mieux, n'est-ce pas. Baisse la tête que j'essuie ta salive au cul de Phaninette : toi, ma minette, élargis-moi ta fente, ça y est, bon, bon, sens-tu si elle a mouillé, cette cochonnette ; ton cul est inondé. L'abbé, je vous la cède, c'est le moment de la claquer.

L'abbé Béron prenait Stéphanie par un bras, l'attirait vers un canapé, sur lequel il s'installait ; il l'étendait par dessus ses genoux, le cul nu sous ses

yeux, entre les pans de la culotte, et il la fouettait à petits coups, égarant de temps en temps la main entre ses cuisses, vers son bouton.

Moi, je suçais le frère Hilaire, qui se renversait de plus en plus sur le dos, me découvrant tout son gros ventre, et je farfouillais dans ses poils, je reniflais sa forte odeur de bouc et je jouissais. Je t'assure, mon adorée, que ma conviction est bien qu'il n'y a nulle sensation comparable à celle-là, et que nos plaisirs entre amies sont bien pâles à côté.

L'abbé Tisse ne nous trompa pas sur la qualité du plaisir.

Si tu avais considéré de près ces grosses boules qui pendaient sous son machin, si tu avais contemplé ce machin qui se durcissait comme du fer, si tu avais admiré cette massue, que jamais je n'eusse cru possible d'entrer dans ma petite bouche, si tu avais examiné cette puissante assise de fesses se développant grandiosement à mesure qu'il se reculait sur son fauteuil, tu m'aurais imitée et tu te fusses enragée à tout dévorer de caresses.

Et cependant, il ne s'oubliait pas, il guettait le moment où le cul de Stéphanie rougissait sous les claques de l'abbé, où elle se trémoussait sur ses genoux en des mouvements convulsifs de chatte en chaleur, pour me saisir par une oreille et dire :

— Debout, colombinette, apporte la fente de ton cul, nous allons faire feu pour le récompenser et adoucir la raideur de ce joyeux sire en te caressant les fesses, comme la main de l'abbé caresse celles de ton amie. Ça y est-il ? Oui, découvre bien, écarte la chemisette, et les chairs bien dehors, et attention à la manœuvre, elle ne sera pas longue, tu as très bien travaillé de la bouche. Sens-tu bien le bout, dis ?

— Oui, oui, murmurais-je, il tient mes fesses ouvertes.

— Bon, très bon, deux calottes et ça marchera.

Deux calottes ! Ah ben oui ! Il prenait dans ses doigts le machin appuyé contre le trou de mon cul et, tout serré entre mes pauvres fesses, il le frottait rapidement et vigoureusement et, tout à coup, je chancelais sur mes jambes, un jet bouillant grimpait jusqu'à mes reins, je vacillais de droite et de gauche sous les mouvements du machin qu'il avait lâché pour me tenir les fesses à pleines mains ; quand le jus s'arrêtait de couler, il m'attirait sur ses cuisses, promenait ses gros doigts sur mon ventre, les glissait entre mes jambes et disait, dans un éclat de rire :

— Tu as joui, tu as pissé aussi, répète-le moi.

— J'ai joui, j'ai pissé aussi.

— Et tu aimes bien la pine du frère Hilaire ?

— Et j'aime bien la pine du frère Hilaire.

Oh, nos progrès marchaient à ravir au couvent des Bleuets !

L'abbé Béton apportait alors dans ses bras Stéphanie, qu'il plaçait à cheval sur les genoux du frère Hilaire. Elle était comme inconsciente, tant il l'avait surexcitée par ses fessées. On approchait une chaise, le dossier tourné vers elle, comme elle tournait le dos au frère, il lui dénouait le pantalon et lui retirait, sans qu'elle quittât ses genoux ; il lui épinglait la chemise sur les épaules, la courbait sur la chaise et, avec son machin, il la frappait sur le cul, les reins, la soulevant et la mettant entre ses cuisses ; elle envoyait les bras par derrière, se tordait dans le plaisir ; il lui chatouillait le bouton, la replaçait contre le dossier de la chaise qu'elle avait abandonné, et peu à peu elle se dressait debout, lui allongeait des coups de culs contre le ventre, grimpait sur son fauteuil et lui appliquait les fesses sur le visage ; il la secouait de ses grands coups de langue, elle appuyait le pied sur son machin et il l'attrapait par les jambes ; entre ses mollets, sur les bas, on voyait courir le gros machin, qui gagnait les genoux et, tout à coup, elle s'accroupissait, presque malgré elle, pour être toute éclaboussée de jus, plus encore que moi, car, sur ses bas, ses jambes, sa chemise, il en coulait des gouttes.

L'abbé Béron qui, pendant ce temps, m'avait fait mettre toute nue pour me peloter à l'aise, en suivant ce spectacle, me poussait alors sur Stéphanie, me commandait de lécher cette ondée, afin d'en effacer les traces, et j'obéissais, l'avalant avec furie ; profitant de notre affolement, il nous fourrait son machin contre les chairs, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, n'importe où, et, à son tour, comme j'étais sur les genoux, il m'inondait sur les épaules.

De telles séances nous livraient à ces prêtres, éteignaient en notre âme toute pensée de sottise révolte et, petit à petit, tantôt reprises par l'abbé Tisse, éprouvant un renouveau à notre endroit, tantôt présentées à d'autres ecclésiastiques, nous n'avions plus que la terreur du moment où nous quitterions le couvent et serions privées de ces félicités.

Nous en parlions à notre aumônier, au confessionnal, et, habilement, il nous sevrant de voluptés, pour nous accoutumer, disait-il, à la privation qui nous attendait.

Ce sevrage nous excitait davantage. Nous souffrions beaucoup, nous nous désolions, et il finissait par nous prendre en pitié, nous rendait les bonheurs dont nous ne pouvions plus nous passer, étudiant avec nous comment, hors du couvent, on s'arrangerait pour continuer d'aussi agréables exercices.

Dans ces conversations, il s'informait des habitudes de nos parents, de leur plus ou moins grande fréquentation des églises et des ecclésiastiques, de la paroisse dont nous dépendions et des prêtres qui la desservaient.

Muni de ces renseignements, il alla les visiter, lia connaissance avec eux, sous prétexte de recommander ses pénitentes, et il en rencontra qu'il put mettre sans danger au courant de ce qu'il en était, afin qu'ils nous servissent le plaisir tout en respectant notre virginité, lorsque nous ne serions plus pensionnaires au couvent des Bleuets.

C'est ainsi que naquit l'idée d'une association de demi-vierges, d'une société de priekage.

Quelques-uns de ces prêtres, les plus robustes en général, étant peu fortunés, il fut convenu qu'on verserait des petits subsides, sous couleur de favoriser leurs aumônes.

L'utile se joignit à l'agréable. Que nous importait de donner un peu de cet argent, dont on remplissait nos porte-monnaie ?

Les aînées, qui nous précédèrent dans cette voie, acceptèrent avec plaisir cette combinaison ; nous suivîmes leur exemple.

L'abbé Tisse eut bientôt sous la main un certain nombre de prêtres et de jeunes filles, sur lesquelles il conserva de l'autorité, et qui devinrent le noyau de la société secrète dont il prit l'initiative. Tu comprends si nous accueillîmes avec enthousiasme ses révélations à ce sujet.

Bien avant notre sortie du couvent, nous étions affiliées.

Je terminai donc mes études dans la plus douce tranquillité d'âme, et j'entraî dans ma famille déjà inscrite comme membre fondatrice de l'association. Es-tu satisfaite de cette histoire, ma mignonne, et as-tu

quelques questions à me poser ; parle, je suis toute à toi pour t'enseigner ce que tu ignores.

— Ah, si j'avais su, je serais restée au couvent ! En connais-je beaucoup, de celles qui en font partie ?

— Dam, je ne sais trop ! En trois ans, il s'est produit de nombreux changements au couvent et, à part quelques anciennes, je n'ai pas à l'esprit celles qui s'y trouvaient de ton temps et celles qui ne s'y trouvaient pas encore.

— Stéphanie de Marinois ?

— Elle n'est pas des nôtres. Tu sais qu'elle est mariée, et la clause est formelle : « Pour les femmes : Ne sont admises, ni les veuves, ni les femmes mariées ; seules, les jeunes ou vieilles filles, de quatorze à soixante ans, sont reçues, à la condition d'être de familles honorables et aisées, sauf pour les institutrices et gouvernantes, lesquelles ont à produire les meilleures références de moralité, de vertu et de piété. De plus, toute personne désirant entrer dans l'association doit être présentée par un parent mâle, qui répond d'elle comme discrétion et moralité. » À ce propos, quel est ton parrain ?

— Il n'en a pas encore été question.

— Tu en es donc tout à fait au début. Tu n'es pas allée au Cercle ?

— Non, et j'ignore ce que c'est. J'ai vu l'abbé Tisse, qui m'a envoyée à mademoiselle de la Garinière. J'ai été instruite et conduite par ma gouvernante, miss Blettown.

— Eh bien, mais, tu as ton parrain tout trouvé, le général de Mondino.

— Oui, oui, en effet.

— Vous avez prié déjà ?

— À peine effleuré, nous irons au bois demain.

— Cela tombe à merveille ! Je suis sûre qu'il te conduira à un pied-à-terre qu'il a à Suresnes.

— Tu y es allée ?

— Je te crois ! Et j'ai cela de commun avec un grand nombre de nos prieuses. Le général aime les fruits nouveaux et, comme il flatte la vanité,

on est toujours disposée en sa faveur. Donc, tu iras à son pied-à-terre. Il vous faudra... une petite heure de douces manœuvres. Je vous attendrai dans l'allée des acacias, où je me promènerai avec le groom ; on me laisse sortir seule à cheval, suivie par lui. Ton oncle, que tu préviendras, s'arrangera pour nous procurer notre liberté de l'après-midi, et je le conduirai au Cercle. Est-ce dit ?

— Oui ! Tu m'as parlé de l'admission des femmes ; quand elles se marient, après avoir appartenu à l'Association, elles en connaissent les insignes.

— On les change chaque année, et quelquefois même dans le courant d'une année, pour empêcher qu'elles les sachent.

— Et les hommes ?

— Ne sont admis que les hommes occupant une position sérieuse, pour laquelle ils sont astreints à une moralité exemplaire : les prêtres, les avocats, les magistrats, les médecins ; de préférence des gens mariés et âgés d'au moins quarante ans, tous dans une situation aisée, à l'exception des ecclésiastiques, qu'on accepte d'office, sans fortune, et à n'importe quel âge.

— Tout à la moralité, dans l'Association, dit Balbyne, en riant ; mais tu avoueras, chérie, que les Messieurs sérieux et d'âge ne sont pas pour nous détourner de remarquer combien nous sommes belles, combien...

— Vraiment, Balbyne, tu as envie de moi ?

— Oui, montre.

— Tu as vu hier.

— Je verrai avec plus de bonheur en t'encensant.

— Minettes ou feuilles de roses ?

— D'abord minettes, et ensuite...

— Gourmande ! Tu es tout plein jolie, avec ta tête entre mes cuisses et ta petite langue qui sort si finement. Hé là, hé là, tu as la bonne école, ma coquinette, comme se fût exprimé le frère Hilaire.

Les soupirs des deux jeunes filles s'unirent dans le plaisir, et la visite de Balbyne prit fin après ces exquises caresses.



Bannière de début de chapitre

IV

Se rendant à Suresnes, pour échanger leurs impressions intimes et sensuelles, le général de Mondino et sa nièce Balbyne, causaient de l'association, l'oncle mettant la nièce au courant de bien des détails.

— Vous me disiez, mon oncle, que nous portions les noms de prieurs et prieakeuse !

— Plus bas, Balbyne.

— Et que les femmes n'arborent aucun insigne apparent, sauf dans le monde où elles vont s'amuser, comme moi, l'autre jour, et qu'elles ont des mots et des signes spéciaux, par lesquels elles se font reconnaître d'un prieur, si le désir les excite. Puisque vous serez mon parrain, enseignez-moi ces mots et ces signes.

— Moi, moi, t'instruire !

— Préférez-vous que je le demande à Issitus, ou... Tiens, tiens, à monsieur Desbrogènes, qui nous salue et qui porte le bleuet. Un prieur, monsieur Desbrogènes, cet homme si sévère, si austère, je ne l'aurais jamais supposé.

— Un membre assidu de l'institution Alexandrine Depouloff.

— Charmante femme !

— Tu la connais ?

— Je me suis rencontrée chez elle avec l'abbé Tisse.

— Le diable, cet aumônier.

— Ou le bon Dieu. Voyons, dites-moi les mots.

— Il y a d'abord les signes.

— Soit. Voici monsieur Desbrogènes qui vient de passer, si j'avais eu le désir de l'aborder, comment me serais-je révélée ?

— Celui-là, tu le connais ; peu de signes et peu de mots. En le saluant, tu t'arrangeais pour poser une main au dessous de tes reins.

— À hauteur des fesses, employons les termes.

— Sur ton cul, puisque tu veux les points sur les I : tu appuyais la main ouverte. Premier signe qu'il pouvait ne pas comprendre, il y a de ces si grands hasards. Tu relevais de suite la main et la plaçais sur ton corsage, sur un sein. Il n'avait alors, en t'abordant avec la formule ordinaire de politesse, qu'à porter le pouce de la main droite à son nez et voir si tu joignais les deux mains, l'espace d'une seconde. Les mains jointes constituaient l'aveu. Il t'aurait dit : « Corpus felix », ce qui signifie : heureux corps, et tu n'avais qu'à répondre : « Je consens ».

— Bien, bien, et il m'aurait emmenée ?

— Attends, attends. La reconnaissance de l'accord conclu, il te baisait la main que tu présentais dégantée et appuyait le pouce contre le creux, te demandant ainsi si tu étais libre de le suivre. Tu répondais oui en approchant cette main du devant de ta jupe, tu répondais non en l'inclinant vers ta hanche. Dans ce cas, il le saluait pour partir et te disait : « l'autel est fleuri », à quoi tu répliquais : « Il l'est jusqu'à... » l'heure où il devait être à ta disposition, car tout prieur doit se soumettre aveuglement à tous les caprices et à toutes les fantaisies de la prieuse. La demande et la réponse faites, il se plaçait droit devant toi et en passant, tu l'effleurais de la main à la culotte.

— Mais, mon oncle, nous sommes à cheval, cet effleurement et ces attouchements étaient impossibles.

— Le dernier, oui, puisque il était à pied, mais avant de lâcher la bride à ton cheval, tu le regardais dans les yeux et personne ne vous entourant, il pouvait te toucher le coup de pied, ou, s'il y avait du monde, caresser la crinière du cheval et glisser la main jusqu'à ta croupe.

— Tout cela est bien amusant, mon oncle, et rien que pour ces simagrées, on aurait envie d'arrêter tous les prieurs. Et, si je ne l'avais pas connu, il eut fallu se servir d'autres signes et d'autres mots ?

— Certainement ! apercevant un priekeur inconnu et qu'il te plaît d'aborder, en passant près de lui, tout simplement tu tousses deux fois d'une toux sèche, hum, hum. Le priekeur se retourne. Là, le geste est plus expressif, tu donnes un mouvement de corps en avant, tu prends ta robe et la relève plus haut que le coup de pied. Le mouvement exécuté, pour éviter tout doute, tu fais bravement face au priekeur, la main sur un sein. Il te salue, une main pendante le long de sa culotte et tu dis : « Elle le veut ». Il répond : « Il est à toi ». Vous vous tendez la main, les pressez paume contre paume, avec vos deux medium se caressant et il te dit : « Veux-tu que je te mène ? »

— On se tutoie sur le champ avec un inconnu ?

— N'est-ce pas nécessaire, pour brusquer les choses ! Là tu ne peux reculer le moment de la rencontre, puisque vous vous ignoriez auparavant et qu'il est essentiel de vous unir en priekage sans retard. Tu réponds donc : « Chez toi, si tu peux, au premier groupe, si tu n'es pas libre ». S'il t'amène chez lui, ou à un pied-à-terre, il pose une main sur ton bras et te dit : « Marchons ». Si au contraire il te conduit au groupe le plus près, il s'empresse de t'offrir le bras en disant : « Viens, où tu règneras ».

— En voilà des formalités, mais pas difficiles à retenir. Y en a-t-il d'autres ?

— Forcément ! Si tu te charges l'esprit au début, tu t'embrouilleras.

— Non, non, continuons l'hypothèse d'un priekeur ainsi rencontré. Dans le premier cas, il me mène chez lui. Oui, mon petit oncle, une première fois, je risquerais de faire une tête, vous comprenez...

— Je le conçois et ça me raccommode avec toi.

— Vous étiez fâché !

— Non, mais un peu surpris ! Toi, priekeuse, si je m'y attendais !

— Vous ne vous en plaignez pas ?

— Le diable Tisse m'en garde. Ah, nous approchons et ce n'est pas trop tôt.

— Revenons, revenons à l'inconnu. Je vais chez lui toute embarrassée, alors...

— Alors, c'est prévu ! il te baise galamment la main, s'agenouille devant toi, joint les deux mains, comme s'il en improvisait un siège, et te dit : « Je suis pour vous appuyer, permettez que ce siège en chair se tende vers vous et vous soutienne ». — Il me dit ça... — Dans le salon, où il t'a fait entrer. — Il ne me tutoie plus ? — Cette seule fois ! Tu baisses les yeux, tu lui tournes le dos. — Et il me touche... les fesses. — Par dessous les jupes, les mains toujours jointes. Tu lui réponds : « Le siège est agréé, la place est acquise ». Il te palpe et vous n'avez plus qu'à vous satisfaire.

— Et dans le cas où il me conduirait à un groupe ?

— En entrant, il te mène auprès de la maîtresse du logis, à qui il te présente, si tu ne la connais pas, en prenant la main et la plaçant sur sa culotte.

— Tout de suite, comme ça ! Comment sait-il que je ne la connais pas ?

— En ce que, lorsque tu es entrée, en admettant que vous n'avez pas parlé le long du trajet, vous n'avez pas échangé le signe de reconnaissance.

— Encore un signe, lequel ?

— Deux doigts posés sur les yeux.

— Bon, bon, oh, je me rappellerai de tout cela ! C'est plus facile à retenir que les règles de l'algèbre.

— La maîtresse du logis, ne te connaissant pas, se trousse jusqu'au nombril et tu dois l'imiter. Vous vous heurtez le ventre et vous vous embrassez. Elle vous donne accès dans la chapelle.

— La chapelle !

— Oui, une chambre, ou un boudoir, ou un salon.

— Les questions me montent aux lèvres.

— Réserve-les, mignonne. Nous arrivons et nous avons à penser à nous.

— Et entre nous, dit-elle moqueuse, pas de formalités ?

— Oh non et tu verras.

— Quoi donc, mon oncle ?

— Ma main à tes fesses.

— Je la sentirai voulez-vous dire.

Le général avait sauté à bas de cheval, devant une grille derrière laquelle on apercevait un jardin. Il ouvrit la grille, offrit la main à sa nièce pour qu'elle descendît à son tour de cheval, et tous les deux, tenant leur monture par le licol, ils pénétrèrent.

La porte refermée, les bêtes en sûreté dans une écurie, près d'une maisonnette, sise au fond du jardin, ils se trouvèrent enfin seuls dans un élégant salon.

— Or ça, Mademoiselle ma nièce, dit le général se prélassant dans un confortable fauteuil, vous êtes donc une petite cochonne ?

— Eh oui, Monsieur mon oncle, comme vous, un grand cochon.

— Petite sournoise, apportez votre cul qu'on le fesse.

— Je ne l'apporterai pas et vous viendrez le chercher.

— Où ça ?

— Là, tenez, le voilà.

Effrontée, elle lui tourna le dos, dressa son amazone et lui montra les fesses, enfouies sous un pantalon de drap noir.

— Ah, la vilaine culotte !

— Vous voyez bien que je ne pouvais pas vous l'apporter ! Mais, vous me l'avez dit, les priekeuses ont tous les droits sur les priekeurs, qui, eux, n'en ont aucun sur les priekeuses. Veuillez donc, Monsieur mon oncle, vous déboutonner le pantalon et m'exhiber ce qu'il cache.

— Ne l'as-tu pas déjà vu ?

— Pas assez, puisque je vous le demande.

— Je suis priekeur, il est vrai, mais je suis aussi ton oncle, et à ce titre, je te supplie de commencer par t'alléger de tes voiles.

— Soit, j'y consens ! Servez-moi de femme de chambre.

— Volontiers.

Comme il l'avait débarrassée de sa robe, elle lui glissa la main dans la culotte, s'empara de sa queue et dit :

— Vous êtes l'ami d'Issitus, mais vous valez mieux, je l'avais compris.

— Tu compares déjà ?

— Je constate, je n’ai pas à comparer. Je cherche le plaisir.

— Mutine et gentille, que d’adorations sous tes pas !

— L’avez-vous dit souvent aux autres ?

— Dam, je ne refuse jamais quand on me requiert.

— Oui, mais vous requérez souvent vous-même.

— Pas autant que je le voudrais ! Ah, si cette association avait existé de mon jeune temps !

— Vous l’eussiez peut-être réprouvée !

— Cela se pourrait bien et quelle morale tu aurais reçue !

— J’aurais été votre tante, au lieu d’être votre nièce, et c’est moi qui vous aurais fessée ! Qu’avez-vous à me fouetter ?

— Cela picote divinement la main de sentir ton cul frissonner sous la claque.

— Vous plaît-il que je le tortille !

— Friponne, tu es vite à l’aise avec ton oncle, le général.

— De Mondino ! Ah, d’accorder ces choses-là, ça rapproche les distances sociales et familiales ! Dites donc, elle serait bien bonne, si papa était priekeur !

— Rassure-toi ! On ne t’ouvrirait pas les portes du temple, comme maintenant elles demeurent fermées pour lui. Du reste, ce n’est pas dans ses idées.

— Il est bien étonnant que l’abbé Tisse ne se soit pas opposé à ma réception, en sachant que vous apparteniez à l’association, car enfin, cela eût pu tourner autrement.

— Un oncle n’est pas un père. Je suis bien plus surpris de n’avoir pas deviné que tu y arriverais ! D’un côté, ta gouvernante Miss Blettown, hum, une diablesse au cul brûlant.

— il paraît que vous le lui attrapez fréquemment, les fruits mûrs ne devraient pas tant vous attirer, si j’en juge par les honneurs que vous rendez à mes faibles charmes !

— Tes faibles charmes, coquette ; des cuisses d'une très jolie pureté, bien plus fines que celles de beaucoup d'autres de notre association, des fesses... très appétissantes.

— Votre goût va à elles, mon oncle, si je m'en rapporte à la préférence que vous leur accordez dans vos tendresses à mon exquise personne. Vous avez dit : « D'un côté miss Blettown ». Et de l'autre côté ?

— De l'autre côté, ton amie Simone ! Ah, en voilà une qui court les aventures.

— Elle est plus libre que je ne le suis.

— Oui, fille unique, orpheline de père, avec une mère américaine, mère, d'apparence presque aussi jeune qu'elle, elle fait ses quatre volontés.

— Ah, ah, que me faites-vous, mon oncle ?

— Je te prieke, au toucher.

— En poussant dans mes cuisses, et tout contre... la porte défendue, votre machin !

— Je respecte ta porte, mais il est permis d'en aspirer les délices.

— Aspirez, aspirez et continuez à m'instruire ! Pourquoi nous appelle-t-on priekeurs et priekeuses ?

— La définition est raide. Priekage vient du mot anglais *priek*, dont la traduction en français est pine.

— Pine !

— Oh mignonne, il est horrible d'entendre tes jolies lèvres prononcer un tel mot !

— Bah, elles n'en saignent pas ; mais que représente le mot ?

— Ce que tu caresses si bien avec les doigts.

— Le machin !

— La queue.

— Pas beaux les noms ! Il n'y en a pas d'autres ?

— La langue française est pauvre sur ce chapitre ; elle n'emploie que des mots réputés orduriers.

— Oh, ils le sont ! Je comprends maintenant priekeur et priekeuse, l'équivalent d'amateur du machin. Apprenez-moi quelles sont les manières de prieker.

— Il y en a quatre : 1° La vue, où le priekeur s'arrange à montrer... la chose à la postulante qui, elle aussi doit relever ses jupes et montrer son bijou.

— Que vous appelez ?

— Con, conin.

— Pouah !

— Montrer son bijou, ses fesses, ses seins, dans toutes sortes de postures, plus alléchantes les unes que les autres.

— Des poses d'académie... ou autres, pour lesquelles il faut faire un apprentissage.

— On le fait dans les groupes. 2° Le toucher. Le priekeur prend la postulante sur ses genoux.

— Comme nous en ce moment.

— Oui, ma petite chérie ! lui fait toucher sa queue.

— Dites, machin : je préfère. Je vous le touche.

— Il passe les mains sous ses jupes et lui chatouille le bouton.

— Vous ne pouvez passer la main sous les jupes, vous ne m'avez laissé que la chemise ; passez-la donc dessous et chatouillez-moi. Ah, mon oncle aimé c'est bien, bien agréable, tout ça, et surtout de penser qu'on s'amuse bien tous les deux. Eh, vous vous amusez bien, quand je vous touche et que vous me touchez !

— Tu vois l'effet.

— Il est tout plein magnifique et le bout me semble gonflé.

— N'oublions pas la leçon. 3° Le suçage et le léchage.

Elle devint toute rouge, baissa les yeux, mais ne lâcha pas de la main la queue de son oncle, qui, étudiant l'effet, continua :

— Le priekeur lèche le bouton de la priekeuse.

— Vous voulez me le lécher ! Bon bon, donnez-moi votre place et glissez votre tête sous ma chemise. Seulement, je ne vois plus votre machin.

— Tu le verras toute à l'heure ! Lécher le bouton de la priekeuse qui, après avoir joui, suce le machin du priekeur.

— Oh, mon oncle, mon petit oncle ! Ah, ah, vous ne parlez plus, votre langue s'acquitte de sa mission. Ah, ah, vos mains me pétrissent les fesses !

— Dis le cul.

— Le cul, petit cochon d'oncle ! Ah, ah, comme vous savez faire, on jurerait que vous l'avez fait toute votre vie ! Ah, ah, non, non, je ne jouirai pas, ah... ah... ça vient, c'est venu, je ne voulais pas.

— Je bois ton ivresse ! À ton tour, vite, vite.

— Oui, mais la tête me tourne.

— À genoux, ma nièce, et appuyez les bras sur mes cuisses ; prenez dans vos lèvres ce gentil sire.

— Vous osez !

— Petite cochonne, je suis bien sûr d'Issitus te l'a demandé. Reste la quatrième manière de prieker ; Le branlage réciproque, qui s'exécute en chatouillant la priekeuse avec la tête... du machin bien décalottée. Quand tu y seras.

— Dans un petit moment ! Ça me remue, de vous baiser et de... Comment dites-vous ça ?

— Sucrer.

— Oui, de vous sucer. Toutes les priekeuses passent-elles par ces quatre phases ?

— Non, il y en a beaucoup qui s'en tiennent simplement à la première et à la deuxième : la vue et le toucher. Quelquefois cependant, elles se laissent aller. Par genre, vois-tu, il en est qui répugnent à sucer l'homme. En général, ce sont des grimacières, qui finissent avec le temps par s'y adonner. Quatre-vingt-dix femmes sur cent, des femmes de tempérament ardent, bien entendu, sont friandes de sucer la queue, oui, oui, le machin. Donc, celles qui sont priekeuses, et qui, par cela même, témoignent de la vigueur de leur tempérament, sont des sottes lorsqu'elles se réservent. Les organes du

plaisir sont pour être caressés, à la condition de les tenir toujours en bon état et soignés. Ah, mignonne, mignonne, arrête-toi et allons nous placer sur ce divan, où nous nous offrirons la quatrième manière, y consens-tu ?

— Volontiers, je jouirai encore une fois, et, vous aussi, mon oncle chéri, sur mes cuisses, les cuisses de votre nièce. Cela vous excite cette idée, avouez-le.

— Oh oui, et toi ?

— Moi... itou, cela me fait de l'effet. Là, là, suis-je bien placée, comme vous le désirez ?

— Renverse-toi sur le dos, et soutiens les jambes en l'air. Je vais te chatouiller.

— Et pas de bêtise, n'est-ce pas ?

— N'aie pas peur.

— Oui, oui, je vous sens bien, ainsi : frottez, frottez fort, je crois que ça ne sera pas long.

— Et moi, non plus.

— Oh non, ah, ah, vous y êtes déjà, vous giclez jusque sur mon nombril.

— Ah, ah, trémousse-toi du dos, soulève-toi.

— Comme ça, dites, dites.

— Oui, oui, haut les reins !

— Tenez, tenez, suis-je assez raidie, ah, ah, vous me mouillez les fesses, ah...

— Dis le cul.

— Le cul, le mot vous plaît ! Ah, ah, vous me collez, ah, ah, ça y est, moi aussi, ah, ah, ah, mon petit oncle, frottez encore, frottez, que ça coule bien, ça n'est pas encore fini, ah, je meurs.



Bannière de début de chapitre

V

Avec un peu de retard de leur part, le général et Balbyne trouvèrent Simone qui, exacte au rendez-vous, les attendait, assise sur une chaise, tandis qu'un peu plus loin son groom gardait les chevaux. Elle remonta à cheval, et suivant le programme convenu, sous la tutelle du général qui les emmena déjeuner, elles obtinrent leur liberté de l'après-midi, après être rentrées changer de toilette et être reparties avec lui.

Elles le quittèrent après avoir fixé une heure pour se retrouver et grimpèrent dans un fiacre pour se faire conduire au cercle.

Seules dans la voiture, Simone s'empara des mains de Balbyne et lui dit :

— Ah, ma chérie, ma chérie, j'avais oublié nos plaisirs, et depuis hier, mon cœur n'a cessé de se rappeler notre ivresse !

— Va, elle a du bon, malgré le priekage et les plaisirs de la vue, du toucher, sont aussi doux entre femmes, qu'entre femmes et hommes.

— Entre amies, comme nous le sommes, mon adorée, parce que dans notre âme l'imagination aide à la sensation ; mais l'homme est plus brutal, et il y a beaucoup d'agrément à cette brutalité passionnée. Ne le reconnais-tu pas, toi, qui viens de prieker avec ton oncle.

— Oui, je ne dis pas non.

— Cette restriction ne te contrarie pas, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde ! Mais, il est des choses que nous pouvons nous conter entre femmes et que les hommes seraient incapables de comprendre. Maintenant, je voudrais bien te questionner, comme j'ai questionné mon oncle, afin de m'instruire.

— N'ai-je pas commencé ?

— Ne trouves-tu pas que notre virginité, avec la quatrième manière de priekage, court des dangers ?

— Vous avez goûté aux quatre phases avec le général ?

— De la première à la dernière.

— Eh, eh, tu l'as ragaillardi ! Il est bien rare qu'il ne s'en tienne pas à la troisième, et encore plus souvent à la deuxième.

— À la deuxième ?

— La priekeuse sur ses genoux, il se repaît de ses fesses, entre lesquelles, par-dessous, il frotte sa queue et il y va de ses pleurs. Donc, la quatrième manière te chiffonne !

— S'il l'eût voulu, j'étais hors d'état de me refuser.

— La raison aurait parlé à la première atteinte, comme elle parle chez nous toutes, les anciennes, et au seul mot de : « Défiance » prononcé même très bas, il se serait repris.

— Je n'avais pas le mot ! Mais suspend-on la passion qui emporte et qu'on partage ?

— Oh, Balbyne, toi qui aimes encore le

saphisme, es-tu assez faible de volonté, pour ne pas diriger tes plaisirs, à ta guise ? ! Une fois un priekeur, rencontré dans la rue, a failli s'oublier avec moi. Je m'y prêtais, son type d'homme m'avait donné dans l'œil.

— Dans la rue, mais il est des signes de reconnaissance qui peuvent attirer l'attention du passant.

— Détrompe-toi : c'est si rapidement et si naturellement échangé, si habilement exécuté, les nuances adoucies selon le plus un moins de monde qu'on a autour de soi, que nul ne saurait s'en apercevoir. Mon priekeur m'avait conduit dans sa garçonnière. Je me trouvais en présence d'un charmant homme, que je ne connaissais pas, et qui accusait à peine trente ans. Il en a quarante-deux. Nous nous plaisions mutuellement. Par habitude j'exécutais les signes de début, et qui voilent l'imprévu de la situation, en réglant les premiers plaisirs.

— Il y a donc des signes pour indiquer les plaisirs.

— Sans doute ; autrement il en est qui resteraient embarrassés tout le temps. Après le salut de réception, les mains jointes, le sais-tu ?

— Oui.

— Quand le priekeur a palpé les fesses de la priekeuse, celle-ci met la main sur ses yeux et il doit se lever pour suivre ses signes de désir.

— Mon oncle ne m'en a pas parlé.

— Il ne pensait qu'à lui. Pour voir l'homme, on touche l'épaule au priekeur et il sort sa queue. On lui rend la politesse en se montrant : on manifeste le désir de contemplation en se retroussant jusqu'à la ceinture et en se touchant le nombril. Il y a un certain nombre de priekeurs que ça amuse, et il y en a d'autres que ça énerve. Alors c'est très drôle. Moi, je m'offre souvent cette fantaisie : me faire voir et voir, en reculant tant que je puis le toucher. Avec ce priekeur, je ne sais comment il s'y prit, je fus séduite par son admiration et aussi par sa tenue, et glissant rapidement sur les signes, je lui dis « Agis », ce qui donnait l'autorisation d'écouter ses propres caprices.

— C'est une vraie science que de savoir se guider entre priekeurs et priekeuses.

— Quelle erreur ! Cela se retient en une seule leçon. Mon priekeur me témoigna la joie la plus vive et nous filâmes, je ne te le cacherais pas, du parfait amour. Je m'échauffai aux gestes polissons que nous ne cessions d'échanger (il y a du sentiment là-dedans, je t'assure), et il pensa à la quatrième manière. Il m'avait placée à cheval sur ses genoux et sa queue frappait à coups redoublés entre mes cuisses, ne me chatouillant plus comme il devait le faire. J'étais très émue et la manœuvre ne me déplaisait pas. Néanmoins, me sentant faiblir, je prononçai le fameux mot « Défiance », et il suspendit le jeu, pour me rappeler que la règle du priekage contenait un léger amendement. En effet elle dit : « En aucun cas, la possession n'est autorisée, ni devant, ni derrière ».

— Derrière ?

— Oui, par le cul ! Ça se fait aussi.

— On n'a pas d'enfant par là ?

— Non, mais cela peut abîmer.

— Ah !

— Je reprends : « La possession n'est autorisée ni devant, ni derrière. Cependant, il est permis d'entrer la tête de la queue dans le con, afin de la bien arroser par la liqueur de la priekeuse, mais le priekeur ne jouira pas dedans. Autant que possible la priekeuse surveillera l'humidité de la queue et elle la poussera à l'éjaculation en la poussant sur ses seins, ce qui les rendra durs et blancs.

— Oh, cette clause est terriblement élastique.

— Nos seins hier ont reçu leur tribut masculin.

— Oui, mais on n'avait pas essayé de glisser la tête en nous, ce qui est un commencement de dépucelage, et tu avoueras qu'au moment où elle excite notre jouissance, il devient impossible de la dompter.

— Eh bien, j'avais affaire à un galant homme : le récompensant de s'être arrêté à mon mot de « Défiance », après qu'il m'eût cité la règle, je plaçai moi-même la tête de sa queue entre les lèvres de mon con et l'aidai à m'en chatouiller. J'éprouvai une très douce ivresse et, tu l'as constaté, ma virginité est demeurée intacte. Quand il se sentit à bout, il grimpa jusqu'à mes seins, et ils furent inondés, je te le garantis.

— Si tous les priekeurs sont aussi raisonnables, il dépend absolument de nous seules d'être préservées de tout danger.

— Nous serions bien sottes de commettre des imprudences : toutes les formalités des signes et des poses amusent tellement qu'elles cuirassent le cœur et qu'on pense seulement à la petite sensation, non plus à la grande qui occasionne tant de tourments par la grossesse. Mais, nous voici arrivées.

— Nous nous arrêtons à cette église ?

— Oui, suis-moi, tes étonnements ne sont pas finis.

Simone paya le cocher et les deux jeunes filles pénétrèrent dans une église, située tout en haut du quartier de Vaugirard. Elle était déserte.

Elles s'agenouillèrent quelques secondes devant l'autel de la Vierge, puis, Simone précédant Balbyne, elles sortirent par une porte de côté, traversèrent un passage inhabité et entrèrent dans un grand jardin, planté de légumes, où, sur leur gauche, elles se dirigèrent vers une maison de petite apparence.

Sur le seuil de cette maison, Simone salua une grosse femme, lui remit une pièce de un franc, franchit le seuil et vint sortir par une porte placée juste en face de l'entrée sur un autre jardin, celui-là semé de fleurs, très bien réglé comme allées, avec une jolie maison bourgeoise sur la droite.

Cette maison était adossée contre un mur très élevé, derrière lequel se devinait un important établissement.

Le jardin de fleurs et la maison étaient à l'abri de tout regard indiscret, par l'absence d'immeubles voisins, et les jeunes filles ayant quitté l'habitation de la grosse femme, une cloche sonna annonçant leur approche.

Elles marchaient dans une allée ombragée, les conduisant à la maison, Simone dit à Balbyne :

— Nous allons voir le secrétaire du Cercle. C'est lui qui t'autorisera à y entrer, en attendant que tu en aies le droit par ton admission. — Qui est-ce ?

— Un priekeur naturellement, un bon abbé, très affable et très gai.

Elles montèrent au premier étage et Balbyne lut sur une porte : Secrétariat.

À leur apparition, un prêtre qui, debout, écrivait sur un registre, se retourna et les salua :

— Bonjour, Simone, tu es de nos côtés, toujours bien portante et toujours satisfaite !

— Toujours, l'abbé, et toi, toujours bon garçon et toujours priekeur.

— Je le mourrai, ma fleur ! Mais... je ne connais pas...

— Mademoiselle Balbyne, mon amie, postulante.

— Non encore initiée. Je viens justement de recevoir sa fiche, tiens, vois.

— Eh bien, est-elle favorable ?

— Des plus favorables.

— L'initiation marche bon train, tu vas me donner un bon de passe pour elle.

— Tu la mènes au Cercle ?

— Ça nous ferait plaisir.

— Sait-elle assez de signes et des formules ?

— Faites-vous le salut de reconnaissance, tu jugeras de ses dispositions.

Se tournant vers Balbyne, elle lui dit :

— Tu n'as qu'à imiter.

L'abbé s'avança près de Balbyne, s'inclina en un salut demi-respectueux, qu'elle rendit ; il souleva sa soutane et montra sa queue hors de la culotte. Balbyne se troussa par devant, releva la chemise sous le pantalon, exhiba ses cuisses et son ventre. L'abbé lui posa un doigt sur le clitoris, elle posa la main sur sa queue. Ils restèrent ainsi une seconde, puis l'abbé se recula, se remit en posture décente, et tapotant les joues de la jeune fille, dit :

— Je vais lui donner sa carte de pose, elle fera bien dans notre petite légion.

— Rien de nouveau par ailleurs ?

— Si : nous avons trois priekeurs de plus.

— Le nombre augmente.

— Oh, il est bien inférieur à celui des priekeuses. On éprouve de la difficulté à trouver des hommes assez sérieux, assez discrets et surtout assez maîtres d'eux, pour ne pas abuser d'une jeune fille et se contenter de simples attouchements. Il est vrai que quand on s'y accoutume, comme moi, on finit par les trouver bien plus agréables que le brutal acte de possession. J'ai du bonheur pour mon après-midi, rien que d'avoir vu et touché ton amie mademoiselle...

— Balbyne.

— Nom charmant ! Nous ne priekerons pas : tu dois être impatiente de lui montrer le Cercle. Voici sa carte.

— Merci, mais si tu veux voir et toucher avant que nous descendions, nous ne te le refuserons pas. Tu as envie de quelque chose, allons, dis vite.

Il réunit les deux poings, et Simone riant dit à Balbyne :

— Tu as vu le signe, il demande à voir notre cul, rien qu'à le voir. Satisfaisons-le.

Toutes les deux se troussèrent par derrière, l'abbé secrétaire, l'abbé Riousse fit claquer sa langue et murmura :

— Ils se valent ! Sauvez-vous mes mounettes, laissez-moi à mon travail ! Tu sais, Simone, il y aura au gymnase des élèves du pensionnat Gaytries : elles vous enlèveront une partie de l'attention que vous méritez.

— il y a du monde ?

— Heu, heu, une dizaine de prieurs et déjà quatorze à quinze prieuses.

— Nous ne cherchons pas le plaisir, aujourd'hui, nous visitons, nous n'augmenterons pas le nombre des assoiffées.

— On s'entend toujours. Au revoir. Faites bien attention à la bascule.

À la stupéfaction de Balbyne, Simone la fit descendre à la cave, par un escalier très propre et très convenable.

Dans une pièce, contre les quatre murs de laquelle étaient alignées de nombreuses bouteilles vides, couchées sur des rayons en fer, Simone prit son amie par la taille et, l'appuyant contre une rangée, lui recommanda de ne pas bouger. Elle poussa fortement une bouteille, du milieu, contre le mur, on entendit un coup sec, et soudain le plancher s'enfonça lentement.

— Ne crains rien, et attends que ça s'arrête, dit Simone.

— Pourquoi aurais-je peur ? La curiosité est bien plus forte.

— Elle a de quoi s'alimenter, tu verras.

Une seconde, l'obscurité entoura les jeunes filles, le jour très faible venant du trou formé par la partie du plancher qui les soutenait ; puis elles distinguèrent la clarté de lumières, le plancher stopa, un déclanchement retentit, Simone tendit la main à Balbyne ; elles étaient de plein pied dans une longue galerie souterraine, éclairée de distance en distance par de grandes lampes.

Simone donna un coup à un pilier, et le plancher remonta.

— Voilà la sécurité, reprit Simone. Personne ne soupçonne l'existence de cette galerie, qui nous met en communications avec un grand couvent, avec l'église dont nous sommes parties, avec le Cercle, le pensionnat Gaytries et cinq maisons différentes dans le genre de celles dont nous venons. Vois, voici une seconde galerie qui coupe celle-ci en croix : à droite, on va directement sous l'église ; à gauche, nous allons au Cercle.

Poser des questions, ce n'était pas l'heure. Balbyne suivit son amie.

Au milieu de la galerie, à gauche, elle remarqua, contre le mur, un casier en fer, garni de bouteilles pleines. Simone pressa un coin de ce casier, qui pivota sur lui-même et ouvrit le passage d'une cave.

— Ici, nous sommes à hauteur ordinaire, murmura Simone ; la cave est remplie d'excellent vin.

Le bruit de nombreuses voix parvint jusqu'à Balbyne ; Simone ajouta :

— Nous sommes dans les dépendances du Cercle ; prends garde à ces trois marches ; par un couloir en pente douce, partant d'une antichambre, nous arriverons à notre monde.

Au bout des trois marches, en effet, la porte ouverte, Balbyne reconnut une antichambre plongée dans une demi-obscurité et assez vaste, entourée de porte-manteaux, auxquels elle vit suspendus des jupes et des paletots.

De chaque côté de cette antichambre, et en face, s'étendaient des couloirs ; elles s'engagèrent dans celui de face, d'où venait le bruit des voix.

À travers des portes ouvertes, à droite, à gauche, Balbyne entrevit divers salons, une salle de lecture, une salle de bains, et pénétra dans un immense hall vitré, orné de tous les appareils nécessaires à la gymnastique, auxquels s'exerçaient des fillettes de quatorze à quinze ans, dans des costumes mi-masculins, mi-féminins, sous la direction d'un professeur d'une quarantaine d'années. Tout autour, des canapés, des divans, des fauteuils servaient de sièges à des jeunes filles, à des femmes un peu mûres, dont une de corpulence... assez forte, mais très gracieuse, que Simone dit être madame Gaytries, et à quelques Messieurs batifolant de ci de là.

Le professeur de gymnastique donnait sérieusement sa leçon, mais ne négligeait pas de peloter de temps en temps celles qui se balançaient en trapèze, et lançait des plaisanteries qui témoignaient de son entente avec tous.

L'arrivée de Balbyne et de Simone ne provoqua aucune distraction, et elles purent s'approcher de madame Gaytries sans déranger personne.

— Bonjour, mes mignonnes, dit la directrice de l'institution de ce nom. Vous êtes de plus en plus fraîche, Simone, vous nous amenez ?

— Mon amie, mademoiselle Balbyne de Primetard, postulante, et bientôt admise. Qui est de service pour les bons de passe ?

— Mademoiselle Jerbie.

— Ah, vous, Jerbie, dit Simone à l'une des femmes mûres, l'antithèse de madame Gaytries, une grande personne maigre, osseuse, aux pommettes saillantes, mais aux yeux très vifs et au sourire accueillant ; voici le bon de mon amie.

— Bien, ma chère Simone, tu es libre d'aller et de venir avec elle, partout où il te plaira.

— S'amuse-t-on ?

— Comme ci, comme ça, il n'y a pas encore d'entrain. Juges-en. On cause comme dans le monde. Là-bas, un groupe de priekeurs, attachés aux exercices gymnastiques de nos fillettes ; de ce côté, un groupe de priekeuses plaisantant entre elles ; trois couples à peine, sur la droite, en train d'ébaucher une entente ; dans les salons, peut-être pas six personnes.

— Il y a cependant des jupes suspendues.

— Des liseuses, qui se seront mises à l'aise à tout événement. Ah, bravo, à la bonne heure, voici deux boute-en-train !

Deux Messieurs apparaissaient, du côté opposé à celui par lequel étaient survenues les jeunes filles. Madame Gaytries se leva à leur vue, pour leur adresser un signe d'amitié, et ils s'approchèrent du groupe qui l'entourait.

— Bonjour, Gaytries, dit familièrement l'un d'eux.

— Bonjour, compère, répondit-elle.

— On va bien, tout le monde ?

— Tout le monde, tout le monde ! Vous allez jeter de l'animation, hein, on dormait.

— As pas peur, ma caillette. Ah, les belles assises !

— Elles ont du poids, mes fesses, mais cela ne leur enlève pas leurs amateurs.

— Je te crois, bellissime.

Les nouveaux venus étaient deux robustes gentlemen de quarante à quarante-cinq ans : messieurs Paul Séroutan, gros rentier, et le docteur

Louis Piferrin, une sommité du monde médical, n'engendrant, ni l'un, ni l'autre, la mélancolie, et tous les deux imbus du principe que le plaisir est encore la meilleure des hygiènes.

Piferrin, sans autre forme de procès, expédia les mains sous les jupes de madame Gaytries et cria :

— Mesdemoiselles et Messieurs, de grâce, un salut à la pleine lune.

Il retroussa la directrice, qui n'opposa aucune résistance, et son astre immense se profilant, on accourut et on s'exclama :

— Vivat, Vivat, vive Piferrin, vive Gaytries.

— Qui le baise ? demanda-t-elle.

— Moi, charmante demoiselle, répondit Piferrin, et cela me revient pour l'avoir découvert.

— Oh découvert !

Paul Séroulant s'était dirigé vers le maître de gymnastique, Arthur Lemollard, et lui serrant la main, dit :

— Sans entraver la leçon, ou peut bien rigoler !

— Oui, oui, clamèrent les fillettes, gamines délurées et déjà façonnées au priekage par leurs chères maîtresses.

— Rigolons, répliqua Lemollard, et remplacez-moi, je vais souhaiter un bonjour à la nouvelle de là-bas.

— L'amie de Simone ! je n'avais pas remarqué, une belle blonde.

— Elle a des yeux canailles.

— Vous distinguez déjà ça, Lemollard.

— Oh, je m'y connais, et j'y suis bien obligé avec ces fripouilles de garcettes ! tenez, regardez-moi cette galopine, la plus petite, là, et qui est la plus âgée de la classe, elle vous guigne et étale ses deux cuisses.

— Ah oui, oui, c'était entendu. Allons-y, Mesdemoiselles je vais achever votre leçon de gymnastique, par les exercices des bras, placez-vous en ligne.

— Vive Séroulan.

Lemollard libre, vint s'incliner devant Balbyne et porta la main sur sa poitrine.

— Il te demande le priekage, lui dit Simone, accepte en faisant le salut qu'on t'a appris chez mademoiselle de la Garinière, soulève les jupes par devant jusqu'aux genoux.

— Oui, je comprenais, répondit Balbyne s'exécutant.

Des yeux, Lemollard dévora le bas de ses jambes, il lui offrit la main, elle laissa tomber la sienne dedans et l'accompagna sur un canapé.

On aurait dit que cela devait être le signal de toutes les licences. Le calme qui régnait cessa, et aux éclats de rire des fillettes, se patouillant entr'elles, patouillant les hommes qui s'aventuraient dans leurs rangs, patouillées par eux, se joignirent des scènes d'une excessive lascivité se jouant sur les canapés, sur les fauteuils.

Chose extraordinaire ! Dans cette réunion de jeunes filles ; toutes d'une beauté indiscutable, les femmes mûres ne chômaient pas. Avaient-elles plus d'acquis, plus de science, le docteur avait presque dévêtu madame Gaytries et ne se lassait pas de fêter ses gros tétons et son gros cul, tandis que mademoiselle Jerbie donnait une leçon de suçage à trois fillettes, se prêtant successivement à deux priekeurs qui la sollicitaient.

— Considérez bien, mes petites, petite bouche pour commencer, grande bouche pour finir, avec des coups de langue enveloppants pour maintenir son sujet. Ces cochons d'hommes sont pour nous rendre cochonnes. Je donnerai un prix à celle de la classe qui sera la plus cochonne.

Sur le trapèze, des fillettes se balançaient, s'appuyant sur le ventre, et au mouvement des cordes, des mains leur happaient les fesses, couraient dans leurs cuisses, leur arrachaient des petits cris de volupté.

Puis, il y en avait qui quittaient le hall, se réfugiaient dans les salons pour des licences plus grandes ; la surveillance n'existait plus, le priekage se déroulait de tous les côtés à la fois, et les fillettes, se divisant, échangeaient les signes maçonniques pour raccrocher des amateurs, s'élançaient vers les couloirs, poursuivies par les galants provoqués, en un clin d'œil se débarrassaient de leur costume de gymnastique, se montraient en chemise et même nues.

— Balbyne avait reçu les ardentes minettes de Lemollard et l'avait sucé : un priekeur était survenu, un prêtre arrivé depuis quelques minutes, et Lemollard la lui céda.

Le prêtre était le fameux abbé Béron que Simone lui avait envoyé.

— Mademoiselle Balbyne, murmura-t-il, en l'entraînant vers un salon, une ancienne des Bleuets ?

— Vous le savez.

— Votre amie Simone m'a parlé de vous.

— Vous êtes l'abbé Béron.

— Justement,

— Les amis de nos amies sont nos amis.

Un nouveau priekage commença plus accentué, plus dévêtu sur la demande de l'abbé, Balbyne quitta robe et jupons, se mit en chemise.

— Le cercle, lui dit-il, est le point central de l'association, on y peut tout ce qu'on veut : s'amuser par couples ou par groupes.

— Vous dirigez l'association, vous, les prêtres, et je le reconnais, nous n'avons pas à nous en plaindre.

— Nous assurons vos voluptés, mon enfant, nous les protégeons plus que vous ne pourriez l'imaginer. Nous avons créé ce cercle, nous avons établi les groupes, nous avons donné les moyens de se reconnaître entre priekeurs et priekeuses, le bonheur est pour vous comme pour nous.

Parler, on n'en avait pas le temps ; les scènes se multipliaient et Béron agenouillé soulevant la chemise de Balbyne, la contemplait avec délices et la pelotait avec dévotion, avant de lui darder des coups de langue.

Elle s'échauffait et de son pied nu s'amusait à le souffleter, en disant :

— Dis, tu te montreras aussi et je te tripoterai à mon tour.

Simone apparut en petit jupon, sautillant et riant, les seins hors de la chemise, poursuivie par Paul Séroulan, la queue à la main, la menaçant de lui envoyer dans le cou le jet de son sperme, si elle ne s'arrêtait pas.

Passant près de Balbyne, debout, avec la tête de Béron entre ses cuisses, commençant à la délecter de minettes, elle lui dit :

— Ne t'attarde pas trop aux plaisirs, cours plutôt avec moi, voir et être vue.

Balbyne voulut s'échapper, Béron la retint par les jambes, en murmurant :

— Ne l'écoute pas, prieker est bien meilleur que d'assister aux ébats des autres.

Séroulan attrapa Simone ; la troussant prestement sur les fesses, il lui appliqua plusieurs coups de queue sur le cul. Saisissant son petit jupon et sa chemise, elle lui présenta le cul et cria :

— Pisse ton jus, si tu es prêt, tien au bon milieu.

— Non, je ne le pisserai pas, répondit-il en se précipitant sur les genoux et lui faisant feuilles de roses, je veux que tu me masturbes. — Viens vite sur ce canapé, ma main est à ton service.

Balbyne suivit l'impulsion de Béron, glissa sur le tapis et, le prêtre ayant quitté sa soutane, ils se mirent en soixante-neuf. Une voix cria :

— Bravo, bravo, on ne perd pas son temps.

La grosse madame Gaytries entra, les jupes sur les bras, étalant son gros cul et ses grosses cuisses d'une telle blancheur qu'elles fulguraient au milieu des tentures sombres du salon.

— Oh, dit Béron suspendant ses caresses, ta lune, par hasard, serait-elle solitaire, qu'elle rayonne par ici ?

— Solitaire, l'abbé ; on me l'a tant purléchée dans le hall, qu'elle cherchait un coin désert où se reposer, pour esquiver ses trop avides amateurs.

— Un coin désert, toi, Gaytries ! chantonna une voix flûtée ; ah, je te retrouve.

— Elle ne t'échappera pas, Manoussin, il n'y a rien comme ton gros canon pour la chatouiller gentiment.

Un nouveau venu pénétrait dans le salon, Hippolyte Manoussin, conseiller de cour, d'une cinquantaine d'années, petit, sec, nerveux, à moitié dévêtu, n'ayant que le pantalon, retenu par des bretelles, avec tous les boutons défaits, pour laisser voir une queue très longue et très en érection.

— Hé là, cria Séroutan, sur qui Simone était étendue en travers pour le masturber, tout en lui offrant la vue de ses fesses, prête vite ton cul à ce glouton, Gaytries, sa queue a soif, bien soif.

— Tout de suite, oh non, par exemple, il faut qu'il le gagne.

— Qu'exiges-tu de ton serviteur ? répliqua Manoussin, en présentant sa queue.

— Oh, qu'elle est belle, qu'elle est belle, murmura Gaytries la pelotant avec tendresse ; Mesdemoiselles, Mesdemoiselles, quittez vos prieurs, venez voir ça, mes minettes.

Malgré la mauvaise humeur des Messieurs, Simone et Balbyne accoururent et Manoussin, apercevant cette dernière, s'exclama :

— Tiens, je ne connais pas celle-là, comment t'appelles-tu, camisarde ?

— Elle est postulante, répondit Simone, et mon amie, mademoiselle Balbyne de Primetard.

— La fille de l'industriel ?

— Sa fille.

— Bon, qu'elle me suce, ou j'envoie un veto à son admission définitive.

— Cochon, répliqua Simone, tu en voulais au cul de Gaytries, et, maintenant, tu exiges la bouche de mon amie, qui est en priekage avec Béron !

— Béron, un ami, un frère, nous étions ensemble aux Bleuets la semaine passée ; puis, je ne dis pas que je la garderai, ton amie ! Gaytries a bien compris que son cul avalerait toute ma provision de... liqueur.

— Oui-da, intervint celle-ci, pourvu que tu ne la fasses pas trop attendre, mon beau seigneur ! Tu sais, les amateurs pullulent.

— Qu'elle suce pour prouver sa sincérité de priekeuse, et je m'engloutis dans ton adorable fente.

— Regardez-moi ça, il y a de la place, Hein !

— Oh, je t'en supplie, ne me tentalise pas ! Je me dévoue à cette petite qui hésite bien longtemps ! Veux-tu, oui ou non, me sucer, Balbyne la postulante ?

— Vas donc, dit Simone à son amie, et donne un coup de dent à ce salop.

— Toi, Simone, souviens-toi de ma prédiction.

— Tu m’embêtes.

— Pendant qu’elle me suce, je vais la conter.

— Qu’est-ce que cela me fait ! Elle te suce, et pas mal encore, n’est-ce pas, renvoie-la à Béron et occupe-toi de Gaytries. Tiens, Gaytries, elle nous a faussé compagnie.

— Gaytries partie, oh, la coquine ! Merci petite, à une autre fois, retourne à Béron. Gaytries envolée avec son gros cul qui convient si bien à ma queue ! Ça n’empêche, Simone, tu sais, toi, tu ne sortiras pas de l’association pour cause de mariage, tu en sortiras pour cause de putanerie, ma fille, tu as de la putain dans l’âme, putain tu seras, et putain, tu ne seras plus vierge.

— Tiens, mauvais sorcier, voilà le paiement de tes prédictions : quand nous serons à dix, je te...

— Tu me...

— Je te garde la surprise.

Simone avait allongé un coup de pied dans le derrière de Manoussin, qui, tout riant, s’élança au dehors pour retrouver Gaytries.

Balbyne, après les quelques suçons qu’elle venait d’octroyer, restait agenouillée, ne sachant quel parti prendre. Simone l’aida à se relever, lui donna le bras, et

— Au revoir, les mizots, nous retournons au hall ! Vous n’avez pas su retenir vos priekeuses, nous usons de notre droit. Vous avez la permission de nous y suivre, ou de nous y rejoindre. Mon amie a plus besoin de s’accoutumer à l’ensemble que de vivre les détails pour aujourd’hui.

Des protestations s’élevèrent, mais elles ne les écoutèrent pas et reprirent le couloir.

Oh, le hall ! il était en pleine animation. Des priekeurs et des priekeuses l’avaient envahi, et partout on échangeait mille polissonneries, dans lesquelles les femmes mûres et les fillettes se remarquaient au premier rang. Mademoiselle Jerbie ne chômaît pas plus de complimentateurs que madame Gaytries. Elle était toute nue, avec plutôt l’aspect garçonnier que fille par sa sécheresse de corps et sa peau brune ; mais elle avait un débraillé de

membres qui attirait après elle toute une meute de gros bedonnants et de fillettes, riant les uns et les autres comme des fous, à ses gestes faubouriens, entremêlés de propos obscènes.

— J’aime les hommes et j’aime les filles, disait-elle : j’ai du goût pour les pics et les vallons, pines et cons vont dans ma bouche.

— Mademoiselle Jerbie, criait une fillette de quatorze ans, la tirant par le bras, une blondinette accorte et mutine, encore toute habillée, avec cependant sous les jupes la main d’un homme de haute taille, presque un géant, Jerbie, Jerbie, dis, fais mon petit mari et gratouille-moi le cul à la place de ce grand Tisseterre.

— Ah, ma finette, tu perdrais au change, laisse ton cul à Tisseterre, nous avons le temps de nous retrouver et lui n’est que de passage à Paris.

— Tu crois qu’il m’amusera ? il me demande à me mettre tout nu sur son tonneau de ventre.

— Mon tonneau de ventre, oui mon tonneau, ma petite, et tu crèveras de rire dessus.

— Je rirai !

— Tu appliqueras des coups avec ton joli joli petit cul et il te répondra : glou, glou, glou.

— Oh, et puis, peut-être tu serais pas convenable, je veux pas.

— Petite sotte, intervint Jerbie que patouillait Lemollard, ici, tout le monde est convenable. Mets vite ton cul sur son ventre.

— Oh, je veux bien, mais j’eusse préféré que tu jouasses au petit mari avec moi, mademoiselle Jerbie.

Avait-elle le loisir de s’arrêter à cela, Balbyne, à cela et aux autres scènes qui se déroulaient de tous côtés, en une franche allure d’entente générale. Toujours en chemise, elle circulait au bras de Simone en petit jupon et toujours les seins libres, elle voyait les regards masculins la fouiller d’un rapide coup d’œil, sentait quelques mains l’agripper par un pan de sa chemise, elle se prêtait à la contemplation, au toucher, écoutait maints propos, saluait avec son amie, répétant sans cesse les mêmes paroles.

— Simone, tu ne priekes pas ?

— Pas pour l’instant, je promène mon amie.

— On priekerait ensemble.

— Faut se réserver, on a déjà mouillé.

— Oh, Simone, Simone.

— Tu as du jus ! Il ne manque pas de priekeuses, elles sont toujours en majorité avec les fillettes de Gaytries et ses institutrices.

— Tout à coup des acclamations retentirent : l’abbé Tisse apparaissait, escorté de quatre autres prêtres, jeunes et vigoureux gaillards, propres à contenter un essaim de priekeuses.

On se précipita pour lui baiser la main, et lui, étendant le bras, prononça avec une certaine solennité :

— Je vous bénis, mes enfants, vous et vos plaisirs, car vous n’oubliez pas le Seigneur auquel vous appartenez, ni ses ministres.

Balbyne se trouva portée à son côté par son amie Simone, et celle-ci l’interpellant dit :

— Elle est déjà du temple, mon père, comme vous voyez, elle est dans l’arche pour tous nos frères.

Un moment il plana du regard sur les deux jeunes filles, il posa un doigt sur un sein de Simone et l’y maintint plus d’une minute, marmottant une prière quelconque ; puis, il glissa une main sous la chemise de Balbyne, la pelota, en continuant de marmotter des paroles latines, et enfin dit :

— Elle est des Bleuets ; encore trois visites à la Garinière et nous la baptiserons. Seulement, il faut un autre parrain que le général. Autant que possible, ne jouons pas de la parenté.

— Quel parrain lui donner ?

— Voyons, il n’en manque pas ici. À qui a-t-elle eu affaire ?

— À Béron, il est prêtre ! À Lemollard, À Manoussin, une seconde. Chez la Garinière, à Issitus et à Lhermineux.

— Attendez, attendez, Manoussin, c’est très bien. L’accepteriez-vous, ma mignonne ?

— Oui, j’ai déjà fait connaissance.

— Eh bien, je vais régler la chose et, dès la semaine prochaine, vous serez définitivement des nôtres.



Bannière de début de chapitre

VI

Le fameux jour du baptême se leva enfin, Balbyne avait terminé sa période d'initiation.

Il lui fallait sa liberté complète pour l'après-midi et la soirée, le général, quoique furieux d'avoir été éliminé du rôle qu'il désirait, s'en chargea et n'eut aucune difficulté à obtenir que sa nièce avec sa gouvernante lui consacraient leur temps.

Certes, Balbyne avait bien vécu dans ses séances d'initiation chez mademoiselle de la Garinière, mais elle savait que le baptême de priekage comportait tout un programme de formalités et de fêtes, et elle attendait avec une fiévreuse impatience l'heure où elle s'y délecterait.

Manoussin avait accepté le parrainage, et elle devait le prendre à trois heures au palais.

Miss Blettown, mettant son chapeau pour accompagner son élève, de son côté se trémoussait d'aise au rôle qui lui revenait dans cette journée.

— Ah, ma Balbyne, disait-elle, jamais la vie ne m'a semblé si belle !

— Et à moi aussi, Blettown ! Quel enchantement perpétuel, depuis que tu m'as, introduite dans l'association des demi-vierges !

— Vous êtes contente de votre Miss, vous lui permettrez, avant de sortir, de tapoter votre cul de quelques bonnes et douces claques, qui mettront ses mains toutes à la joie.

Balbyne, se troussant sur le champ, lui présenta son cul frais et blanc, qui ne se dérobaît sous aucun pantalon, et répondit :

— Claquez-le, ma chérie, et ne faites pas trop de bruit, ma mère pourrait passer par là.

— Ô ivresse des paradis infinis, splendeur du ciel, je ferai main de velours. Yes, yes, aoh, aoh, aoh, que je l'aime, ma Balbyne, vive la reine !

— Chut, chut, Blettown, soyons prudentes ! Et toi, tu as été en fête tout le temps de mon initiation ?

— Ah, comme jamais ! Tous les Messieurs me sentaient le cul, croyant sentir le tien : tous me donnaient des rendez-vous pour que je te parle en leur faveur.

— Oui, tu m'en a remis une liste d'au moins quinze noms, j'espère bien que tu n'as pas prêté ta bouche ou ton cul à tous successivement.

— Aoh yes, j'aimais beaucoup avoir une pine de Monsieur par en haut ou par en bas et j'ai voulu toutes les essayer pour te les recommander.

— Tu peux donc en parler en connaissance de cause, tu as fait un choix ?

— Difficile, Balbyne, difficile : les petites, comme les grosses, elles travaillaient convenablement, toutes étaient de qualité supérieure, cependant...

— Cependant ?

— Ah, lord Hennour ! Aoh, chiques manières, une sortie de culotte...

— Chut, nous en reparlerons. Vous avez assez pianoté sur mon cul, ma Miss, je crois que nous pouvons partir.

— Yes, yes, en route, j'ai tout le feu de l'enfer dans le sang.

À la réception de la carte de visite de Balbyne, Manoussin ordonna qu'on introduisît la petite dans son cabinet et, tout joyeux à son apparition, lui tendit les deux mains.

— Merci, mon enfant, de l'honneur que vous m'accordez, vous aurez un parrain sérieux.

— J'y compte bien.

— Vous connaissez tous vos devoirs ?

— Je sais que je me lie à vous... pour une éternité : dans toutes les grandes réunions, nous serons... presque les deux époux.

— Et, à ce titre, toutes les privautés me sont permises.

— Ne vous l'étaient-elles pas sans cela ?

— Avec des restrictions. Un priekeur vous sollicitant, vous avez le droit de l'ajourner à une huitaine, limite extrême, cela vous est interdit à mon égard.

— Ah !

— Détail insignifiant, et pour lequel vous n'avez rien à craindre, je me soumettrai à vos caprices.

— Je ne doutais pas de votre courtoisie. Partons-nous ?

— Dans un instant.

Il se tourna de face et heurta les deux extrémités de ses pouces.

— Oh, déjà, s'écria-t-elle en jetant les yeux autour d'elle.

— Personne autre que Miss n'est avec nous.

— Aoh, vous le pouvez, Balbyne, dit celle-ci.

Balbyne approcha son fauteuil de celui de Manoussin, appuya chacun de ses genoux contre les siens, tira à elle ses jupes, de façon à lui dévoiler ses cuisses, et fit un cercle avec le pouce et le deuxième doigt de la main droite.

À ce signe, il se déculotta, sortit la queue, et murmura :

— Vous la reconnaissez ? — Elle se pencha et la prit dans le cercle formé par ses deux doigts. — Ce que le cercle lui fait, dit-il, la porte qui est entre vos jambes le lui ferait, si nous étions mari et femme. Je suis votre parrain. J'ai le droit de toucher. Levez vos jambes en l'air, Miss les soutiendra, afin qu'en vous serrant de près je ne froisse pas votre robe. Là, ainsi. Sentez-vous bien ma queue, entre vos cuisses, juste à la porte ?

— Elle y est.

— Si je poussais et si j'insistais, vous ne seriez plus pucelle.

— Je ne serais plus pucelle.

— Vous êtes priekeuse et je suis votre parrain, respect à votre pucelage.

Il lui donna un fort coup de queue entre les cuisses, se retira, et ils reprirent leur position normale.

— Ma chère fillette, prononça-t-il, nous n'avons plus qu'à nous rendre à la cérémonie de votre baptême.

Dans la voiture qui les amenait rue Neuve-des-petits-Champs, ils plaisantèrent et rirent, sans se départir des convenances mondaines.

Ils entrèrent dans la maison à côté de celle qu'habitait l'abbé Tisse et grimpèrent jusqu'au troisième étage. La maison était encore plus silencieuse, plus fermée. Une jeune bonne, une très jolie fille, aux yeux vifs et espiègles, une soubrette au costume coquet, vint ouvrir, et sur un signe de Manoussin qui porta la main à son front, s'effaça pour les laisser passer et refermer la porte.

Dans l'antichambre très vaste où l'on se trouva, la soubrette brusquement se troussa par devant et mit la main à ses cuisses.

— Baisez la servante du Seigneur, dit Manoussin à Balbyne qui, sans hésiter s'exécuta.

Saisissant les fesses de la soubrette, il ajouta :

— Tu es base du Temple, ton cul est du gynécée.

— Yes, intervint miss Blettown, se troussant par derrière, yes, elle est du gynécée. Je suis la marraine de Balbyne, baise mon cul, parrain, le cul commence ses histoires.

Les baisers appliqués, la soubrette fit un signe à Balbyne qui la suivit et se sépara de ses compagnes. Elle la mena dans une très belle chambre de jeune fille, sur le lit de laquelle étaient étalées une petite chemise ornée de rubans bleus, une ceinture de soie et une paire de babouches bleues de satin.

— Voilà votre costume, Mademoiselle, c'est bien le vôtre ?

— Oui, c'est bien celui que Miss m'a commandé, il est léger.

La soubrette sourit : elle se disposait à se retirer, Balbyne la retint et lui demanda :

— Que dois-je faire ?

— Attendre la visite de M. le grand directeur.

— Ah bien, bien !

Seule dans la chambre, n'entendant aucun bruit, il lui sembla qu'elle rêvait et, comme malgré elle, elle se laissa aller sur un fauteuil qui lui tendait les bras. Elle ferma les yeux. S'assoupit-elle ? Impossible de préciser. Dormit-elle ? Quand elle rouvrit les yeux, l'abbé Tisse était debout

devant elle, avec six autres hommes, tous étrangement vêtus d'un simple surplis, sous lequel on distinguait leur absolue nudité.

— Mon enfant, dit l'abbé Tisse, levez-vous et déshabillez-vous, nous venons vous inspecter avant de vous recevoir au baptême.

Droite, rougissant devant tant d'hommes, dont la queue la saluait, elle maîtrisa son embarras et dégrafa son corsage.

Un des hommes accompagnant l'abbé (tous des prêtres), la poussa vers le milieu de la pièce, et elle se vit entourée sans qu'un mot troublât le silence.

À mesure qu'elle quittait un vêtement, l'un des hommes se baissait, le ramassait et le posait au pied du lit.

Elle se trouva en chemise.

— Balbyne, dit à ce moment l'abbé Tisse, avant de découvrir tes charmes féminins, regarde bien toutes ces queues masculines. Pas une, qui, si elle entrerait en toi, n'y déposerait la semence de reproduction et ne te rendrait mère. Tous aspirent ta beauté qu'ils devinent ou connaissent, tous respecteront ta virginité. Es-tu bien décidée à leur donner les autres joies de la volupté, pour qu'ils t'enivrent de leurs félicités.

— Qu'ils me donnent le plaisir sans danger, je ne leur marchanderai pas les attouchements, les caresses, les contorsions, les manœuvres qui inspirent et activent la passion.

— Ôte ta chemise.

Elle la laissa tomber à ses pieds et se montra droite, non plus indécise, mais fière, prête à la volupté.

— Tu as cuisses et fesses de femme, reprit l'abbé, bien des prieurs, malgré leur énergie, succomberont peut-être à la tentation.

— Je les rappellerai à eux-mêmes : Défiance, défiance.

— Toi-même, ton sang parlera.

— Je mortifierai ma peau sous le knout des queues.

— Prosterne-toi.

Elle s'étendit tout de son long, sur le ventre.

— Lève le cul en l'air.

Elle s'agenouilla, le buste toujours courbé sur le tapis : l'abbé vint derrière elle, lui frotta les fesses du bout de son pied et continua :

— Ni devant, ni derrière, je ne me prostituerai.

— Aucun de tes trous, à l'exception de celui de ta bouche, ne doit recevoir la pollution.

— Aucun de mes trous ne recevra la pollution.

— Montre-nous celui de ton cul.

De ses mains, elle ouvrit la fente et, tenant ainsi ses fesses bien écartées, murmura :

— Le voyez-vous ?

— Écarte davantage.

— Les parois se resserrent malgré ma volonté.

— Dompte-les. Il faut que ton trou soit apparent.

— Je crois que vous pouvez l'apercevoir.

— En effet.

L'abbé s'agenouilla, appliqua contre le trou l'extrémité de sa queue, et marmotta :

— Qu'il soit lieu interdit, tant qu'il appartiendra à l'Association. La tentation naîtra de lui. Résisteras-tu à la tentation ?

— Je la repousserai.

— Ma queue sur ton anus ne t'irrite donc pas les sens ?

— Oh, elle me produit un étrange effet, mais je vous résisterai, puisque vous me l'avez ordonné.

— Bien, bien, mon enfant, tu es digne du baptême.

Il se pencha, retira les mains qui maintenaient ouverte la raie, baisa tendrement les fesses, se redressa, et successivement tous ses compagnons le remplacèrent pour baiser le cul de la jeune fille. Il lui dit alors :

— Quitte tes bottines et tes bas, revêts la chemise du noviciat.

Elle s'empressa d'obéir et, quand elle eut passé la petite chemise, qui lui tombait à peine aux genoux, un des suivants de l'abbé lui attacha la ceinture au corps et lui mit les babouches aux pieds.

— Nous vous laissons, mon enfant, votre parrain va vous rejoindre pour vous conduire au baptême. Il est votre directeur jusque-là.

— Que dois-je dire et faire ?

— Répondre et obéir.

— Bien mon père.

Agenouillée, et de nouveau seule, elle attendit un court instant. Manoussin apparut, vêtu d'une blouse rouge serrée à la taille et de sandales. Il s'approcha derrière elle, sans qu'elle bougeât, glissa la queue sous sa chemise et dit :

— Priekeuse, priekeuse, ma filleule, sens-tu ma virilité sur ta fente ?

— Je la sens.

— L'aimes-tu ainsi, ou la préférerais-tu ailleurs ?

— Je l'aime ainsi, et ailleurs.

— Viens sur le lit, viens, si tu es une digne priekeuse et si tu n'as pas peur de moi.

— J'irai sur le lit, j'attendrai ton approche et je n'ai peur de rien.

— Que l'acte s'accomplisse !

Balbyne se leva, monta sur le lit, s'y coucha sur le dos, écarta les cuisses, ouvrit les bras et murmura :

— Viens, mon bien-aimé, viens goûter à mes lèvres le feu qui aliène toute raison, viens tâter mes flancs et appuyer ton ventre contre le mien ; viens poser entre mes cuisses ta virilité, et viens, viens lutter contre la volupté que je puis être.

Il se plaça sur elle, elle le pressa dans ses bras, leurs lèvres s'unirent, ses cuisses l'entourèrent au corps, la virilité frappa à la porte de l'amour, elle se tordit sur elle-même, envoya la main entre ses cuisses et s'écria :

— Tu résistes et je résiste, suis-je priekeuse ?

— Tu es priekeuse, tu es ma filleule.

— Sois récompensé. Tu as droit à ma bouche ou à mes seins, ou même au frottement de mon nombril ; dépucelle ma chemise, puisque tu sais ne pas dépuceler la vierge.

Il avait les yeux fermés et les dents serrées ; il murmura :

— Je suis priekeur, priekeur, mais je suis aussi un homme, et un homme fort ; je ne jouirai encore ni de ta bouche, ni de tes seins, ni de ton nombril ; je ne suis rassasié ni de ta vue, ni de ton toucher.

— Fuyons le lit, et courons au baptême. Essuie mes cuisses que tu as mouillées.

— Et toi, n'as-tu pas mouillé de ton jus ?

— J'ai mouillé de mon jus, mais, comme toi, je sais attendre et je n'ai pas joui.

Il lui offrit la main et ils quittèrent la chambre, traversèrent un salon et se trouvèrent dans une grande galerie, au haut de laquelle, sur un autel, on apercevait une femme étendue toute nue et présentant le dos et les fesses. Devant elle, sur des fauteuils, étaient assis l'abbé Tisse et ses six suivants. De chaque côté de la galerie, se rangeaient une trentaine d'hommes et autant de femmes, les uns et les autres vêtus comme Manoussin et Balbyne.

La jeune fille reconnut parmi eux Issitus, Lhermineux, Séroutan, Béron, Bellanier, puis Simone, Alexandrine Depouloff, Aimée de la Garinière, etc.

On se salua de part et d'autre, et on vint se grouper derrière l'abbé Tisse et ses compagnons.

L'abbé, enlevant Balbyne à Manoussin, la mena près de l'autel, et demanda :

— Reconnais-tu celle dont tu vois ici toute la ligne du dos ?

— Je reconnais ma marraine, miss Blettown.

— Aoh yes, elle connaît mon cul, s'écria celle-ci.

— Taisez-vous, Miss, vous servez d'autel ; vous êtes marraine, vous devez être muette.

— Yes, muette ! Mais le cul me démange à être regardé par tant de paires de lunettes.

L'abbé appliqua la main sur la raie, et dit :

— Calmez-vous, calmez-vous, la cérémonie commence.

— Me calmer, me calmer, aoh, votre pouce, il est bien gentil.

— Ce sanctuaire, Balbyne, reprit l'abbé, vous a initiée ; vous devez toujours l'aimer et lui conserver de la reconnaissance.

— Je l'aimerai toujours, et lui serai toujours reconnaissante !

— Et moi, j'aimerai toujours son cul, si doux à claquer !

— Manoussin, je vous en prie, donnez donc vos soins à cet autel parlant, autrement, on n'en finira jamais.

— Malhonnête, vous appelez mon cul un autel parlant !

Il y eut un éclat de rire formidable ; la gouvernante s'était redressée, et l'abbé, voyant qu'il n'en viendrait pas à bout, dit :

— Non, non, Miss, mais vraiment vous n'êtes pas faite pour les rôles passifs. Allez retrouver Bellanier, qui vous a sollicitée ; vous reprendrez plus tard votre rôle de marraine. Aimée de la Garinière vous remplacera sur l'autel.

Le troc se fit sans aucune acrimonie, et la cérémonie se déroula.

Sur le cul d'Aimée, l'abbé fit renouveler à Balbyne son serment de priekeuse, dont le parrain Manoussin se porta le garant.

Le serment prononcé, tandis que, devant l'autel, il marmottait du latin, exécutant par instant des gémissements, il fit agenouiller la jeune fille devant lui pour qu'elle le suçât.

Ses invocations terminées, il la fit se relever, lui plaça le visage sur les fesses d'Aimée, lui souleva la chemise, et Manoussin, s'agenouillant à son tour, dévora le cul de sa filleule des plus brûlantes feuilles de rose.

L'abbé Tisse dit :

— Le cul de la femme imprime de la vigueur aux désirs de l'homme ; il est la colonne du temple. Parrain de Balbyne, ce cul est-il digne du priekage ?

— Il brillera au milieu de nos plus fines priekeuses.

— Priekeuse Balbyne, que pense ton cul des caresses masculines ?

— Qu'elles sont source de fièvre et de passion.

L'abbé la retira des fesses d'Aimée et appela Miss Blettown.

— Miss, Miss, approchez par ici.

— Yes, yes, Bellanier me tête la momiche.

— Arrêtez-le, il a bien le temps.

— Le temps, yes, no, jamais on ne l’a assez. Il s’est arrêté, me voici.

— Posez vos cuisses sur la bouche de votre filleule.

— À cheval dessus, vous voulez dire ?

— Oui, de façon à ce que ses lèvres soient près de votre bouton.

— Yes, aoh, la petite cochonne, elle me fourre un coup de languette.

— Vous êtes la marraine de Balbyne la priekeuse ?

— Yes, sa marraine, et Manoussin, avec sa grosse pine, son parrain.

— Tenez, prenez l’eau du baptême.

— Yes, l’eau. Yes, de l’eau de couleur.

— Trempez votre doigt, et faites le signe priapal sur le front de la postulante.

Miss trempa un pouce dans un petit verre que l’abbé lui présentait, traça une ligne jaune sur le front de Balbyne et un cercle à l’extrémité de la ligne.

— Parrain Manoussin, baisez le cul de Miss.

— Aoh yes, qu’il me baise le cul, les fesses me frétilent.

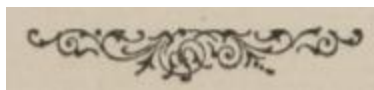
— Entre ses cuisses, baisez les lèvres de votre filleule. Bien, maintenant, placez-vous chacune à l’un de ses côtés. Balbyne, levez-vous. Tenez la main sur les fesses d’Aimée : la grâce vous est accordée, essuyez votre front sur l’autel féminin, embrassez, vous êtes baptisée priekeuse.

— Gloire au priekage, murmura la jeune fille.

— La fête commence en votre honneur.

— En celui des priekeurs et des priekeuses qui m’entourent.

— Écoute tes fantaisies, ma filleule, les queues ne demandent qu’à danser sur ton corps, cria Manoussin.



Bannière de titre

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel
- Cunégonde
- Cantons-de-l'Est
- Challwa
- Acélan
- Chrisric
- Wieralee
- TptBot
- El Verdugo
- Hsarrazin
- Le ciel est par dessus le toit
- Aristoi

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)